

ducesse déclarée, & il la fit duchesse de Vau-
deux. Cette femme, d'un caractère doux, inca-
pable de nuire, même de se venger, en cédant à
sa foiblesse pour le roi, regrettoit la vertu. Ses
souvenirs, encore plus que les dégoûts causés par
une rivale, la conduisirent aux Carmélites, où
elle vécut 36 ans dans la plus dure pénitence.
Elle n'étoit pas encore retirée de la cour, que la
marquise de Montespau lui avoit déjà enlevé le
cœur du roi.

Cette dame avoit rejeté d'abord toutes les
propositions du roi; elle avoit conseillé même à
son mari de l'emmener avec lui dans les terres.
Montespau s'opiniâtra à demeurer à la cour, &
lorsque sa femme eut eût aux pourlèues du
roi, il fut exilé en Guienne, après avoir été
quelque temps à la bastille, pour les propos qu'il
tenoit, & pour la folie sur tout qu'il fit de pren-
dre le deuil comme veuf. Sa femme, de son côté,
quitta les armes & les livrées de son mari, &
prit celles de sa maison, qui étoit Richelieu.
Cet exemple fut suivi depuis par madame de
Maintenon, & la tête de nos reines par les maî-
tresses de notre roi Louis XIV. à la vérité, croyant
ne pouvoir pas faire duchesse madame de Mon-
tespan du vivant de son mari, qu'il ne vint
ou n'eût fait duc, & qui même eût refusé de

turage. Les Coutumes de Saintonge & Poitou permettoient l'envoi des chèvres après cinq ans de recru. Nous avons rapporté dans notre Commentaire des exemples de condescendance pareille pour les bêtes à laine, & nous en avons dit notre sentiment. Il faut s'en tenir sur ce point aux interdictions fagement prononcées par l'Ordonnance de 1669, très-favorable en cela à l'objet de la conservation des Bois, qui rarement peuvent être défensables à cinq ans; mais qui ne le doivent jamais être pour chèvres ni bêtes à laine.

Selon la Coutume de Meaux & beaucoup d'autres, il y a des peines plus grandes pour les bêtes trouvées à garde faite que pour celles trouvées en échappée, elle fixoit l'amende des premières à soixante sols, & celle des autres à cinq sols. Les Ordonnances Forestières ont suivi & adopté les mêmes différences.

La Coutume de Hainault ne permettoit pas de couper herbe en Forêts, en quoi elle étoit fort sage dans la vue de la conservation du petit plan. L'Ordonnance y est conforme.

Par rapport aux Usagers indivis les Coutumes ont encore établi des règles comme d'égalité, en sorte qu'un Co-Usager ne puisse en-

RÉVOLUTIONS
D'ITALIE.

TOME QUATRIÈME.

629

*Cet Ouvrage se trouvera , par
assortiment ,*

A LYON,

Chez ROSSET , rue Merciere.

A ROUEN,

Chez LE BOUCHER , fils.

A BORDEAUX,

Chez les freres LA BOTTIERE.

A MARSEILLE,

Chez MOSSY.

A AMSTERDAM;

Chez CHANGUION.

A CAEN,

Chez LE ROY , Imprimeur du Roi.

RÉVOLUTIONS
D'ITALIE,

TRADUITES DE L'ITALIEN

DE M. DENINA,

Par M. l'Abbé JARDIN.

TOME QUATRIÈME.



A PARIS,

Chez LE JAY, Libraire, rue S. Jacques, au-dessus
de celle des Mathurins, au Grand Corneille.

M. DCC. LXXI.

Avec Approbation & Permission.

*Denina 8^e édition
jeu d'été 4^e 3^e*

REVOLUTIONS

DÉTAILÉES

TRADUITES DE L'ALLEMAND

DE M. DE VILLIERS

PAR M. DE VILLIERS

TOME QUATRIÈME



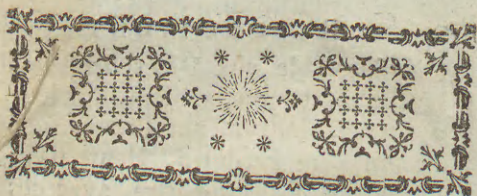
Classement, Inventaire, et Catalogue des Manuscrits
de cette Société des Sciences et des Lettres



XXI

Avec Approbation & Permission

0-18-0-1179 IV
8°-6217



RÉVOLUTIONS D'ITALIE.

LIVRE DOUZIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

*Progrès des Républiques de Lombardie
& de Toscane sous le Règne d'Hen-
ri VI & pendant les dix années
de la vacance de l'Empereur.*

LE Règne d'Henri VI, si foible du vivant de Tancrede & même flétri par plus d'un échec ; ce règne qui, après le décès du Prince Normand, fit le désespoir de la Sicile, de la Pouille, des Etats Ecclésiastiques & de la Toscane, fut

Tome IV.

A

très-favorable aux Villes de Lombardie & tourna réellement à leur avantage. Instruit par l'expérience de son pere Frédéric, Henri n'eut garde de se commettre avec ces Républiques déjà si redoutables, & ne pensa pas même à les subjuguier. Occupé de l'acquisition des Royaumes de Sicile & de Pouille, des moyens de faire valoir les droits ou ses prétentions sur les terres du Pape, entre autres, sur la succession de la Comtesse Mathilde; bien loin de songer à rompre avec les Lombards, il les ménageoit, au contraire, avec le plus grand soin, crainte qu'ils ne vinssent à retrancher les subsides qu'il exigeoit à titre d'Empereur, & dont il avoit si grand besoin dans ses expéditions. Il est vrai qu'Henri n'en usoit pas ainsi à l'égard de toutes les Villes de Lombardie. Afin de conserver l'ombre de puissance & d'autorité, qui lui restoit, il se liguoit tantôt avec l'une, tantôt avec l'autre, & toujours au préjudice de quelques-unes d'entre elles; menaçant sur-tout de son indignation, les Villes qui poursuivoient

& cherchoient à débusquer de leurs châteaux, les nobles attachés au parti de l'Empire. On ne voit pas cependant qu'Henri fut trop en état de secourir, ni de venger les Italiens qui lui étoient dévoués. Il falloit au contraire que les Cités l'aidassent à rétablir les droits Impériaux; & c'est à quoi se réduisoit, pour l'ordinaire, toute leur servitude. Ainsi s'unir à l'Empereur, c'étoit, en quelque sorte, cimenter sa liberté, & acquérir le droit de s'aggrandir aux dépens des Villes moins puissantes. Il est vrai que l'Empereur & ses Ministres semoient la jalousie & les discordes parmi toutes ces Villes, & les mettoient continuellement aux prises. Mais, cela même, politiquement parlant, ne doit point être compté pour un mal. Outre que les guerres d'alors n'étoient pas fort meurtrières, elles servoient à fortifier ces Villes dans l'amour de la liberté, en leur faisant sentir à toutes, que l'Empereur, quelque titre qu'il prit auprès d'elles, n'étoit jamais au fond que l'ennemi commun, & que

4 R E V O L U T I O N S

son amitié leur devenoit aussi funeste que sa haine. Quant aux Républiques Maritimes de Gênes & de Pise, il est bien certain que, sous le regne d'Henri VI, leur indépendance fut confirmée plus authentiquement que jamais; & quoique l'Empereur eut violé toutes les magnifiques promesses, qu'il leur avoit faites en 1194, pour les engager dans la guerre de Sicile, elles ne laisserent pas d'en retirer plus d'un avantage. Il est bien certain, d'abord, que faisant la guerre sur les terres d'autrui, elles ne pousserent pas la discrétion jusqu'à s'abstenir du pillage. D'ailleurs, elles firent l'essai de leurs propres forces; elles apprirent à les connoître, en devinrent plus entreprenantes, plus hardies, plus belliqueuses; enfin elles y acquirent, de la maniere la plus ample, le droit de se gouverner par elles-mêmes, n'en eussent-elles d'autres titres que les expressions suppliantes, qu'employa l'Empereur pour obtenir leur amitié & leurs secours. » Après Dieu, écrivoit » Henri aux Genoïs, c'est à vous » que je serai redevable du Royau-

» me de Sicile. Si par votre secours
 » je viens à bout de cette conquête,
 » il ne m'en reviendra que les hon-
 » neurs & le titre, tout le profit sera
 » pour vous, & ce sera, certai-
 » nement, plutôt votre Royaume
 » que le mien (*).

Nous traiterons, ailleurs, des ri-
 chesses intérieures, & de la puis-
 sance des Villes d'Italie. Nous y,

(*) Caffaro, annales de Gênes. l. 3, an. 1194. Nous allons voir, ajoute Muratori, ce que c'étoit que l'honneur & la conscience d'Henri VI. Les Genoïs, après tant de dépenses & de travaux, en demandèrent la récompense qu'il leur avoit promise, savoir, Syracuse & la vallée de Noto. Il s'en excusa pendant quelque temps & leur donna de belles paroles. Enfin, non seulement il rétracta tous ses engagemens avec les Genoïs, mais il les priva de tous les droits & privilèges dont ils avoient joui en Sicile, en Calabre, en Pouille & en d'autres Provinces, sous les régnés précédents; défendit, sous peine de la vie, qu'aucun osât porter dans ces pays, le titre de Consul Genoïs; les menaça de leur interdire la navigation & finit par jurer la destruction de Gênes. C'est à propos de ce manque de foi, que le continuateur de Caffaro l'appelle nouveau Néron. Les Pisans ne furent pas mieux traités. Ils

ferons voir à quel point Gênes & Pise se prévalurent, sous Frederic & Henri VI, des expéditions d'outremer, & comment la meilleure partie des avantages qu'en retira la chrétienté, passa dans les mains des peuples maritimes de cette Contrée. Il n'est question ici, que de leur liberté, de la forme du Gouvernement, de son établissement & de ses progrès.

Le règne d'Henri VI ne fut point aussi favorable à la Toscane qu'à la Lombardie. Toutes les Villes de cette Province, à l'exception de Pise, restèrent non-seulement au pouvoir des Marquis & des Lieutenants de l'Empereur, mais en général, elles en furent traitées plus tyranniquement, sur-tout après que les Allemands eurent conquis la Pouille & envahi la Romagne. Cependant, on peut le dire encore, ces vexations même tournerent à leur avantage elles leur servirent d'aiguillon; & lorsque, par la

n^e, obtinrent pas un pouce de terrain en Sicile & toutes les magnifiques espérances dont il les avoit flattés, dans son diplôme, s'évanouirent.

mort d'Henri, les affaires des Allemands furent retombées en décadence dans la basse Italie, les Toscans en secouerent, avec plus de vigueur, le joug odieux sous lequel ils avoient gémi jusqu'alors, & n'en marcherent que plus ardemment sur les traces des Villes de Lombardie. Henri VI, avant de partir pour sa dernière expédition de Sicile, avoit assemblé la Diette d'Allemagne, & fait déclarer Roi de Germanie Frederic Roger, ou Frederic II, qui n'avoit guère plus d'un an, n'étoit pas même encore baptisé, & se trouvoit auprès du Duc de Spolète qui le faisoit élever. Mais Henri étant mort l'année suivante, les propres oncles de Frederic, se jouant du serment de fidélité qu'ils venoient de prêter entre les mains d'un enfant, travaillèrent les uns en secret, les autres ouvertement, à l'exclure du trône d'Allemagne & d'Italie. Philippe, d'abord Duc de Toscane, ensuite Duc de Souabe, quitta brusquement l'Italie. L'Empereur, son frere, l'y avoit appelé peu de tems

8 REVOLUTIONS

avant sa mort , précisément pour conduire le jeune Frederic en Allemagne , & le faire couronner avec les cérémonies accoutumées. Au lieu de remplir ce devoir sacré , il courut briguer le sceptre pour lui-même , & au moyen de l'intrigue , de la violence & surtout de l'or que le Roi de France , son protecteur & son parent , sema fort à propos , il parvint à se faire déclarer Roi par une partie des Electeurs (*). Mais l'autre partie

(*) Innocent III servit , sans le vouloir , l'ambition de Philippe & fut peut-être la cause la plus efficace de son Election. Ce Pape ne voyoit qu'avec effroi , trois Royaumes , tels que la Germanie , l'Italie & la Sicile , sur la tête de Frederic. Il craignoit avec raison , que ce jeune Prince ne devint un Empereur trop puissant , & redoutant , d'ailleurs , le Duc Philippe qui , étant Duc de Toscane , n'avoit pas montré beaucoup d'attachement ni de respect pour le saint Siége , il mit en action l'Archevêque de Cologne , Adolphe d'Altenau , qui ameuta quelques Princes d'Allemagne & fit élire Berthold Duc de Zeringhen , sorti d'une maison ennemie de celle de Souabe & haïssant personnellement le Duc Philippe ;

élut en même tems Otton Duc d'Aquitaine & Comte de Poitou. Celui-ci étoit fortement protégé par Richard, Roi d'Angleterre, le même qui revenant de la Terre Sainte, avoit été si lâchement outragé par Henri VI (*), & qui

Cependant Berthold ne répondit pas aux vœux du souverain Pontife. Il abdiqua la couronne, au moyen de 11000 marcs d'argent qu'il reçut de Philippe. Celui-ci, profitant de la circonstance, fit entendre aux plus zélés partisans de sa maison : » qu'on » devoit bien s'attendre à voir la Cour » de Rome abuser plus d'une fois de la jeunesse de Frédéric ; que les Papes ne » cesseroient plus de troubler l'Allemagne » par des élections factieuses & illégales ; & » que l'unique moyen de prévenir tant de » désordres étoit de l'élire lui-même Roi » de Germanie & des Romains ». Les Archevêques de Treves & de Magdebourg, les Ducs de Saxe, de Bavière & de Bohême applaudirent & l'élurent à Mulhausen.

(*) Richard, dit cœur de lion & qui en avoit effectivement le courage & la férocité. En revenant de la Palestine il fut jeté par un ouragan sur des rochers de la mer Adriatique, contre lesquels son vaisseau

par cette raison , ou par une suite de l'animosité qui subsistoit entre lui & Philippe Auguste , Roi de France , ne pouvoit souffrir qu'on élevât sur le trône Impérial le frere de son plus mortel ennemi , & la créature de son rival. L'Allemagne fut donc en proie aux factions & aux guerres civiles. Une partie des Princes se rangea du

se brisa. Echappé d'un tel naufrage , il est reconnu , poursuivi & arrêté par le Duc d'Autriche , qui mit le comble à son infamie , en le livrant à l'Empereur. Henri VI lui fit subir pendant 15 mois la plus dure prison , & osa même le traduire à la Diette d'Haguenau , comme si les Princes Germaniques avoient eu quelque droit de juger un Roi d'Angleterre. Richard , sans reconnoître la compétence de la Diette , réfuta les accusations d'Henri , d'une maniere si satisfaisante qu'il gagna toute l'assemblée. Cependant malgré l'avis des Princes , malgré les instances & les menaces du Pape , malgré les sollicitations de presque toute l'Europe , l'Empereur s'obstinoit à retenir cet illustre prisonnier. Il ne vouloit le relâcher que de l'aveu de Philippe Auguste , qu'il favoit être l'ennemi de Richard & qu'il n'imaginoit point être assez généreux pour y

côté de Philippe de Souabe; l'autre embrassa le parti du Duc d'Aquitaine, qui fut ensuite mis au rang des Empereurs sous le nom d'Otton IV. Les factions des Guelphes & des Gibelins, nées quelque tems auparavant, s'étendirent & se fortifierent au milieu de ces troubles, & toute l'Italie en fut bientôt infestée. Philippe, en qualité de descendant des Henris de Souabe, anciennement Comtes & Marquis de Gibelins, entraînoit toute cette ancienne Noblesse, comblée par les Empereurs de sa famille. Toutes ces Villes nouvellement érigées en République, & tous ceux qui tenoient pour le parti Sacerdotal, favorisoient Otton, issu des Guelphes d'Est, Ducs de Saxe, de Bavière & de Brunsvick, qui avoient toujours protégé les Papes, &

consentir. Il y fut trompé: Philippe demanda la liberté de Richard, & Henri fut contraint de lâcher sa proie. N'eut-il pas encore la bassesse d'en exiger 150000 marcs d'argent dont 10000 comptant & des otages pour le surplus?

s'étoient constamment opposés au farouche despotisme que Frederic I & les autres Empereurs de sa maison, vouloient exercer en deça des Monts (1).

Cependant l'Italie ne prit pas beaucoup de part à cette guerre longue & sanglante que se firent les deux prétendants. Enchantés de se voir délivrés des Allemands par leurs propres discordes, tous les peuples de la Contrée adopterent, à l'envi, les idées & les maximes républicaines, & ne s'occupèrent que des moyens de cimenter leur indépendance & d'en jouir. Déjà même plus d'un Etat se ressentoit des vertiges de l'ivresse : déjà quelques Cités en étoient à ces funestes abus de la liberté, symptômes trop certains de la corruption & de la décadence. Quelle est donc la nature de cette précieuse liberté ! le calme lui est fatal, elle ne vit que de trouble, d'inquiétudes & d'alarmes. Il semble que la possession n'en soit jamais plus assurée, que

(1) Cet Otton étoit fils d'un Henri

lorsqu'on est menacé de la perdre. Brescia, ou l'Autocratie fondée, en quelque sorte, sur le traité d'alliance qu'elle avoit fait, en 1192, avec Henri IV, paroissoit être mieux affermie que nulle autre part, fut, par cette raison même, la première en proie aux discordes intestines. Les Nobles & le peuple (*) achar-

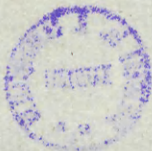
Léon Guelf d'Est, qui pour s'être opposé à la tyrannie de Frédéric Barbe-rousse, fut dépouillé par cet Empereur des Duchés de Saxe & de Baviere. Voyez Muratori, antiquités de la maison d'Est ; part. 1, chap. 31.

(*) Jusqu'ici la concorde s'étoit maintenue à Brescia, dit Muratori ; mais elle s'altéra cette année (1200). Le peuple se souleva contre la Noblesse, maladie qui, à cette époque, commença de se communiquer à d'autres Villes. Jacques Malvezzi, chronique de Brescia, attribue cette brouillerie domestique des Brescians, à ce que plusieurs d'entr'eux vouloient qu'on s'alliât avec les Milanois contre les Bergamaïques. Les Nobles, qui s'y opposoient, furent chassés de la Ville. Alors ils eurent recours aux Crémonois qui les mirent en état de faire la guerre à la faction populaire, à laquelle on donna le nom de *Bruzzella* ou peut-être *Bruzzaglia*, Brosaille, Populace,



nés les uns contre les autres , y furent saisis de cette fureur de s'entre-dominer ; maladie terrible & contagieuse , qui gagna successivement toutes les autres Cités , & s'y développa plus ou moins rapidement selon le degré d'indépendance & de sûreté dont elles jouissoient.

Il faut observer néanmoins , que ce délire convulsif fut précédé par des tourments d'une autre espèce. Vers la fin du douzième siècle & le commencement du treizième , il n'étoit guère question de débats civils & domestiques. Les jalousies , les haines & les guerres n'avoient encore lieu que de République à République. Dès qu'on eut cessé de craindre les Empereurs Allemands , la fameuse ligue de Lombardie se dissipa ; & quelques mois après la mort d'Henri , toutes les Cités , transportées de la rage de conquérir & de s'étendre , se jetterent les unes sur les autres. Les Plaisantins & les Parmesans , entre autres , se portèrent les plus rudes coups , au su-



jet de *Borgo san Donino* (*). Ce seul différent entre deux Cités si voisines, ébranla toute la Lombardie. Milan, Brescia, Come, Verceil, Asti, Novare, Alexandrie prirent les armes pour Plaifance, & ceux de Cremone, de Reggio, de Modene, de Pavie, de Bergame se déclarerent pour les Parmefans.

A peine eur-on rétabli la paix (1), que Ravenne & Ferrare en vinrent aux mains, & se battirent à outrance. Peu de temps après on vit les Milanois & les Pavéfans se choquer avec la même furie. Ceux-ci, éternellement aux prises, étoient au centre de la Lombardie; ce qu'étoient, fur mer, les Genoïs,

(*) Muratori le qualifie de place confidérable, appartenante aux Parmefans ou aux Marquis de Pallavicini. Henri VI, qui s'en étoit emparé, l'avoit engagé aux Plaifantins pour 2000 livres impériales; & c'est ce qui donna lieu à la guerre, en question, dont Parme eut tout l'avantage.

(1) Paix au refte dont on fut principalement redevable aux foins de l'Abbé de *Locedio*.

& les Pisans qui ne purent jamais vivre en paix, malgré tous les efforts que firent les Papes & les Empereurs pour les réconcilier. L'égalité de forces, avec laquelle ces Républiques combattoient, faisoit durer prodigieusement les guerres. Ce n'est pas qu'une campagne, une journée même ne fit quelquefois pencher la balance : mais la supériorité n'étoit jamais que passagere : les vaincus se trouvoient bientôt en état de rentrer en lice, au moyen des secours des autres Cités, souverainement intéressées à réprimer l'ambition des vainqueurs. Enfin l'équilibre fut si bien maintenu qu'après l'abaissement des Milanois, sous Frederic I, on ne vit, dans l'espace de plus d'un siècle, aucune Cité en subjuguier une autre d'une maniere stable & absolue.

Mais les guerres, entre les Communes & les Seigneurs, étoient ordinairement plus décisives. L'Italie, depuis la multiplication & la subdivision des Fiefs, fourmilloit de Comtes & de Marquis, exerçant

dans les Villes, Bourgs & Villages l'autorité souveraine, en vertu des privilèges & des concessions des Empereurs. On conçoit à quel point cette quantité prodigieuse de petits Princes ou Tyrans, fatiguoit les Cités, dont le territoire se trouvoit jonché de Châteaux, repaires de tous ces brigands titrés, l'effroi du canton & le fléau de la circulation & du commerce. La multitude désespérée se jeta sur eux; & quand elle eut fait une fois l'essai de ses forces, elle ne respecta plus ni l'ancienneté des familles, ni l'illustration du sang, ni l'autorité Impériale, ni l'authenticité des investitures: mais leur courant sus, avec cette rage populaire, la plus terrible de toutes, elle les contraignit de livrer leurs forteresses, d'abandonner leurs Châteaux, de venir même se loger au sein de la Cité & de se réduire au rang de simple Citoyen. Il est vrai que cet avantage remporté sur les nobles, étoit peut-être plus spécieux que solide. Les inconvénients ne tarderent pas à se faire sentir; & si l'abaissement de tant de Comtes

& de Marquis , forcés de devenir membres de la République , d'en partager les fonctions & d'en supporter les charges , augmenta d'abord la population & les forces de l'état; il devint bientôt après , la source funeste de ces discordes civiles qui empoisonnerent toutes les faveurs de la liberté. Quoiqu'il en soit , tant que la fureur de s'élever & de s'accroître agita ces Républiques , les Seigneurs & les Princes furent très-mal menés , & si l'on excepte la Pouille , il y en eut fort peu d'épargnés dans toute l'Italie (1). Il est vrai qu'en Lombardie , les Marquis d'Est & de Montferrat , & en Ligurie , les Comtes de Savoye conservèrent leurs Souverainetés , parce que , à l'époque du soulèvement général , ils se trouverent en état de résister & de se soutenir par leurs propres poids. Ils ne furent pas néanmoins exempts de troubles. Turin , à l'exemple de

(1) Voyez Otton de Frisinghen , liv. 2 , chap. 13.

tant d'autres Cités, se révolta contre les Comtes de Savoye (1). Les Marquis de Monferrat furent longtemps aux prises avec les Communes d'Asti & d'Alexandrie, qui jouoient dès lors un rôle parmi les Républiques de Lombardie (2). Mais les Marquis d'Est furent plus heureux ou plus habiles. Cédant à l'orage, ils entrèrent eux-mêmes dans la faction des Cités voisines (3), y prirent insensiblement l'ascendant, & finirent par s'en rendre maîtres. Si le Marquis de Saluces, & quelques autres Seigneurs Liguriens ne furent pas enveloppés dans la destruction générale de ces petites Principautés, ils n'en furent

(1) Voyez Guichenon, Histoire généalogique de la Maison de Savoye, tom. 1, pag. 250.

(2) Voyez *Benvenuto di san Giorgio*; Histoire du Montferrat, pag. 362 & 387, *rer. Ital.* tome 2-3.

(3) De Ferrare, par exemple, ou Azzon d'Est vint s'établir quand il eut épousé l'héritière du petit Marquisat des Adelsards, & se fit chef de la faction Guelfe. Voyez Muratori, an. 1196 & 1208.

redevables qu'à la foiblesse des Cités d'alentour; Saluces, Cuneo, Mondovi, Fossano, Savigliano n'étoient encore que de simples Bourgs de nulle ou de médiocre valeur (1).

Les Villes de la Toscane, excepté Pise & Lucques, commencèrent un peu plus tard, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, à jouir de l'indépendance. L'étendard de la liberté n'y fut pas, comme ailleurs, arboré immédiatement après la mort d'Henri VI. Elles agirent avec moins d'impétuosité, employèrent un certain temps à se concerter & prendre des mesures, & se déclarèrent néanmoins assez tôt pour profiter de la vacance de l'Empire, qui dura depuis 1198 jusques en 1209, qu'Otton IV fut couronné & reconnu en Italie. Pendant cet espace, qui forme la valeur de dix années au moins, les Toscans négocierent & firent un traité d'alliance avec Innocent III, à qui les Allemands ne

(1) Voyez Ludovico Chiefa, histoire du Piémont.

déplaisoient pas moins qu'au reste de l'Italie; ils affermirent chez eux le Gouvernement libre, & cimentèrent leur indépendance; enfin, à l'imitation de la fameuse ligue de Lombardie, formée sous Frederic I, ils s'unirent tous par un pacte solennel, à qui l'on donna dans la suite le nom de ligue ou de faction Toscane. Ces nouveaux Confédérés attaquèrent à leur tour les Seigneurs & les Châteaux; ils forcèrent également la Noblesse établie dans les campagnes à se retirer dans les Villes; ce qui ne pouvoit manquer d'étendre leur territoire & de multiplier le nombre de leurs Citoyens.

On juge bien que la persécution n'épargna pas les Evêques & les Abbés, dont la plupart, comme nous l'avons observé en plus d'un endroit, possédoient des terres & des Châteaux, à titre de fiefs, parfaitement semblables à ceux des Laïques, ayant Jurisdiction civile & militaire, & relevant de l'Empereur. Les Communes regardant tous ces fiefs comme incompatibles avec

le Sacerdoce, se hâterent d'en dépouiller les Prélats. Les uns furent obligés de se démettre de la Jurisdiction qu'ils exerçoient dans le district de la Cité; les autres furent contraints d'abandonner ou de démanteler leurs forteresses & de se contenter de la protection des Citoyens. Parmi les violences exercées contre les Seigneurs Ecclésiastiques, on peut remarquer la guerre des Modenois contre l'Abbé de Frassinoro (1) & précédemment, celle des Plaissantins contre leur Evêque Grimerio, qui chassé de la Ville, avec son Clergé, resta banni pendant trois ans (2).

Il est bien décidé que c'étoit les troubles d'Allemagne qui enhardissoient à ce point les Communes d'Italie. Philippe de Souabe se soutenoit. Tant qu'il vécut, la fortune fut presque toujours flottante entre lui & le Duc d'Aquitaine, égale-

(1) Voyez annales de Muratori, tom. II, *rer. Ital.* pag. 56, an. 1209.

(2) Voyez Chronique de Plaissance; *rer. Ital.* tom. 16, pag. 457 & 631, an. 1204.

ment élu Roi des Romains & de Germanie. Aucun n'osoit par conséquent se hasarder à venir prendre la couronne d'Italie, crainte que celui qui seroit resté au delà des Monts n'entraînât toute l'Allemagne dans son parti. Cependant ils ne laissoient pas, à mesure qu'ils en étoient requis des Cités, des Barons & des Prélats d'Italie ou qu'ils en étoient reconnus, de distribuer des privileges, des titres, des concessions; le tout à prix d'argent, car ils avoient grand besoin, l'un & l'autre, de ce métal si précieux en temps de guerre & sur-tout en temps de guerre civile. Mais que signifioient des chartes, des diplomes & tous ces parchemins, tant anciens que modernes, vis-à-vis des Communes ameutées, devenues farouches au sein de la licence & poussées, à la fois, par le fanatisme de la liberté & par la rage de conquérir?



CHAPITRE II.

*Réflexions sur les effets que le
Gouvernement Féodal & le
Monachisme produisirent en
Italie.*

Que le soulèvement général des Villes d'Italie ait rendu la condition de cette Province infiniment meilleure, c'est un fait palpable & démontré. La révolution arrivoit si à propos! Comme tout étoit bien disposé pour en assurer le succès! Deux siècles plutôt, ces peuples eussent inutilement secoué le joug. La liberté, le Gouvernement municipal, la Souveraineté de leur territoire, tous ces avantages devenoient stériles & peut-être funestes. Qu'en auroient-ils fait dans un temps où les matériaux de leur grandeur n'étoient point encore préparés? Comment auroient-ils acquis de la considération, des richesses,

chesses, de la consistance dans un pays entièrement dégradé ? Nous avons observé ailleurs l'inutilité des colonies. Imaginées pour repeupler diverses Contrées d'Italie, elles n'y servirent exactement de rien. Je ne pense pas même qu'elles aient été plus efficaces en d'autres Provinces ; & si quelque Cité, au moyen des privilèges attachés au grade de Colonie Romaine, se procura par hasard une augmentation passagère d'habitants, ce fut toujours aux dépens des peuplades voisines. N'est-il pas bien singulier que le rétablissement de la population d'Italie, que ce grand œuvre, l'écueil de la sagesse du Sénat, de la puissance du peuple Romain, des soins de tous les bons Empereurs qui, depuis Auguste jusqu'à Constantin, s'y appliquèrent sans relâche, fût réservé à la politique des siècles que nous appellons barbares ? C'est néanmoins ce qu'opéra l'institution des fiefs. Ce Gouvernement produisit, naturellement & par sa propre direction, l'effet tant désiré. En sorte qu'il est vrai de dire, que les ex-

Suprà, tom. I, liv. 4, C. II.

péditions des peuples Ultramontains, sous les Rois François & Allemands, firent autant de biens à l'Italie, que les conquérants Perses, Macédoniens, Romains, Arabes & Turcs causerent de maux dans les Provinces qui subirent leur joug.

Je sens bien que ceux d'entre les Princes & les Barons Allemands, qui vinrent à la suite de leurs Rois; je dis ceux du premier ordre, les plus illustres, les plus célèbres & sur-tout les Princes du sang Royal; je conçois, dis-je, que les Barons de cette classe se firent d'abord donner, sur le pied de Gouvernement & de Fief, les Cités & les terres les plus vastes & les plus peuplées. La chose est toute simple. Mais, lorsque les meilleurs postes furent occupés, il fallut bien que les Barons, qui vinrent ensuite, se contentassent des possessions qui restoient. Comme le pays qu'ils venoient de quitter, étoit agreste & sauvage, ils n'y regardoient pas de si près dans ce nouveau séjour. Sans trop s'embarrasser de la salubrité de l'air, de la qualité du terroir, de la pauvreté

du hameau, ils formoient à la hâte un établissement quelconque; pourvu qu'il s'y rencontrât quelque éminence ou rive, sur laquelle ils pussent construire la bicoque, qu'ils appelloient château, c'est tout ce qu'il leur falloit. Ils y étoient bientôt arrangés avec toute leur suite & le petit nombre de primitifs existants dans l'étendue du nouveau fief.

Attendu que le célibat étoit absolument inconnu parmi les Laïques, ces familles de Seigneurs se multiplièrent à un tel point, que les fils & les aînés eux-mêmes, furent bientôt dans le cas de songer à de nouveaux établissements. Il fallut diviser & sousdiviser les fiefs, obtenir des Empereurs quelque autre canton où ils emmenaient le nombre de vassaux & d'esclaves que la première habitation ne pouvoit plus contenir. Ceux-ci multipliant avec la même vitesse, il fallut encore se tourner de quelque autre côté, & chercher à s'étendre. De plus, il falloit en même tems faire place à de nouveaux Avanturiers qui, sous la conduite d'un nouveau Roi,

accouroient au partage de l'Italie & prétendoient s'y établir. Enfin l'activité de toutes ces causes fut si continue, que dans l'espace de deux ou trois siècles, à dater de Charlemagne, ces mêmes Provinces, aujourd'hui si désertes & abandonnées, presque sans retour, attendu l'insalubrité de l'air, furent couvertes de châteaux qui contenoient des centaines d'habitants (1). On y comptoit plus de maisons Seigneuriales qu'il n'existe peut-être actuellement de maisons rustiques, & autres dans nos plus fertiles plaines.

Je ne saurois dire positivement ce qui fut plus avantageux à l'Italie : ou la servitude qui étoit encore une des propriétés de ces siècles barbares, & qui contribua singulièrement à la multiplication des châteaux & des familles nobles :

(1) L'illustre Docteur Targioni Tozzetti fait mention, dans ses voyages, d'un nombre infini de châteaux situés autrefois dans ces mêmes cantons de la Toscane, qui sont changés aujourd'hui en autant d'affreux déserts.

ou cette multiplication même de Seigneuries & de fiefs, qui fut, peut-être en partie, cause de l'abolition de la servitude. D'une part, il eût été, ce semble, très-difficile d'engager des hommes libres à venir habiter & cultiver ces tristes déserts, sur-tout dans un temps où l'agriculture étoit regardée comme une profession ignoble. Sous ce rapport, l'etclavage tournoit évidemment au profit de la Contrée, & il étoit fort heureux que les Seigneurs eussent amené ou trouvé dans leur fief une race d'hommes façonnés au joug, obligés par état d'obéir aveuglément, de suer, de travailler & de souffrir. D'un autre côté, le nombre des fiefs ayant prodigieusement augmenté, & avec eux la difficulté d'empêcher la désertion des esclaves, on fut contraint de les traiter avec plus de douceur. Les maîtres tâcherent de se les attacher, & redoublèrent encore d'attentions & d'égards, quand ils virent que la liberté des particuliers trouvoit un appui dans la liberté des Communes; car si les Vil-

les s'armoient souvent, comme nous l'avons vu, contre les feudataires, & s'efforçoient d'abattre leur puissance; si elles les contraignoient de venir s'établir dans l'enceinte de la Cité, afin d'accroître la population; à plus forte raison donnoient-elles retraite aux esclaves fugitifs, leur assuroient-elles la liberté & employoient-elles cet autre moyen d'affoiblir les Seigneurs & d'augmenter leurs propres forces.

Enfin deux choses contribuerent à rétablir l'Italie. Cefut d'abord un très-grand bonheur pour elle, qu'à l'époque de la conquête & de l'établissement, les Barons de Germanie, ou leurs descendants, eussent mieux aimé être investis de terres & de châteaux, que de s'établir dans les Cités, & préféré de recevoir ces mêmes campagnes à titre de fief, que de les tenir sur le pied de biens allodiaux. En second lieu, il fut extrêmement avantageux pour cette Province que l'autorité Impériale n'y baissât & n'y défailloit qu'insensiblement. Tant qu'elle conserva, en effet, quelque reste de vigueur

nous voyons les Seigneurs de fiefs en état de lutter avec moins de désavantage, d'empêcher la désertion de leurs hommes, de défendre leurs possessions : en sorte que la servitude ne tombe positivement en discredit & en décadence, que lorsqu'elle commence d'être moins nécessaire ou inutile.

Je ne saurois quitter ceci. On fait, d'après une expérience universelle & constante, que les familles accoutumées au séjour des Cités ne peuvent jamais, ou bien difficilement se résoudre à passer dans les campagnes. Il faut une longue suite de disgrâces, ou le concours extrêmement rare d'une multitude de circonstances, pour leur faire prendre le parti douloureux d'aller habiter & cultiver les champs. Les villageois au contraire, & les campagnards viennent très-volontiers s'établir dans les Cités : rien n'est plus commun ni plus familier. Ajoutons que dans les grandes Villes¹, l'espèce ne multiplie qu'avec peine, & dépérit nécessairement, attendu la lâcheté, la mollesse, l'in-

continence & la corruption des deux sexes, qui sont inséparables de la vie citadine, & qui forment autant d'obstacles à l'accroissement de la population (1). D'ailleurs, à supposer que les Villes d'Italie eussent été, pour lors, assez peuplées pour garnir les campagnes & les cantons inhabités, auroit-on trouvé beaucoup des Citoyens disposés à quitter les délices de la Ville? Penset-on qu'il eût été bien facile de leur faire braver les ennuis & les dé-

(1) Tous les peuples conquérants de l'antiquité habitoient des Bourgs. Nous avons vu que telle étoit la maniere d'être des Latins, des Samnites, des Gaulcis Cisalpins & des Liguriens (*suprà* tom. 1, liv. 1, chap. 4); telle étoit celle des Gaulois, en général, des Grecs des tems héroïques, & des Germains quand ils inonderent les Provinces Romaines. L'auteur du livre intitulé, *l'Ami des hommes*, & plus brièvement, quoiqu'appuyé sur les mêmes principes, M. Thomas, dans le célèbre éloge du Duc de Sully, ont fait voir, l'un & l'autre, combien la France avoir perdu du côté de la population & des richesses, à l'abaissement de tous ces Seigneurs & Nobles à châteaux.

goûts de la vie champêtre, de les résoudre à passer dans ces contrées tristes, sauvages & mal saines pour la plupart? Supposons encore qu'ils s'y fussent déterminés: en ce cas, l'avidité des riches secondée de la paresse des pauvres, eût bientôt englouti ces nouvelles habitations. Les premiers auroient acquis à vil prix les terres assignées aux seconds; & il en eût été comme des colonies Romaines, imaginées sous les premiers Césars, que les grands tenanciers ne tarderent pas de s'approprier, & qui se réduisirent à des possessions mal cultivées, appartenantes aux Citoyens opulents de Rome. Ces colonies, à la vérité, pouvoient être mieux combinées. Avec de l'ordre & un Chef particulièrement intéressé à l'établissement, il eût été possible de le faire réussir. Mais c'est malheureusement ce qui manqua toujours; c'est ce que la politique des Cités les mieux civilisées n'a jamais pu concevoir ni exécuter; & c'est précisément, ce qu'opéra dans ces siècles barbares, l'institution, plutôt fortuite que pré-

méditée, des fiefs. Supposons maintenant qu'à la formation de ce Gouvernement singulier, absolument inconnu aux Grecs & aux Romains, les Communes d'Italie se fussent trouvées en état d'attaquer tous ces Vassaux & Bénéficiers de l'Empire : n'est-il pas évident qu'elles auroient mis un obstacle à la population & à la culture d'une multitude de cantons, où les familles de ces Seigneurs s'établirent & pullulèrent, & qu'elles auroient accéléré le luxe, la corruption, les guerres civiles & leur propre décadence ?

Mais n'oublions pas que l'institution des Ordres religieux, précéda, fort heureusement, celle des fiefs & eut beaucoup de part à ce phénomène politique. Les Moines Bénédictins, établis en Italie, dès le règne des Lombards & des Carlovingiens, avoient préparé & , en quelque sorte, ébauché ce grand ouvrage. Dans les premiers accès de la ferveur Monastique, on vit les Disciples de Saint Benoît, de Saint Bernard, de Saint Bruno s'enfoncer non-seulement dans les forêts & les déserts,

pour se dérober à la contagion des exemples profanes, mais pousser l'entouffiasme de la pénitence, jufqu'à choifir les lieux les plus mal fains, dans la vue d'amortir les paffions & les fens. Il eft bien certain que leurs travaux difpoferent tout au moins le terrain à la culture, & rendirent ces lieux moins fawvages & plus habitables. Leur piété active & vivifiante, engagea les Souverains à leur accorder de nouveaux fonds auxquels étoient attachés des vaffaux & des ferfs. Tout s'améliorait fous la main de ces fages cultivateurs. L'application, la patience & la charité chrétienne firent des prodiges d'économie, & l'on vit plufieurs cantons changer infenfiblement de face. Tous les Chefs de Monafteres ne pouvoient être des hommes héroïques & céleſtes : mais l'amour propre tenoit lieu de motifs plus fublimes, & opéroit les mêmes effets. Jaloux d'augmenter leurs richelfes & leur puiffance, les Abbés n'oublioient rien pour multiplier le produit de leurs terres, quelle qu'en fût même la qualité : car bon-

nes ou mauvaises , il falloit bien en tirer parti, puisqu'enfin ils étoient obligés , par état & par leurs propres vœux , d'y fixer leur demeure

Il faut en convenir : le Monachisme jette un éclat bien respectable au milieu de l'effroyable barbarie de cet âge ! Ce seroit ici le cas , peut-être , de transporter nos lecteurs dans ces siècles agrestes où les Souverains & les vassaux , ignorant tous les arts de la société , ne connoissoient absolument que la guerre & les femmes ; & de leur faire observer combien les Moines qui se trouverent dans le voisinage , & parmi lesquels on compta toujours des hommes vertueux , l'honneur de l'humanité , ainsi que de la Religion , tempérerent la fougue de ces dominateurs farouches , & adoucirent l'âpreté de leur caractère. Rien de plus célèbre , par exemple , que la bravoure de ces Normands , Fondateurs du Royaume de Naples. Mais que de cruauté , que de barbarie accompagnoit leur valeur & leurs exploits ! Et quel bonheur pour les sujets , que Roger , Comte de Sici-

le, se lia si étroitement avec Saint Bruno ! On pourroit observer encore que les Monasteres étoient des asyles honnêtes & commodes, toujours ouverts aux personnes de toute condition ; asyles qui servoient, dans l'occasion, de maison de force & de correction ; où les Souverains, au lieu d'employer les supplices & d'autres moyens destructeurs, faisoient enfermer les personnes suspectes, turbulentes & séditieuses ; ce qui tournoit évidemment au profit de l'humanité. Combien de Princes, d'ailleurs, & de Prélats qui, déclarés, ou se jugeant eux-mêmes, inhabiles au Gouvernement de l'Etat & de l'Eglise, se retiroient dans ces Monasteres, où ils passaient le reste de leurs jours à travailler, composer, psalmodier, sans être à charge aux Successeurs ni aux sujets ? Pour ce qui concerne l'Italie en particulier & relativement à sa maniere d'être dans les temps dont nous parlons, elle ne pouvoit peut-être se passer de ces sortes de retraites. Le nombre de familles nobles augmentant sans cesse, il falloit bien

placer quelque part les individus surabondants. Ces Maisons religieuses étoient, pour ainsi parler, des canaux de secours où refluoit l'excèsive population. Et non-seulement les familles en étoient soulagées, la société en général y trouvoit un avantage réel & sensible. Il est, comme l'on sait, une infinité de personnes que leur naissance & le préjugé général dispensent de travailler dans le monde, & qui de plus, se croient en droit de se nourrir & de se vêtir à plus grands frais que les autres Citoyens. Or les sociétés religieuses absorbent une partie de ces fardeaux inutiles qui fatigueroient la grande société. L'état monastique, pour peu que l'observance des règles soit en vigueur, est le seul qui puisse tirer parti de ces êtres parasites; le seul même qui puisse les employer d'une manière vraiment utile au public, soit en les occupant aux travaux plus ou moins considérables que prescrit l'institut, soit en allégeant, du moins, le poids de leur inutilité, & en réduisant, prodigieu-

sement, l'article de leur nourriture & de leur entretien. Mais qui peut douter qu'anciennement & jusqu'au douzième siècle les Moines aient rendu les plus grands services, non seulement en Italie, mais dans presque toutes les Provinces de l'Europe ? Les Ecrivains Protestants sont ici d'accord avec les Catholiques (1). Il est notoire que plusieurs Cités, aujourd'hui très-considérables, doivent leur existence aux Bénédictins, qui en défrichèrent le sol & commencèrent l'établissement. Il faut convenir néanmoins que, pendant plusieurs siècles, les Moines furent en Italie d'une utilité plus directe & plus frappante. C'étoit exactement ce que demandoient les besoins de cette Province, & il semble, politique-

(1) Il faut lire, entre autres ouvrages, la préface du *Monasticum Anglicanum*. Elle est de Roger Dodsworth & de Guillaume Dugdale, (à Londres 1655 & 1673, 4 vol. in fol). Voyez aussi Mabillon, *præfat. in sæcul. 3 Benedict. paragra. 4 & 5*.

ment & philosophiquement parlant, que le monachisme fut le remède le plus propre aux siècles dans lesquels il fleurit. Qu'on se rappelle l'état affreux où presque toutes les campagnes étoient réduites. Abandonnées, incultes, changées en solitudes effroyables, elles ne pouvoient se rétablir que par des prodiges d'industrie, d'application & d'activité; & précisément il se forme des corps religieux qui se dévouent aux travaux les plus assidus. Les Moines Basiliens & Bénédictins s'enfoncent, par état, dans ces horribles déserts; ils cultivent de leurs propres mains le sol qui leur est assigné. Leurs exemples animent les serfs & les hommes libres qui se trouvent à leur suite, & éveillent l'espérance & l'émulation chez tous les habitans des contrées voisines. On voit, par là, que le premier avantage réel & sensible que l'Italie & les autres provinces de l'Europe retirèrent du Monachisme, fut proprement la suite de l'ignorance universelle qui régnoit alors, & particulièrement de cette précieuse igno-

rance dont les Moines faisoient originairement profession. Supposons en effet, que les fondateurs des premiers Ordres religieux eussent fait de l'étude des sciences & de la contemplation la base de leurs instituts, ainsi que les différents Fondateurs ou Réformateurs du douzième siècle & des suivans; il est certain que les premiers Disciples de saint Benoît, & toutes les ramifications de son Ordre, Cisterciens, Clunistes, Prémontrés, Chartreux, Camaldules (*), Vallombreuses (*), au

(*) Au milieu des rochers de l'Apennin & sur un plateau arrosé de sept fontaines, Saint Romuald bâtit une Eglise flanquée de cinq cellules, pour autant d'hermites, qu'il mit sous la conduite d'un de ses Disciples. Ce lieu situé dans le Diocèse d'Arezzo, s'appelloit en latin, *Campus Malduli*, dont les Italiens ont fait *Camaldoli*, & les François Camaldules. Cette petite maison devint le chef-lieu de la Réforme de Romuald.

(*) Saint Jean de Gualbert, se sentant plus d'attrait pour la vie de Cénobite que pour celle d'Hermitte, quitta Camaldoli pour se retirer à Vallombreuse, Diocèse de

lieu de se retirer dans des lieux solitaires, incultes & éloignés des Cités, auroient choisi, comme firent ensuite les Franciscains, les Dominicains & les Chanoines réguliers, les meilleurs cantons, & se seroient même arrangés, autant qu'il leur eût été possible, dans de bonnes Villes, afin d'y cultiver plus commodément les sciences & les lettres, & d'y être plus à portée de communiquer leurs lumières. Au moyen de quoi l'Italie étoit privée des avantages temporels que devoient lui procurer les travaux & l'application des Moines ; & ces vastes campagnes qui nourrissent aujourd'hui des millions d'hommes, cou-

Fiésole. Cette solitude, l'une des plus horriblement belle de l'Apennin & qui n'est qu'à quelques milles de Florence, étoit appelée *Vallis Ombrosa*, parce qu'elle est, en effet, ombragée de tous côtés par les sapins dont les hauteurs qui l'entourent sont couvertes. Vallombreuse devint le chef-lieu de cette Réforme, & les Disciples de Gualbert en prirent le nom.

vertes encore de bois , de ronces & de marais , ne feroient peut-être peuplées que de bêtes farouches & de hideux reptiles.

Le travail , l'assiduité , la parcimonie monastiques & les libéralités des Fidèles , attendris par les vertus héroïques , dont le cloître fournissoit alors tant d'exemples , augmentèrent assez rapidement les facultés des Maisons Religieuses. Mais l'abondance invite à jouir. Les richesses , fruit de la discipline & de la régularité , en devinrent le fléau. Insensiblement la ferveur primitive s'évanouit , & les Laïques se prévalurent du relâchement pour révéndiquer la plupart des fonds légués aux Monasteres. Je ne prétens pas justifier assurément le brigandage exercé trop souvent sur les effets des Moines. Les violences sacrilèges de tant de tyrans & de bandits de toute espèce , font encore frémir. Cependant , s'il étoit arrivé que le Souverain eût permis à certaines familles nobles d'aller s'établir sur le pied de Commende , ou sous quelqu'autre titre ,

dans les terres dont les Religieux négligeoient la culture , ou dont le produit ne serroit plus qu'à fomen-ter leurs désordres , je ne vois pas ce qu'il y auroit eu de si criant. A n'envisager que le bien temporel de l'état , il paroît que l'opération ne pouvoit qu'être avantageuse. Quoiqu'il en soit , il ne falloit point oublier combien l'on étoit redevable aux Moines du premier âge , dont les utiles travaux avoient fertilisé tant de campagnes , & changé la face d'une partie de l'Eu-rope.

Mais il y a plus. Ces richesses même , si fatales à la discipline monastique , produisirent un effet très-précieux pour l'humanité. L'abon-dance , jointe à l'impossibilité qu'il ne se trouvât , parmi ce grand nom-bre de Religieux , quelques sujets foibles , infirmes , & incapables de travailler à la terre , fit qu'une par-tie de la Communauté put se li-vrer à des occupations plus douces & sédentaires , comme de transcri-re les livres & les cayers antiques & de préparer le papier ou le par-

chemin. On peut dire , sans exagération , que de tous les ouvrages , qui nous restent des auteurs anciens sacrés & profanes , il n'en est pas un seul , dont nous ne soyons redevables aux Moines. Le fait est constant. Toutes les personnes instruites , savent que , parmi cette multitude de manuscrits que l'on conserve dans les Bibliothèques , il en est fort peu dont la date remonte au-delà du dixième siècle ; temps , auquel il n'y avoit , absolument , que les Moines qui connussent les livres & en prissent quelque soin. Ce n'est pas qu'ils en fissent leur objet capital. Dans les premiers siècles du Monachisme , ni même du tems de Saint Bernard (1) , la Bibliographie n'étoit point l'occupation ordinaire des corps religieux , mais uniquement de ceux , à qui le desir d'une plus grande perfection , faisoit embrasser une retraite plus austère , ou qu'un tempé-

(1) Voyez Mabillon , préface du 1^{er} siècle de Saint Benoît , observation 10 , nombre 114.

ramment trop foible difpenfoit de fe livrer à de plus rudes travaux. Infenfiblement le foin de rédiger & de transcrire devint , dans quelques maifons , la fonction journalière des Moines & particulièrement celle des jeunes Religieux , comme n'étant pas encore affez forts d'efprit ni de mifticité pour s'appliquer uniquement à l'oraifon. Enfin cette occupation , qui n'étoit d'abord que manuelle & purement mécanique , fit éclore , chez les Moines , le gout de l'étude , en leur fourniffant mille occafions de s'y livrer ; & c'est ce qu'on peut regarder comme le fecond pas que les lettres firent en Europe , toujours fous les aufpices du Monachifme.

Arrêtons-nous un moment à cette époque , & remarquons un peu comme dans ces temps , que nous appelons barbares , & chez ces Moines que tant de Philofophes modernes fe font gloire de méprifer & de déchirer fans diftinction , on ne fe livroit , que par maniere de recreation & de délaflement , à ces mêmes occupations que notre lâcheté & notre

pareffe orgueilleuse regardent comme si sérieuses & si graves. Quels éloges nous prodiguons à ceux qui ont le courage d'employer toute la force de leur tempérament , toute la vigueur de leurs organes au culte doux & tranquille des lettres ! Combien nous leur favons gré d'y consacrer une petite portion de leur journée & d'en abandonner le reste au sommeil & à l'oisiveté ! Et que nous sommes loin de ces temps , où l'étude & la méditation n'étoient comptées que sur le pied de soulagement & d'indulgence pour la foible nature !

Il n'est guère question d'éducation dans les annales Monastiques. On ne voit pas , du moins , que ces Moines fussent chargés particulièrement d'élever la jeunesse. Il est très-décidé, cependant, qu'ils avoient des écoles publiques , pour les séculiers & les clercs , telles que certains Chanoines réguliers en tiennent encore aujourd'hui dans plusieurs Villes. Mais je n'oserois l'affirmer de l'Italie , malgré les indices que paroît en donner la vie du célèbre Lan-

franc , Evêque de Cantorberi , qui
forti de Pavie , lieu de sa naissance ,
se rendit en Normandie , où il se
fit Moine , & prit le parti , voyant
que sa bêche ne pouvoit le faire
subsister , d'ouvrir une école de Dia-
lectique , afin de soulager la pauvreté
du Monastère , au moyen de la
rétribution ou des présens qu'il rece-
voit de ses Ecoliers (*). Nous sa-
vons d'ailleurs , que les Moines cul-

(*) Lanfranc jouit de la plus grande con-
sédération sous les Rois d'Angleterre Guil-
laume-le-Conquérant & Guillaume-le-roux.
Ses différents ouvrages imprimés à Paris ,
en 1648 , par les soins de D. Luc Dacheri ,
& surtout , son *traité du Corps & du Sang*
de J. C. contre Berenger , sont fort estimés
des Théologiens. On fait cas aussi de ses let-
tres , qui ne sont pas en grand nombre.
Au milieu de ses grandes occupations , il
trouvoit le tems de corriger le texte des
livres sacrés & des Peres. On en con-
serve encore des exemplaires corrigés de
sain dans quelques Bibliothèques d'An-
gleterre & de Normandie. Voyez Guil-
laumedes Malmsburi , *apud* Mabillon , præf.
in sæc. 1. Benedict. Voyez aussi antiq.
Brit. & Godw. de Præsul. angl. cité par
Cave. hist. script. Ecclésiast.

tivoient

tivoient les Sciences profanes: Pierre Damien leur en fait positivement le reproche dans ses opuscles. On ne voit pas, à la vérité, qu'ils ayent fait dans l'étude des belles lettres & de la critique, d'aussi rapides progrès qu'en scholastique, & en morale. Pierre Lombard (*), qui profita sûrement des travaux des Moines, Gratien, qui fut Moine lui-même (*), &

(*) Natif de Novarre, élevé en France, & fait Evêque de Paris vers 1160, personnage célèbre, dit Muratori, tom. 6, pag. 565, & connu généralement sous le nom de Maître des sentences. Ce Théologien insigne, dont s'honorèrent à l'envi, & l'Italie qui lui donna naissance, & la France qui l'instruisit & l'adopta, est enterré dans l'Eglise de Saint Marcel, la première Collégiale de son Diocèse. Son tombeau, placé au milieu du chœur, s'élève d'environ deux pieds au-dessus du parvis. On lit tout autour; *Hic jacet Petrus Lombardus Parisiensis Episcopus, qui composuit librum sententiarum, &c.* Voyez l'analyse de ses œuvres, dans l'histoire ecclésiastique de Fleuri, liv. 70, n. 34.

(*) Fameux Benedictin, natif de Chiusi en Toscane. Il imagina, vers 1151, de donner plus d'étendue à la méchante collection d'Isidore Mercator, ou Peccator & rassembla des

avant eux , le Pavésan Lanfranc & son disciple (1) Anselme d'Aoste , (*) dont la doctrine & la sainteté

canons de différents Conciles, des lettres de plusieurs Papes, des chapitres du Digeste & du Code, & même des Capitulaires de nos Rois, sous le titre de *Décret ou Concordance des Canons discordants*. La compilation de Gratien passa pendant trois siècles, pour le dépôt de la plus pure discipline de l'Eglise; mais elle est enfin tombée dans le mépris qu'elle mérite. C'est ce qu'on appelle communément *les fausses Décrétales*.

(1) *Lanfrancus*, quem latinitas in antiquum scientiæ statum ab eo restituta agnoscit magistrum, & *Anselmus ejus discipulus*, ambo ex Italiâ profecti, in *Beccensi Monasterio florentissimam erexere Academiam*. Mabill. præf. in sæc. 6. paragr. Benedic. t. n. 53.

(*) Ou d'Aoste en Piémont. La famille de St. Anselme étoit originaire de Lombardie ou de Bourgogne, & d'une très-ancienne noblesse. Son pere l'envoya parcourir les deux Bourgognes & la France. Arrivé en Normandie, il entendit parler du concours prodigieux que la réputation de Lanfranc attiroit au Bec, & voulut voir cette fameuse école. Lanfranc le fixa, en fit d'abord son collègue & ensuite son Successeur. La Théologie lui doit beau-

furent bien plus célèbres encore ;
tous ces personnages , sans être ab-

coup, ainsi que la Philosophie. Il ressuscita la métaphisique dont ses contemporains connoissoient à peine le nom. Elu Abbé du Bec , il eut occasion de faire un voyage en Angleterre , qui augmenta la réputation dont il jouissoit déjà dans cette contrée. Il en fit un second , en 1092 , après la mort de Lanfranc. Guillaume-le-roux usa de toute son autorité pour lui faire accepter le siège de Cantorbéry. Mais bientôt le Monarque & le Primat eurent des démêlés qui finirent par l'exil de celui-ci. Anselme traversa la France , se rendit à Lyon & ensuite à Rome , où il fut comblé d'honneurs par le Pape Urbain II , qui le mena au Concile de Bary , & le fit asseoir à ses côtés. L'historien d'Anselme , ajoute que les peres de ce Concile furent d'avis d'excommunier le Roi Guillaume , mais que le Saint Prélat , se jettant aux genoux du Pape , arrêta le coup. Au milieu des hommages de la Cour Romaine , le Primat Anglois conserva l'habit , le régime & l'humilité monastiques. Il porta celle-ci , dit Guillaume de Malmsbury , jusqu'à supplier le Pape de lui donner un supérieur dans la personne du Moine *Eadmer* , sans la permission duquel il n'osoit ensuite faire la moindre démarche , pas même se

solument étrangers dans les Sciences profanes , furent dialecticiens ,

retourner dans son lit. Après la mort de Guillaume-le-roux , Henri I eut besoin d'Anselme , & se hâta de le rappeler. Ils vécurent quelque temps dans une parfaite intelligence. Mais le Primat ayant signifié au Monarque le décret d'Urbain au sujet des investitures Laïques & du mariage des Clercs , il s'ensuivit une querelle fort vive qui se termina comme sous le règne précédent. Le Pape & l'Archevêque de Lyon le reçurent avec le même empressement. Il supporta patiemment cet exil pendant deux ans , au bout desquels le zèle ou l'ennui lui persuaderent qu'il étoit temps de sévir contre son maître & de l'excommunier. Heureusement que la Comtesse de Blois , à laquelle il fit part de sa résolution , eut l'adresse de l'en détourner. Elle fut ménager une entrevue , à Laigle en Normandie , entre le Roi son frere & le Primat. Henri finit comme finissoient alors tous les Princes Chrétiens , & sur-tout ceux d'Angleterre ; c'est-à-dire , par plier & admettre en tout , ou en partie , les prétentions de Rome & du Clergé. St. Anselme mourut deux ans après à Cantorbery (1109) , âgé de 76 ans , dont 16 de Pontificat. La sublimité de ses vertus servit malheureusement à

théologiens ou canonistes de profession. Mais enfin cette multitude de livres, conservés par les Moines, ainsi que l'intelligence du Latin, qui fut toujours en vigueur parmi eux, quoique mêlé d'un peu de barbarie, ne laissoient pas de former un fond très riche, que les gens de lettres sont fort heureux d'avoir trouvé.

C'est ainsi que tout se préparoit pour le renouvellement des Sciences & des Arts, dans le même-temps que la décadence de l'autorité Impériale favorisoit l'essor des Communes & leur offroit la plus belle occasion de se procurer une nouvelle forme de Gouvernement.

consacrer ce qu'il y avoit eu d'irrégulier, & de peu mesuré dans la conduite qu'il tint à l'égard de son Souverain. St. Thomas (Becquet) crut devoir marcher sur les traces d'un illustre prédécesseur; & son tragique démêlé avec Henri II. fut proprement la suite de celui d'Anselme avec Henri I. Voyez *l'histoire littéraire de la France*, qui ne laisse rien à désirer sur les écrits, le style & le génie de St. Anselme.

CHAPITRE III.

*Commencements de Frederic II.
Ce Monarque & Otton IV.
se disputent l'Empire d'Italie.
Frederic reste le maître & sa
grandeur fait ombrage au
Pape.*

Philippe de Souabe étant mort
assassiné par un de ses Vassaux,
(*) tous les Princes Germaniques
se réunirent en faveur de son con-

(*) Bamberg fut le théâtre de cette horrible Scène. Otton, Comte de Wittelsbach, fiancé à Cunegonde & furieux de ce que Philippe ne vouloit plus de lui pour Gendre, résolut de laver son outrage dans le sang du Monarque. Un jour que Philippe s'étoit fait saigner des deux bras, Otton demande audience, est introduit dans l'appartement du Roi, lui porte un coup à la tête, l'étend à ses pieds & s'escriant

current, & lui défererent unanimement le Sceptre. Otton IV, se voyant affermi sur le trône de Germanie, ne différa plus de passer en Italie, où les Milanois, à qui le souvenir de tous les maux que leur avoient fait les Princes Gibelins de Souabe, inspiroient le zèle le plus vif pour un Empereur de la maison Guelse, le pressoient instamment de se rendre. Il reçut la couronne Royale à

ensuite contre ceux qui vouloient l'arrêter; il gagne le rendez-vous où ses gens l'attendoient avec ses chevaux & se sauve à toute bride. Otton IV. détesta ce forfait, & somma le Diette d'Halberstad d'instruire le procès. Le Comte de Wittelsbach fut jugé par contumace, mis au ban du Royaume, dégradé de tous ses titres & condamné au dernier supplice. Henri, Comte de Calendin, Maréchal héréditaire & grand Prévôt d'Allemagne, chargé de poursuivre l'assassin & d'exécuter l'arrêt de la Diette, l'atteignit en Bavière, sur le bord du Danube, & le perça de plusieurs coups d'épée. *Muratori. An. 1209. pag. 127. & suivantes.*

Milan & l'impériale à Rome des mains d'Innocent III. A peine eut-il passé quelques mois en Italie, que le Pontife en prit de l'ombrage & songea sérieusement à lui susciter un rival. Innocent ne pouvoit mieux s'adresser qu'au jeune Frederic Roger, Roi de Sicile. Son pere Henri VI. mort en Pouille, l'avoit laissé au berceau. La Reine Constance, qui prit, au nom de son Fils, les rênes du Gouvernement, le fit venir en Sicile, où il passa ses premières années au milieu des tempêtes civiles, excitées par Gautier, Comte de Brienne, prétendant à la succession de ce Royaume, & par le Sénéchal Marcoald ou Marquard, & le Pape Innocent III, qui s'en disputèrent la régence. (*) Con-

(*) Je ne vois point dans l'histoire, de minorité plus orageuse que celle de Frederic II. & l'on ne fera pas fâché, peut-être, d'en trouver ici le précis. Son Pere étoit mort les armes à la main contre ses Sujets. Ses cruautés ou plutôt ses fureurs, bien loin d'éteindre le feu des séditions,

rance obtint néanmoins d'Innocent III. l'investiture du Royaume pour

n'avoient servi qu'à l'attiser. En un mot, Henri VI. laissa Constance & son Fils sur un trône investi par les factions & l'animosité. La Reine qui avoit toujours blâmé hautement les excès de son mari, parvint néanmoins à calmer la fermentation, en ordonnant à toutes les troupes étrangères d'évacuer la Sicile, & en déclarant Marcoald, Sénéchal du feu Roi, ennemi de l'Etat & du trône. Mais la Cour de Rome, la jetta bientôt après dans de nouveaux embarras. Innocent III. refusa d'investir Frederic du Royaume, à moins qu'on ne mit de côté les quatre fameux articles, accordés par Adrien, Urbain & Clement, aux Rois de Sicile; favoir l'Election des Evêques, le droit de Légation, celui de juger les appellations & le pouvoir de convoquer des Conciles. Constance eut beau supplier, marchander, négocier, elle fut obligée de subir la Loi du Pontife, de consentir qu'il n'en fut pas question dans l'acte d'investiture, & de recevoir un Légat du Saint Siège. On peut voir chez M. l'Abbé du Pin (*défense de la Monarchie de Sicile*) de quelle valeur pouvoit être un pareil Acte. Muratori, qui ne brave les préjugés Italiens que lorsqu'il s'agit de la Maison de Modene, parle de cette affaire avec une circonspection qui ressem-

son Fils ; mais à des conditions qui sembloient restreindre l'autorité dont

ble à l'incertitude. Il paroît donter qu'Adrien IV. & Clement III. ayant confirmé aux Rois de Sicile le droit de Légation. Cependant le fait est authentique ; la suppression même de cette Légation qu'il semble vouloir conclure des termes d'Innocent, *Capitulis omnino remotis*, est contraire au sens direct, ainsi qu'à l'histoire. Il est bien certain qu'Innocent vouloit ébranler ces privilèges & qu'il profitoit du moment où l'état n'avoit à sa tête qu'une femme & un enfant. Mais prétérition & suppression ne furent jamais la même chose, & Constance ne pouvoit & ne devoit point entendre renoncer aux droits de la Monarchie de son Fils. On ne voit rien en effet qui puisse faire supposer cette prétendue révocation. *Frederic & ses Successeurs*, dit M. du Pin, *sont demeurés en possession des mêmes droits, jusqu'à présent, de l'aveu & du consentement des Papes, qui n'ont jamais réclamé ni allégué la prétendue révocation d'Innocent III.* Mais l'affaire de l'investiture étoit à peine terminée, que Constance mourut, laissant le jeune Frederic à la merci de tous ses ennemis du dedans & du dehors. Il est vrai qu'elle imagina, fort habilement, de déléguer la tutele de son Fils au Saint Siège, ce qui devoit mettre un frein d'autant plus

ses Prédécesseurs avoient joui. Il fut convenu que les Bulles feroient

puissant à l'ambition du Pape, qu'il lui étoit plus honorable ; & l'on prétend qu'en effet cette qualité de tuteur de Frederic le gêna dans plus d'une occasion. Il ne laissa pas, dit Muratori, de négocier, à tout événement, la liberté de Sibille, veuve de Tancrede, qui vint en France & maria sa Fille aînée à Gautier, Comte de Brienne, que nous verrons incessamment sur la scène. Cependant Marcoald, ce Ministre farouche du sanguinaire Henri VI, qui, proscrit par Constance & dépouillé par le Pape du Marquisat d'Ancone, s'étoit retiré en Pouille, n'eut pas sitôt appris la mort de cette Reine, que rassemblant ses Allemands & marchant à leur tête, il prit hautement la qualité de tuteur de Frederic, en vertu d'un prétendu testament d'Henri VI. San Germano & plusieurs Châteaux succombèrent d'abord sous ses coups. Le Mont Cassin lui résista : mais se rabattant sur la Pouille, il y fit un affreux dégât & se rendit à Salerne qui lui étoit entièrement dévouée. C'est là que les Pisans vinrent le prendre, avec une Flotte nombreuse, pour le conduire en Sicile, où les Sarrafins, qui craignoient que le Pape ne profitât de l'occasion pour les exterminer, l'attendoient avec impatience. Marcoald ayant emporté rapidement plusieurs Places, assiégea Palerme. Le Pape ne s'endormit pas ;

expédiées , sans faire mention des
amples privilèges , accordés , com-

il fit marcher sur le champ les troupes du Saint Siège , commandées par le Maréchal Jacques , son propre Cousin , qui débarquèrent heureusement à Messine & coururent au secours de Palerme. Marcoald essaya d'abord la ruse & la négociation. Mais en vain. Il fallut combattre & son armée fut taillée en pieces. Le défaut d'argent rendit la victoire du Maréchal inutile. L'armée du Pape , manquant de tout , fut obligée de repasser la Mer , & Marcoald se releva. L'Archevêque de Palerme étant mort , Gautier , Evêque de Troïa & grand Chancelier du Royaume , lui succéda en dépit de toutes les oppositions du Pape. Le nouvel Archevêque ne se contenta pas de mettre le Comte de Monopello , son Frere , à la tête des affaires ; il introduisit Marcoald à la Cour & partagea le Gouvernement du Royaume avec lui. Alors le Pape , qui se voyoit exclus de la régence & de la tutelle du jeune Roi , affecta de croire & de publier que le Chancelier vouloit ravir la Couronne à Frederic & la placer sur la tête de Marcoald. Ceux-ci replicoient que le Pape n'avoit en vue que de dépouiller le jeune Roi & d'investir le Comte de Brienne. C'étoit ce même Seigneur François , qui avoit épousé la Fille du Roi Tancrede , sorti d'une gran-

me l'on sçait ; à Roger , & que tant d'Auteurs ont discutés en traitant

de Maison , parent des Rois de France & d'Angleterre ; pauvre , entreprenant & brave , il paroissoit très-propre à faire valoir les droits de sa Femme. Innocent III. charmé d'avoir à ses ordres un *Preux* de cette importance , se proposoit de s'en servir contre les Généraux Allemands , qui bouleverseroient la Sicile & la Pouille , & peut-être aussi , d'en faire quelque chose de mieux , en cas que le jeune Frederic vint à mourir. Il avoit d'abord travaillé très - vivement à mettre le Comte & sa femme en possession de la Principauté de Tarente & du Comté de Leccé , qu'Henri VI. par le traité conclu avec la Reine Sibille , devoit laisser à ce malheureux Fils de Tancrede , appelé Guillaume , & mort depuis quelque temps dans sa prison ou dans son Couvent. Brienne , ayant fait un voyage en France , re-paroit bientôt à la tête d'un petit nombre de soldats , tous gens d'élite , avec lesquels il ose attaquer le Comte Diopold , Lieutenant de Marcoald , dont il renverse les nombreux Bataillons & va s'emparer du Comté de Leccé , ainsi que de la plupart des Places de la Principauté de Tarente. Cependant le nouvel Archevêque de Palerme se portoit à toutes sortes d'excès. Toujours d'accord avec Marcoald , il

de ce qu'on appelle , droits de la Monarchie de Sicile (1). Par cet

agissoit en Roi , dispoisoit des Comtés & des charges de l'Etat , au gré de ses caprices , engageoit le produit des Douanes , dilapidoit les autres revenus de la Couronne & finit par chasser le Légat Apostolique. Innocent , poussé à bout , excommunia le Chancelier & le priva de ses deux Sièges ; ce qui fut réellement un coup de foudre pour le Prélat Sicilien. L'excommunication fortifiée de la haine publique , le fit abandonner de tout le monde. Effrayé de sa solitude il courut joindre le Comte Diopold en Pouille, qu'il trouva battu pour la seconde fois , par le Comte de Brienne , & sur le point de livrer encore bataille aux François. Sa retraite rendit Marcoald tout-puissant à Palerme. Maître du jeune Roi , du Palais & de presque toute la Sicile , s'il ne ceignoit pas le Diadème , c'étoit uniquement par la crainte du Comte de Brienne , à qui la Couronne appartenoit , du chef de sa femme , en cas que Frederic vint à mourir. Mais il mourut lui même , au milieu de tous ses projets ambitieux. Tourmenté par les douleurs de la pierre , il vou-

(1) Voyez Dupin , défense de la Monarchie de Sicile , à Lyon par la Société. 1720. Voyez d'Egly , histoire des Rois de Sicile de la Maison de France , Tome 4.

accord, l'Impératrice Reine consentit à recevoir le Cardinal Octavien,

lut s'en délivrer en se faisant tailler. Cette opération, remarque Muratori, étoit dès-lors (1201) en usage; mais la main employée par Marcoald, se trouva si maladroite, qu'il lexpira sous les instrumens. Un Allemand, nommé Kapperon, s'empara sur le champ de la personne du Roi & du Palais, & poussa le despotisme encore plus loin que Marcoald. En même-temps la Pouille étoit saccagée par les Comtes Diopold & de Brienne. Celui-ci s'affoiblissoit par ses propres Victoires, & l'autre, malgré deux défaites consécutives, ne laissoit pas d'être encore supérieur aux François. Ils se rencontrèrent à Cannes, lieu à jamais célèbre; le Légat Apostolique effrayé de l'inégalité, ne jugea pas à propos de s'exposer aux suites de cette journée & prit la fuite. Brienne se roidissant contre le danger, invoque Dieu & Saint Pierre & fonda sur l'ennemi. La victoire fut long-temps douteuse. Mais enfin elle se déclara pour le petit nombre. C'est alors que le Pape se proposa d'envoyer Brienne à la délivrance de la Cour & du Royaume de Sicile, où le nouveau Tyran Guillaume Kapperon étoit aux prises avec une faction, composée des anciens amis de Marcoald, ayant à leur tête le grand Chancelier Gautier. Ce Pré-

en qualité de Légat du Saint Siège.
Mais elle mourut avant l'arrivée du

lat, non moins intrigant qu'ambitieux, étoit venu à bout de faire sa paix avec le Pape, d'obtenir son absolution, à laquelle Innocent ne jugea pas cependant à propos d'ajouter la restitution des deux Sièges, & de reprendre son ascendant à la Cour. Le Pape n'eut pas lieu des'en repentir; outre que le Chancelier lui fut fidele, il gagna du même coup Kapperon, qui ne voyant pas d'autre moyen de balancer l'autorité de son rival, prit aussi le parti de se mettre sous la protection du Saint Siège. En sorte que, pendant quelque temps, on vit ces deux hommes, qui dans le fond se détestoient, servir le Pape à l'envi. Cependant Brienne emporta Terracine. Mais assiégé à son tour par le Comte Diopold, il y perdit un œil & fût peut-être tombé au pouvoir de l'ennemi sans le secours des Comtes de Tricarico & de Chieti qui firent lever le siège. Cet accident ne rendit pas le Comte de Brienne plus circonspect. Il continua de se croire invincible & de braver tous les dangers. Ses amis avoient beau l'exhorter à se ménager. *Un François désarmé*, leur répondoit-il, *va, tout seul, mettre en fuite cette nombreuse milice Allemande*. Il ne porta pas loin la punition de cette rodomontade. Il assiégeoit le Château de Sarno, avec cette

Ministre Apostolique. Pour lors le Pape déclaré tuteur du jeune Roi

negligence qu'inspire l'habitude de vaincre. Diopold qui défendoit la place, fait une sortie avant le jour, surprend les assiégeants endormis & les taille en pieces. Brienne, percé de coups, est emporté dans le Château & meurt quelques jours après, laissant sa femme enceinte, qui accoucha d'un Fils, appelé Gautier comme son pere, & épousa le Comte de Tricarico. Diopold, vainqueur & resté maître de la Pouille, ne se laissa pas aveugler par la prospérité. Jugant que le plus sur étoit encore de s'accommoder avec le Pape, il se rendit à Rome, reçut l'absolution, & gagna la confiance d'Innocent, au point qu'il fut chargé d'aller rétablir la paix & l'autorité du Saint Siège à Palerme. Il mania même si adroitement l'esprit de Kapperon, qu'il le fit consentir à ce que le jeune Roi fut remis dans les mains du Légat. Mais les factieux ayant semé dans le public, que sous de si belles apparences, Diopold ne visoit qu'à s'emparer lui même de la personne du Roi, après avoir détruit & Kapperon & le grand Chancelier Gautier, il s'ensuivit une émeute. Le Comte fut arrêté au milieu du festin même, qu'il donnoit en réjouissance de la conclusion de la paix & à la faveur du tumulte, le Chancelier qui peut-être en étoit

& régent de ses états , eut encore plus de facilités pour établir ses droits ou ses prétentions sur la Sicile & la Pouille.

Lorsqu'Otton IV. fut délivré de Philippe , & reconnu généralement pour Empereur , Frederic Roger , que nous appellerons , désormais , Frederic II. atteignoit sa douzième année. Innocent , lui-même , écarta du trône impérial son pupille , à qui la naissance sembloit donner quelque droit d'y prétendre. Les motifs sur lesquels on fondeoit l'exclusion de Frederic ne pouvoient être plus honnêtes : sa jeunesse & son inaptitude au Gouvernement (1). Il est absurde

l'auteur se rendit maître du jeune Frederic , agissant toujours cependant au nom du Pape & du Saint Siège. Diopold profita , pour s'évader , des facilités que ses amis , ou peut-être ses ennemis eux mêmes , lui ménagerent & regagna Salerne plein de soupçons contre ses rivaux & la Cour de Rome. Tels sont les principaux troubles qu'avoit essuyé Frederic II. avant sa douzième année.

(1) Voyez Fleury , liv 75. chap. 33. tom. 16. pag. 80-81. édit. in-4°. Voyez Innocent III. epist. 26. *apud* Fleury , *ubi supra*.

en effet de placer sur un trône électif un sujet incapable de gouverner par lui-même. Aussi, du moment que les Barons Germaniques furent en possession d'élire & les Papes de confirmer l'Élection, ne vit-on jamais d'enfans porter la couronne Impériale. Mais le Pape & les Italiens avoient une raison plus forte encore, pour exclure Frederic de l'Empire & du Royaume de Lombardie. Ils craignoient d'être subjugués. Frederic, unissant l'Allemagne & l'Italie à ses vastes Etats de Pouille & de Sicile, pouvoit fort aisément les accabler & les réduire en servitude. Cependant le Pape, s'appercevant qu'Otton, content d'avoir reçu la couronne Impériale dans Rome, dépouilloit tout respect pour l'Eglise & ne craignoit plus d'insulter, quelqu'en fut le motif (*), les possessions du Saint Siège, se re-

(*) Otton, ayant rangé toute l'Allemagne sous ses Loix, au moyen de son Mariage avec Beatrix, héritière de Philippe de Souabe son compétiteur, qui lui porta 350.

pentit de l'avoir élevé, & prit sur le champ des mesures pour le renverser du trône. Innocent avoit réellement du génie. Entreprenant, cou-

Châteaux & les cœurs d'un puissant parti, ne s'occupa plus que des moyens d'engager le Pape à le couronner dans Rome. Il promit aux Envoyés du Pape, qui vinrent le joindre à Spire, tout ce qu'il leur plut de demander, jura de restituer à l'Eglise Romaine la marche d'Ancone, le Duché de Spolète, les terres de la Comtesse Mathilde, le Comté de Bertinoro, l'Exarcate de Ravenne, la Pentapole; en un mot tout ce qui étoit porté dans les concessions des Empereurs & des Rois, depuis le règne de Louis le Débonnaire: après quoi il se hâta de passer en Italie suivi d'une puissante armée. Les Milanois le reçurent & le couronnèrent avec des transports. Otton, sans perdre du temps, passa l'Adige, traversa la Toscane au milieu des hommages & des acclamations du peuple & vint joindre le Pape à Viterbe, qui n'oublia pas de lui faire confirmer ses serments. Tous les préalables étant remplis & tous les articles convenus, le Monarque Allemand continua sa marche & vint camper dans le voisinage de saint Pierre, où se fit, bientôt après, la cérémonie de son Sacre. Otton, la Couronne en tête, accompagna le Pape jusqu'à la por-

rageux , intrépide , il joignoit aux grandes qualités de l'ame toutes les connoissances qu'il étoit permis d'acquérir de son tems. Jurisconsulte admirable , passionné pour la Justice , excessivement jaloux de l'honneur & des droits de l'Eglise , il fut , malheureusement , imbu des préjugés du siècle touchant la juridiction Ecclésiastique ; préjugés dominans & profondément enracinés , qui l'en-

te de Rome , à travers la foule retentissante des Allemands & des Romains , & se retira dans sa tente. Mais l'allégresse fut passagère , soit que les Allemands eussent insulté les habitans de Rome , soit que ceux-ci ne fussent pas contents des largesses d'Otton ; il est certain que les deux Nations se chargèrent & que le choc fut rude & sanglant. Cet événement dut altérer l'union du Pape & de l'Empereur , & servit probablement de prétexte à celui-ci pour s'emparer & refuser la restitution de quelques Etats de l'Eglise Romaine. Les Mémoires sur cette affaire sont si défectueux , que l'on est réduit à conjecturer. Tous les Historiens s'accordent néanmoins à nous dire qu'Innocent III. accusoit hautement Otton , d'usurpation & de perfidie. *Extrait de Muratori , an. 1208-9.*

trainèrent plus d'une fois , dans les excès de Grégoire VII , avec lequel il eut beaucoup de rapport (*). Innocent se tourna donc du côté du jeune Roi de Sicile. Il déploya toutes les ressources de sa politique pour le mettre à la tête des affaires d'Italie & en état de balancer la puissance de l'Empereur. C'est dans cette vue qu'il lui fit épouser Constance , fille du Roi d'Arragon : mariage important qui procuroit à Frederic un puissant allié , lui en assureroit même la succession & ne pouvoit manquer de donner du relief à son parti. Otton , à qui le Clergé & les Italiens étoient déjà fort suspects , depuis la sanglante querelle survenue entre les Allemands & les

(*) Il osa frapper d'excommunication Philippe Auguste & mettre la France en interdit , à propos du fameux divorce de ce Prince , qui se sépara d'avec Ingelburge de Danemark , pour épouser la belle Agnès de Meranie. Il en agit ainsi à l'égard des Rois & des Royaumes de Léon & de Portugal , à l'occasion d'un mariage contracté au degré prohibé.

Romains lors de son couronnement, conçut des soupçons , bien plus violents encore , à la vue des marques de prédilection qu'Innocent donnoit ouvertement à Frederic. Il résolut d'attaquer ce naissant émule & d'en prévenir l'accroissement. La Pouille avoit appartenu à l'Empire d'Occident : Otton fit valoir d'anciens droits sur cet Etat , en conquit la plus grande partie , s'empara même de plusieurs terres du Saint Siège & ne voulut écouter aucune proposition de paix. Innocent eut recours aux armes ordinaires des Papes , & l'excommunia. Plusieurs Princes d'Allemagne , par respect pour les foudres du Vatican ou par aversion pour Otton , saisirent avidement cette occasion de se révolter contre lui ; & s'étant assemblés à Bamberg , ils agitèrent sérieusement d'élire Frederic Empereur des Romains. C'étoit le vœu du Pape ; en quoi le Roi de France l'appuyoit de tout son pouvoir. Philippe Auguste , qui se trouvoit , pour lors , au plus fort de ses démêlés avec Jean-sans-terre , voyoit de très - mauvais œil les

prospérités d'Otton , allié & fort proche parent du Monarque Anglois. Cependant les Cours de Rome & de France échouèrent dans cette premiere tentative. Les Princes Allemands ne purent s'accorder , & l'Election de Frederic n'eut pas lieu. Otton , informé des troubles qui s'élevoient en Allemagne , quitta brusquement la Pouille & se rendit en Lombardie où il convoqua les Etats. Il se proposoit dans cette Diette , qu'il tint à Lodi , de sonder les dispositions des Communes & des Princes d'Italie à son égard ; & de voir , à peu près , ce qu'il en pouvoit attendre dans cette guerre civile dont il étoit menacé. Otton comprit qu'il ne devoit compter que sur les Milanois & sur quelques autres Peuples invinciblement attachés à la faction Guelfe , dont il étoit regardé comme le Chef (1). Ceux de Pavie , de Cremone , de Verone & le Marquis d'Est avoient été prévenus par Innocent III. en fa-

(1) Voyez Sicard *in chr.* & autres , *apud* Muratori , an. 1211-12,

veur de Frederic. Voilà donc Rome Gibeline. Il lui arriva bien rarement d'être de ce parti, & l'on peut remarquer que c'en est ici le premier exemple. Otton IV passa l'hiver en Lombardie & se rendit le printemps suivant en Allemagne, pour justifier, auprès des Barons, sa rupture avec le Pape & punir les rebelles. En même temps, Frederic, qu'Innocent & les Allemands de son parti pressioient, depuis quelque temps, de passer en Germanie, où sa présence pouvoit, effectivement, déterminer la révolution, partit de Sicile pour se rendre à Gênes, & ayant traversé la Lombardie, triomphé des obstacles qui s'opposoient à sa sortie, donné le change aux troupes d'Otton qui gardoient soigneusement tous les passages, il arrive heureusement en Allemagne (*), escorté par les Marquis d'Est & de

(*) « Frederic entra dans Constance trois heures avant qu'Otton se présentât devant cette Place. S'il fût arrivé plus tard, il eût été forcé de retourner sur ses pas. *Muratori*, an. 1212. page 142.

Montferrat. Frederic ayant affermi par sa présence les Princes de son parti, se rendit en personne à Vaucouleur, & conclut avec Philippe cette alliance qui fut si fatale à son rival. C'est ici, véritablement, l'époque de la décadence d'Otton. Il ne cessa plus de faire des pertes. La victoire signalée que les François remportèrent sur lui (*), affoiblit, prodigieusement, son parti & presqu'une toute l'Allemagne se déclara pour Frederic.

An. 1214.

Dans les fastes du Paganisme, où l'ambition, l'incontinence & l'irreligion étoient traitées avec beaucoup d'indulgence & ne nuisoient point à la célébrité; Frederic II. eût sans contredit occupé une des premières places. Je ne suis pas mê-

(*) Au Pont de Bovine; Bataille célèbre, livrée le 7 Juillet 1214, dans laquelle Philippe Auguste défit, avec 50 mille hommes, l'armée de l'Empereur Otton IV. & de ses Alliés qui montoit à plus de 150 mille hommes. Philippe y courut les plus grands dangers & fut, dit-on, foulé aux pieds des chevaux.

me étonné que certains auteurs, à qui les principes du Christianisme sont fort indifférents, l'inscrivent hardiment au catalogue des grands hommes. Activité, politique, bravoure, dextérité, sévère application au maintien de l'ordre & de la justice; voilà les qualités qu'il déploya pendant un long règne & qui suffisoient, assurément, pour rétablir & cimenter l'Empire le plus délabré. Mais il ne sçut pas s'accommoder aux circonstances: ou, plutôt les circonstances, dans lesquelles il se trouva, ne lui permirent pas d'acquérir toute la gloire que devoient naturellement lui procurer des talents si variés & si dignes du trône. Il est fort aisé d'inculper son Gouvernement, & de calculer ses fautes. Mais quelle route devoit-il suivre? Comment eût-il pu faire mieux? Questions embarrassantes, & peut-être insolubles: tant les affaires d'Allemagne, d'Italie, de Grece, d'Egypte & d'Asie, où il se porta successivement, étoient embrouillées; tant le choc interminable des opinions, les intérêts & les

Voyez Fleury, l. 75, 76, 77.

prétentions des Peuples , des Princes & du Clergé rendoient sa position scabreuse & désespérante.

Cependant Otton vivoit encore , & n'avoit pas même perdu tout espoir de recouvrer l'Empire d'Allemagne & d'Italie. Il sembloit au contraire que les prospérités de son rival alloient ranimer les restes de son parti. Déjà les Italiens étoient alarmés ou jaloux de la grandeur de Frederic. Pour Innocent , dès qu'il eut cessé de craindre Otton , ses anciennes terreurs revinrent le saisir. Il sentit plus vivement que jamais combien l'union des états de Pouille , d'Allemagne , & de Lombardie , pouvoit être fatale à la liberté de l'Eglise , & prit toutes les mesures qu'il crut les plus capables d'écarter ou de diminuer , au moins , le danger. Dès l'année 1215 , où le triomphe du parti de Frederic fut entièrement décidé (*) , il lui avoit fait promettre , par le serment le

[*] C'est en 1215 , qu'Otton fut condamné solennellement par Innocent III. dans

plus terrible & dans la meilleure forme, que, du moment qu'il auroit obtenu la Couronne & la pleine jouissance de la dignité Impériale, il céderoit au jeune Henri, dont la Reine Constance d'Arragon l'avoit déjà fait Pere, le Royaume de Pouille & de Sicile, sous la clause expresse que le nouveau Roi se reconnoîtroit Vassal du Saint Siège & ne dépendroit que du Souverain Pontife. Mais après la mort d'Otton, arrivée en 1218, (*) les deux Cours

Gottosfrid.
Monac. in
Chron. ad an.
1215.

le Concile Général de Latran. Entre autres griefs, on lui fit un crime d'avoir appelé Frederic le Roi des Prêtres. Ironie fort innocente, & qui ne méritoit pas assurément l'animadversion des Juges Ecclésiastiques. Avoient-ils quelques pressentiments de l'indocilité de leur créature? Frederic ne prit, en effet, que trop de soin de faire tomber la plaisanterie & d'empêcher que le surnom ne lui restât. C'est encore en 1215, que Frederic fut couronné solennellement à Aix la Chapelle par Sigefred, Archevêque de Mayence & Légat Apostolique, qui l'obligea préalablement de prendre la croix & lui fit promettre de partir incessamment pour la Terre Sainte.

(*) Il ne faut pas oublier qu'Otton deman-

redoublèrent de précautions & de manéges ; & l'on afficha , de part & d'autre , la méfiance & les soupçons. Jusque là , Frederic avoit cru devoir souscrire à tout , afin de s'affermir sur le trône impérial & d'engager le Pape à le couronner dans Rome. Mais lorsque ses vues furent remplies , il ne donna que trop à connoître le peu de cas qu'il faisoit de ses promesses. Loin de se dépouiller des Royaumes de Sicile & d'en investir son Fils , il travailla fortement au contraire à cimenter l'union de ses Etats héréditaires avec ceux de l'Empire & du Royaume de Lombardie , & mit tout en œuvre pour assurer au jeune Henri cette vaste succession. Avant même de se rendre en Italie pour la cérémonie de son cou-

da, très-instamment & en répandant des torrents de larmes, l'absolution des Censures, qui lui fut donnée par l'Evêque d'Hildesheim. Il jura même en cas de guérison, de se conformer en tout aux volontés du Pape. Quel triomphe pour la Cour de Rome & le moyen que les Papes ne se crussent pas en droit d'excommunier les Rois!

ronnement , il avoit fait tous ses efforts pour le faire élire Roi des Romains & payé d'affés mauvaises raisons le Pape (1) qui s'en formalisoit. Mais au fond , les affaires d'Orient qui étoient à la fois le scandale & le fléau de toute la Chrétienté , furent la principale source des discordes du Sacerdoce & de l'Empire. Que de maux causés par une piété mal entendue ! On a bien de la peine , cependant , à concevoir ce profond aveuglement ; & s'il n'étoit démontré par toute l'Histoire du treizième siècle , que les Papes désiroient sincèrement la délivrance de la Terre Sainte , on seroit en droit de soupçonner qu'Honorius III. ne pressoit si vivement Frederic d'aller au secours de la Palestine , que dans la vue de faire diversion & de l'éloigner de la Romagne. Au reste , Frederic , quelle que fut sa maniere de penser sur les intentions & le zèle d'Honorius , montra toujours beaucoup de répu-

[1] C'étoit Honorius III. Successeur d'Innocent III.

gnance pour ces pieuses expéditions. Il déployoit toutes les ruses de la politique, amusoit le Pape par des serments trompeurs & différoit, d'année en année, son voyage du Levant. Il ne laissa pas, cependant, échapper l'occasion d'acquiescer la Souveraineté de ces contrées. Constance d'Arragon étoit morte. Frederic, à la sollicitation d'Honorius, qui croyoit le déterminer, par cette alliance, à partir sans délai pour la Terre Sainte, épousa la Princesse Jolande, fille de Jean de Brienne, Roi de Jerusalem; & les nûces étoient à peine achevées, qu'il dépouilla son Beau-Pere, employa même la force pour lui arracher la cession de son Royaume & se fit rendre hommage par les Vassaux.

Mais ces intérêts n'étoient qu'accessoirs, & Frederic s'occupoit essentiellement des moyens d'établir sa domination en Italie. Il étoit parvenu à la vérité, à se faire couronner dans la Basilique de Saint Pierre. Sacré en 1220, avec Constance, il avoit donné quelques ordres dans Rome, à la requisition & en faveur

du Pontife , & s'étoit ensuite rendu dans ses Etats de Pouille , où son autorité n'avoit pas essuyé la moindre contradiction. Mais les Peuples de Lombardie étoient fort éloignés de souffrir ce pouvoir absolu qu'il prétendoit exercer. Plusieurs années après son couronnement en Allemagne , & long-temps après la mort d'Otton IV. on le voit encore méconnu des Milanois , employant vainement la persuasion & les menaces pour en obtenir la couronne de fer & le titre de Roi d'Italie. La plupart des autres Cités pensoient comme Milan. Sachant par l'expérience des Siciliens , à quel point son Gouvernement étoit dur & sévère , elles faisoient tous leurs efforts pour s'y dérober , & refusoient de lui obéir , à quelque titre que ce fût , crainte qu'en lui laissant prendre la plus petite portion d'autorité , il n'eût bientôt trouvé les moyens de l'étendre & de s'arroger une puissance illimitée. Il est vrai que Modène , Reggio , Asti , Pavie & Cremone , moins par attrait , que par animosité contre les autres Républiques ,

s'étoient rangées sous ses Loix , ainsi que le Comte de Savoye & le Marquis de Montferrat. Mais tout le reste détestoit sa domination ; & la crainte d'être obligé de la subir augmentant chaque jour , on proposa de renouveler la fameuse ligue de Lombardie , formée soixante ans auparavant contre son ayeul Frederic I. Quelques Ecrivains assurent que cette confédération dut son existence au Pape Honorius. Il est du moins certain que ce Pontife cessa bientôt de garder des mesures ; & quoiqu'il eût couronné l'Empereur de la meilleure grace , quoiqu'il en eût reçu de bons offices & lui en eût même rendu , il ne laissa pas de manoeuvrer ensuite contre lui , & de protéger hautement ses Vassaux mécontents & rebelles (1). Quoiqu'il en soit , la ligue de Lombardie fut authentiquement renouvelée en 1225 , & signée par les Députés

*Gottosfrid.
Monac. in
Chron. ad an.
1215.*

[1] Plusieurs Barons Appuliens , poursuivis par Frederic, vinrent se réfugier auprès d'Honorius & en furent très-bien reçus.

d'onze Villes ou Républiques. Savoir, Milan, Bologne, Brescia, Mantoue, Verceil, Alexandrie, Faenze, Vicenze, Padoue, Trevisé & Turin (1). Par un article du traité il étoit permis aux autres Peuples & Princes de Lombardie d'y entrer toutes les fois qu'ils le trouveroient bon, aux conditions souscrites par les Contractans. En conséquence, le Marquis de Montferrat, le Comte de Biandrate, Creme & Ferrare accédèrent peu de temps après. Il n'y eut au reste aucun des Confédérés qui s'imagina manquer à l'Empereur. L'acte en fut dressé & signé avec d'autant plus de confiance, que le diplôme de Frederic I. confirmé par Otton IV. & par Frederic II. lui-même, leur permettoit à tous de s'unir au besoin & de se liguier pour la défense & la sûreté commune (1). Asti,

[1] Sigonius met expressément cette dernière au nombre des confédérées, liv. 17. an. 1225 - 26. Voyez aussi Corio. 2. partie, page 205.

[1] On ne manqua pas de rappeler;
D vj

Voyez Ri-
chard de San
Germano, in
Chron. an.
1226.

Pavie, Parme, Cremona, Modene & Reggio persistèrent dans le parti de l'Empereur, qui n'hésita pas, vu le petit nombre de ses Alliés & l'impossibilité de réduire la ligue avec les forces qui lui restoit en Italie, à chercher les moyens de renouer avec le Pape & lui fit insinuer qu'il l'accepteroit volontiers pour arbitre. Le compromis étant signé, Frederic & les Villes confédérées envoyèrent des Ambassadeurs à Rome (1). Honorius dicta les conditions de la paix; & il fut arrêté, que l'Empereur oublieroit le passé, qu'il pardonneroit & rendroit ses bonnes grâces à tous les membres de la ligue (1), & que ceux-ci lui fourniroient 400 hommes d'armes pour

dans le préambule du traité, cette concession de l'Empereur Frederic I.

[1] Voyez Muratori, Antiquités du moyen âge, dissertation 48. an. 1227.

[1] Frederic s'exécuta de la meilleure grâce; & l'on a conservé le diplôme, par lequel il pardonne aux Villes confédérées toutes les injures à lui faites.

son expédition de la Terre Sainte. Ce traité fut, pour ainsi dire, la dernière opération d'Honorius. Il mourut quelques mois après. Gregoire IX. qui lui succéda, paroissoit très-disposé à suivre ses vues & à cimenter son ouvrage; mais la perversité du siècle, ou plutôt l'arbitre suprême des siècles & des événements, ne lui permit pas de réussir & le conduisit précisément au terme opposé.



CHAPITRE IV.

*Le Pape contraint l'Empereur
à passer en Orient. Retour
précipité de Frederic. Suite de
ses guerres & négociations avec
le Souverain Pontife & les
Villes de Lombardie. Mort
de ce Prince.*

C Ependant Frederic , ayant épuisé les subterfuges & les défaites , ou se trouvant , peut-être , dans la résolution sincère d'accomplir son vœu , rassembloit à Brindes , les Croisés de différentes nations & se dispoisoit à les conduire en Palestine. Mais une épidémie terrible , qui emporta la plus grande partie de cette armée , suspendit l'embarquement. Frederic , lui-même , en fut atteint ou feignit de l'être. Gregoire sans trop examiner ce qui en étoit , regarda la maladie de l'Empereur , comme

une nouvelle invention de sa profonde malice, crut devoir sévir sans délai contre un Monarque endurci, dont le parjure étoit constaté par tant de récidives & le frappa sur le champ d'excommunication. Ce décret violent & précipité replongea l'Italie dans toutes les horreurs de la guerre. Frederic fit de vains efforts, pour en prévenir les suites. Il eut beau se disculper, envoyer ses Ministres à Rome & remplir toutes les formalités : Gregoire ne répondit à ses défenses & à ses offres qu'en réaggravant & en faisant part à toute la Chrétienté du foudroyant arrêt qu'il venoit de prononcer contre lui. L'Empereur ne garda pas le silence : il fit répandre dans toutes les Cours, des Mémoires justificatifs & recriminatoires, dont la lecture échauffa prodigieusement les esprits & ranima toute la fureur des deux factions, qui déchiroient depuis long - temps l'Italie (1). Cependant, ces premières

[1] Elles étoient composées des Partisans du Sacerdoce & de ceux de l'Empire, qui commencerent dès-lors & même dès les

secouffes n'ébranlèrent point l'autorité du Pape : elle prévalut , au contraire , & l'Empereur fut enfin obligé de passer en Orient.

Il est bien singulier de voir le premier Monarque de l'Europe forcé d'abandonner le gouvernement de ses Etats pour aller combattre en Orient le Soudan Conradin & rétablir les Chrétiens dans leurs saintes usurpations : mais la conduite du Pape, après le départ de Frederic , est encore plus étonnante. Il faut toute l'autenticité de l'histoire pour la rendre croyable. Pendant que l'Empereur se conformoit en tout aux volontés du Pontife , (*) & combattoit au nom de

troubles précédents , à être désignés sous les noms de Guelfes & de Gibelins. C'est ce qui a fait imaginer à plusieurs Ecrivains que les factions Guelfe & Gibeline n'avoient pris naissance que sous le règne de Frederic II.

[*] Lorsque Frederic fut prêt à s'embarquer , disent les annales de Rinaldi , le Pape lui fit défendre de partir avant d'avoir reçu l'absolution. Mais ce Prince, plus obstiné que jamais , persista dans sa désobéissance. C'est

Dieu & de la République Chrétienne, Gregoire IX. ne se contenta pas de le contrecarrer en Orient ; il lui fit en Italie une guerre sanglante , par les propres mains de ce Jean de Brienne , Roi de Jerusalem , qui

à-dire , ajoute Muratori , qu'on lui fit d'abord un crime d'avoir différé son voyage d'Outremer , & qu'on lui fit ensuite un autre crime de l'avoir exécuté. Frederic prétendoit que , sa maladie ayant été réelle & non supposée , l'excommunication étoit par conséquent injuste. Il partit sur cette confiance & méprisa les menaces du Pape. Celui-ci dépêcha , en même-temps , deux Freres Mineurs avec des lettres pour le Patriarche & pour les grands Maîtres des trois Ordres Militaires , qui leur enjoignoient de traiter Frederic en excommunié. L'Empereur arrive & veut faire marcher l'armée contre les Sarrafins ; mais les Chevaliers du Temple & de l'Hôpital refusent de le suivre , & lui font essuyer toutes les mortifications usitées en pareil cas. Frederic s'efforça de dévorer tous ces pieux outrages , de se prêter à toutes leurs fantaisies & consentit que l'expédition fût faite , non pas en son nom , mais *au nom de Dieu & de la République Chrétienne*. C'en est ici peut-être le moment le moins glorieux de sa vie.

avoit marié sa fille à l'Empereur & & renoncé en conséquence , à toutes ses prétentions sur le Royaume de Sicile. Il est vrai que ce malheureux Prince avoit fort à se plaindre de Frederic. Dépouillé par un gendre ingrat & barbare des Etats que les Infidèles n'avoient pu lui enlever , il ne subsistoit que des libéralités du Pape , qui , pour lui faire un sort , le créa Gouverneur d'une partie des Etats Ecclésiastiques. Jean s'étant mis à la tête de l'armée du Saint Siège , grossie de quelques troupes auxiliaires , fondit impétueusement sur la Pouille & sur les autres Etats que Frederic possédoit en deçà du Fare. Le fougueux Pontife publia contre l'Empereur , une espèce de Croisade , & fit porter devant l'armée l'étendard des Apôtres. On eût dit que ces troupes alloient combattre les Mahométans & qu'elles partoient pour une expédition sacrée. Mais l'avis en parvint bientôt à Frederic , qui se hâta de terminer les affaires du Levant , conclut une paix quelconque avec le Soudan , & s'étant lui-même couronné , assés plai-

samment, Roi de Jerusalem (*), fit voile en diligence pour l'Italie. Gregoire désolé du retour précipité de l'Empereur, l'accabla d'abord de reproches & traita d'abominable la paix qu'il venoit de faire avec les Infidèles. Mais quand il vit que Frederic, outre les Croisés revenus avec lui de la Terre Sainte, avoit fait prendre les armes aux Sarrafins de Nocera (1): quand il eut réfléchi

[*] Frederic voulut, avant de quitter la Terre Sainte, prendre possession de son Royaume de Jerusalem. Quelle fut sa surprise en apprenant que le Patriarche avoit déclaré la Ville interdite en cas qu'il y entrât? Il ne laissa pas d'aller visiter le Saint Sépulchre & voyant que personne n'osoit le couronner, il pose la Couronne sur l'Autel, s'incline & se la met, lui-même, sur la tête. Voyez la lettre du Patriarche Giroldi, au Pape Gregoire IX. *apud Rinaldi*, an. 1228.

[1] Quelques années auparavant, l'Empereur en avoit établi 20000 dans cette nouvelle Cité. Il regardoit cette Colonie comme une ressource assurée. C'étoit un quartier de réserve, destiné à repousser les attaques de ses ennemis, & particulièrement, celles du Pape.

que les Romains , avec lesquels il étoit fort mal , faisoient peut-être cette occasion pour le trahir & le livrer aux Allemands , il prit le parti de s'adoucir & d'entrer en négociation avec l'Empereur. Le Duc d'Autriche & de Moravie , les Evêques de Salsbourg & de Reggio en Calabre , ainsi qu'Herman , Grand-Maître de l'Ordre Teutonique , furent à la fois médiateurs de la paix & Plénipotentiaires de Frederic. Ils s'assemblerent à San Germano , où deux Cardinaux Légats se rendirent de la part du Pape. Les Conférences durèrent au moins six mois , pendant lesquels les Ministres respectifs ne cessèrent d'envoyer & d'aller , eux-mêmes , prendre les ordres & les instructions de leur Cour. On conclut enfin. Le Pape reçut l'Empereur dans Anagnie , avec magnificence , & après beaucoup de protestations & de carresses , dont je ne garantirois pas la sincérité , ils réglèrent encore certains articles , à la discussion desquels ils n'admirent que le Grand-Maître Herman. Mais cet accord dura peu. Frederic né-

gligea d'en remplir les conditions, entr'autres, de payer les vingt mille onces ou écus d'or qu'il avoit promis au Pape pour l'indemniser des frais de la guerre. Pendant ce court intervalle de paix, Gregoire fit bien, comme ami commun, quelques propositions d'accommodemens entre l'Empereur & les Lombards : mais ceux-ci, qui ne croyoient point à la sincérité ni à la bonne foi de Frederic, ne répondirent aux offres qui leur furent faites en son nom, que par des incertitudes & des délais, & les bons offices du Pape n'eurent d'autre effet, que celui d'avoir suspendu les hostilités. L'Empereur, furieux du mépris que les Lombards faisoient ouvertement de son autorité, cherchoit, de tous côtés, le moyen de s'en venger & de les réduire : ce qui paroïssoit assés difficile, vu les forces actuelles de ces peuples. Ils étoient, pour le moins, en état de lui faire face, & même si le Pape n'avoit eu pour lors un besoin pressant des troupes impériales, si les révoltes continuelles des Romains & d'autres Cités de

son Domaine , lui eussent permis de s'affocier ouvertement aux Confédérés & d'agir de concert avec eux , il y a fort apparence que les Italiens accabloient l'Empereur. Les Villes liguées étoient en état de mettre sur pied autant de troupes que Frederic pouvoit en lever dans ses Provinces & dans le petit nombre de Villes Lombardes , restées à sa dévotion. Milan , toute seule , pouvoit alors se mesurer avec le Royaume de Pouille. Elle avoit ordinairement sur pied sept mille hommes de Cavalerie , sans compter d'autres corps militaires , dont il est inutile de faire ici le dénombrement (1) ; & quoique les Cités voisines , telles que Plaisance , Parme , Novare , Verceil , Alexandrie , fussent également libres & indépendantes , les Milanois ne laissoient pas de disposer de leurs forces , à titre de supériorité & de prééminence. Ils comptoient plus de vingt peuples amis , à la tête desquels ils attaquèrent Thomas ,

[1] Voyez annales de Milan. tome 16. *Re- rum Italicarum*. an. 1232. Voyez aussi Corio. Histoire de Milan. 2. partie. page 222.

Comte de Savoye (1), & portèrent leurs armes victorieuses jusqu'aux extrémités du Piémont.

Les Milanois, pour ne rien négliger de ce qui pouvoit contribuer à la ruine d'un Empereur détesté, eurent encore recours à ces indignes moyens dont la barbare politique du siècle ne rougissoit pas de se servir. Quel temps que celui où l'on ne se faisoit aucun scrupule d'armer les fils contre leurs peres : où ces préjugés abominables étoient ménagés, accrédités même, par ceux qui auroient dû les condamner & les détruire ! Henri, Fils aîné de Frederic II. souffroit infiniment, de

[1] En 1226, Frederic avoit créé Thomas son Lieutenant en Italie. Son zèle inviolable pour l'Empereur & le rang qu'il occupoit, le rendirent extrêmement odieux au parti contraire. Les Milanois pour être plus à portée d'appuyer les plaintes & les révoltes de ses Vassaux, fortifièrent le bec de Cuneo ou *Cuneum*, Cony, & jetterent ainsi les fondemens d'une des plus fameuses Places de la Maison de la Savoye. *Caffaro. Annales liv. 6. Rer. Ital. tom. 6. & Annales de Milan, chap. 1. tome 16. Rer. Ital. page 641.*

Voyez Annales de Milan & Galvano Fiamma, an. 1234.

voir son cadet , Conrad, en possession de toute la tendresse paternelle. Le dépit & la jalousie lui firent prêter l'oreille aux insinuations des Lombards , qui pour lors avoient sûrement des agents & des espions en Allemagne. Il se rendit à Milan, fit un traité d'alliance avec cette République & se mit à la tête des plus mortels ennemis de son pere. Quelques Ecrivains accusent Gregoire IX. d'avoir trempé dans cette conjuration. Il montra cependant beaucoup d'empressement à servir l'Empereur. Auroit-il attisé sous main , le feu qu'il paroïssoit vouloir éteindre ! s'y crut-il autorisé par les preuves réitérées de l'irreligion & de la perfidie du Monarque ! Quoiqu'il en soit , la révolte d'Henri , bien loin de nuire à Frederic , faillit être fatale à l'Italie. L'Empereur en fut sur le point d'obtenir cette autorité sans bornes , qu'il avoit inutilement poursuivie jusqu'alors. Au premier avis des troubles qui s'élevoient en Lombardie & même en Allemagne , où son fils avoit aussi beaucoup de partisans , Frederic accourt du fond de la Pouille

la Pouille , s'embarque à Rimini , traverse le Golfe , gâgne Aquilée , & paroît tout à coup au milieu des Princes Germaniques , dont la soumission & les accueils le surprirent fort agréablement. Le rebelle Henri , déconcerté par les honneurs que tous les Vassaux s'empressoient de rendre à son Pere , prit le sage parti de s'aller jeter à ses pieds. Frederic ayant affermi son autorité dans cette partie , ne songea plus qu'à lever une armée puissante , destinée à châtier les peuples d'Italie , & particulièrement ces indomptables Milanois qui le bravoient depuis si long-tems. D'ailleurs , ses fidèles Gibelins l'appelloient à grands cris. Les Guelfes , au moyende la nouvelle ligue entièrement composée d'Italiens de cette faction , avoient pris le dessus , & le parti contraire étoit aux abois. Gregoire IX. essaya bien encore de réconcilier les deux partis. Il se rendit même à Perouse , pour traiter avec les Députés. Mais Frederic avoit limité la durée des négociations , & le terme étoit si court , qu'on n'eut pas le temps de conclure. Le Pape

ne put jamais amener les Confédérés , aux conditions qu'exigeoit l'Empereur , & les choses restèrent en l'état. Au fond , Gregoire étoit bien éloigné de condamner la résistance des Villes confédérées. C'étoit lui qui , par le moyen des Freres Prêcheurs , dirigeoit presque toutes les délibérations des Communes. Quelle apparence d'ailleurs , qu'il leur conseilla sérieusement le parti de l'obéissance pure & simple ? Pouvoit-il ne pas voir que la Lombardie , une fois subjuguée , laissoit l'Eglise à la merci de l'Empereur , qui ne tarderoit pas de la dépouiller de son domaine temporel ? En conséquence , le Pontife , qui pour lors ne pouvoit rien faire de plus , défendit sévèrement à Frederic de prendre les armes contre les Villes de Lombardie ; alléguant toujours les affaires de la Terre Sainte , à qui les débats de la République Chrétienne ne pouvoient qu'être infiniment préjudiciables. Frederic , peu touché des inhibitions & des menaces du Pape , marche en Italie , suivi d'une nombreuse infanterie & d'en-

viron trois mille chevaux. Il se proposoit de joindre ces troupes à celles des Pavésans qui lui étoient secrètement dévoués. Mais les Milanois se saisirent des passages , & l'Empereur fut , bientôt après , contraint de repasser en Allemagne , soit pour renforcer son armée , soit pour réprimer le Duc d'Autriche qui s'étoit révolté. Ayant terminé heureusement cette guerre par la prise de Vienne , il convoqua dans cette Ville , regardée dès-lors comme la Capitale d'Autriche , l'Assemblée des Electeurs , parmi lesquels on comptoit encore les quatre Princes Ecclésiastiques & les deux Laïques , qui furent ensuite exclus du Collège Electoral , & fit élire Conrad , Roi des Romains (1). Les Négociateurs ,

(1) François Pipino , dans sa Chronique liv. 3. chap. 2. rapporte en entier , l'acte de cette Election. On y lit : *Quum igitur nos Sigifridus Maguntinensis , Theodoricus Treverensis & Berardus Coloniensis Archiepiscopi , Gerbertus Bambergensis , Sigifridus Ratisponensis Imperialis aulae Cancellarius , Frisingensis & Pataviensis Episcopi , Otto Pala-*
E ij

assemblés à Mantoue , cherchoient alors les moyens d'établir une paix durable entre les Lombards & l'Empereur ; mais celui-ci , fier du succès avec lequel il venoit de pacifier l'Autriche , se hâta de dissoudre le Congrès & se mit à poursuivre les Italiens plus vigoureusement que jamais.

Depuis vingt ans & plus , que Frederic II. régnoit en Italie , les Milanois & leurs Alliés ne s'étoient pas encore vus si près de subir le joug. L'Empereur ayant rassemblé deux mille Cavaliers Allemands & sept mille Sarrafins de Nocera , les attaqua si rudement , qu'il remporta sur eux une victoire complete. Les Milanois étourdis & consternés ne virent d'abord d'autre parti que d'im-

tinus Comes Rheni , Dux Bavariae , Venceslaus Rex Bohemiae , Henricus Landgravius Thuringiae , & B. Dux Carinthiae Princeps , qui circa hæc Romani Senatoris locum accepimus qui Patres & Imperii lumina reputamur unanimiter vota nostra contulimus in Conradum eligentes ipsum in Rom. Regem , & in futurum Imperatorem , Rer. Ital. tom. 9. pages 676-77.

plorer le Vainqueur, & de lui demander la paix. Mais Frederic leur répondit avec tant d'aigreur & de fierté, que, n'écoutant plus que le désespoir, ils résolurent de périr les armes à la main, plutôt que de se livrer à la merci de leur implacable & superbe ennemi. L'Empereur furieux courut en Allemagne lever de nouvelles troupes. Le Roi d'Angleterre lui fit passer des sommes considérables & deux cens Cavaliers d'élite. Les Confédérés Lombards ne restèrent pas oisifs. Ils firent les plus grands efforts en faveur de Milan. La seule Ville de Plaisance envoya mille chevaux au secours de cette république. Un incident, qui ne servoit d'abord qu'à constater sa dernière défaite & sembloit même en aggraver la honte, tourna par l'événement à son avantage & augmenta ses ressources. Pierre Tiepolo, Podestat de Milan & Fils du Doge de Venise, fut pris dans cette fatale journée & conduit en Pouille où Frederic le fit mettre à mort. A cette nouvelle, les Venitiens entrèrent en fureur, renoncent à la neu-

tralité qu'ils avoient gardée fidèlement jusqu'alors , & s'unissent aux Confédérés de Lombardie. Gênes, malgré les efforts redoublés de Frederic pour l'attirer dans son parti, ne tarda pas de suivre l'exemple de Venise. On ne savoit d'abord de quel côté penchoit Gregoire IX. mais il n'en fit pas long-temps mystère & se déclara hautement pour la ligue de Lombardie, devenue plus redoutable que jamais par l'accession des Venitiens & des Genoïs. Cependant l'excommunication étoit l'arme favorite du Pontife. Il employa d'abord à la vérité & réitéra même les Monitions. Il remplit tous ces préalables, appelés en style de Cour Romaine, exhortations paternelles ; & voyant enfin qu'il falloit désespérer de l'amendement de Frederic, il le retrancha solennellement de la communion des fidèles. Après ce coup hardi, Gregoire ne connut plus de bornes. Il n'oublia rien pour diffamer l'Empereur & le rendre odieux à toute la Chrétienté. Il le déclara déchu de l'Empire, délia ses Sujets du serment de fidélité ; &

fit en même - temps tous ses efforts pour lui susciter quelque rival, qui pût employer contre lui des armes plus décisives & le dépouiller réellement du trône. Il jeta, entr'autres, les yeux sur Robert de France. Mais Louis IX, en qui la prudence égaloit la sainteté, & sur le règne duquel je m'étendrois avec bien de la complaisance, s'il n'étoit étranger à mon sujet, ne voulut point que son frere s'embarquât témérairement dans une affaire de cette nature. Il assembla les Pairs du Royaume & soumit, à leur jugement, l'étrange proposition du Pape. Loin de l'approuver, les Barons François la rejetèrent avec indignation & blâmèrent hautement le Pape de vouloir, sur de vains prétextes, allumer le feu de la guerre parmi les Princes Chrétiens. Le Conseil de Louis, insista fort aussi sur les conséquences, & lui fit observer que le Pape, après avoir détruit Frederic par l'épée des François, deviendrait infalliblement le tyran des Rois. L'Empereur, de son côté, n'oublioit rien pour se défendre. Il fit distribuer dans tout

tes les Cours, un Manifeste rédigé par son fameux Chancelier, Pierre des Vignes (*), qui vint de plus

(*) » *Pietro Dellevigne* né à Capoue ;
» d'une famille obscure. Il excella dans le
» Droit, dit le Jurisconsulte Gui Panziroli ;
» & joignit même l'éloquence à l'érudi-
» tion ; témoins ses lettres , dont le style est
» supérieur au siècle dans lequel il écrivoit.
» L'éclat de ses talents frappa l'Empereur
» Frederic II. qui le mit d'abord au nombre
» de ses Conseillers & en fit ensuite son Se-
» crétaire intime. Il parvint en peu de temps
» au plus haut degré de faveur ; & fut pro-
» prement l'arbitre de l'Etat : au point que
» les Napolitains placèrent sa Statue à côté
» de celle de l'Empereur, qui étoit repré-
» senté comme excédé de la foule des Sup-
» plians & leur disoit ; *Adressez-vous à Pier-*
» *re*. Ce docte & zélé favori composa un
» traité de la Jurisdiction de l'Empire , dans
» lequel il décernoit à son maître la Supré-
» matie temporelle & spirituelle ; ouvrage
» qui fut savamment réfuté par le Pape
» Innocent IV. Les Courtisans réussirent
» enfin à le perdre, en l'accusant d'avoir
» révélé les secrets de l'Empereur au Pape.
» Frederic ajouta foi à certaines lettres ,
» fabriquées par les ennemis de Pierre , le
» dépouilla de toutes ses dignités & lui fit
» crever les yeux avec une lame ardente.

tenir un Parlement à Padoue , dans lequel il épuisa les raisonnemens propres à justifier son maître & à démontrer la nullité des Censures. Frederic ne s'en tint pas là. Pour désoler le Pape & le percer au vif , il poursuivit à outrance les Freres Prêcheurs & Mineurs , & généralement tous les Prêtres ; exilant les uns , dépouillant les autres de leurs bénéfices , & chargeant les Eglises d'impositions exorbitantes. Cependant l'équilibre se soutenoit en Lombardie. Frederic , qui comptoit encore quelques Partisans zélés , entr'autres, Eccelin Despote de Verone & de Padoue , faisoit face à tous ses ennemis & balançoit leurs forces. Toutes ces Villes , érigées en République , formoient trois partis. Quelques - unes

» Ce Favori devenu le plus malheureux
 » des hommes , se retira chez les Pisans.
 » Dans un accès de désespoir , il se fit conduire à Saint Paul , près de l'Arno , & se
 » brisa la tête contre les murs. D'autres
 » prétendent qu'il se défit dans sa prison.
 Gui Panzioli. *Histoire des célèbres Interprètes du Droit.* chap. 3.

tenoient pour l'Empereur ; les autres le poursuivoient ouvertement & la plûpart flotoient entre les deux factions. Mais les Gibelins l'emportoient en Toscane. Frederic qui s'y rendit au sortir de Padoue , fit jouer tant de ressorts , qu'il vint à bout d'humilier & d'affoiblir les Guelfes. Il paroît d'abord assez étrange que le parti Sacerdotal eut alors le dessous dans la Romagne. Mais c'est que les Romains , revoltés contre le Pape , s'entendoient avec Frederic. Vitterbe elle-même , l'ingrate Vitterbe , protégée si généreusement par les Souverains Pontifes , embrassa le parti de l'Empereur. Bientôt le Pape se vit assiégé au milieu de Rome & investi de toute part. Les Imperiaux étoient maîtres du pavé ; aucun Romain ne daignoit prendre sa défense. Dans cette extrémité , Gregoire appelle la Religion à son secours , fait ouvrir le sacré tombeau , se charge des précieuses reliques & traverse la Cité , avec cet appareil lugubre , auguste & solennel , au milieu duquel un Ministre semble renoncer à tout ap-

pui terrestre & faire violence à la Divinité. Les Romains ne tinrent pas contre ce religieux spectacle. Etonnés, confus, attendris, ils se reprochent leur sacrilège indifférence: ils craignent que le Ciel ne les prévienne, & courent aux armes pour la défense de leur Pontife. Frederic qui comptoit entrer dans Rome, sans nulle opposition, apprend avec douleur, que les Romains s'apprentent à le combattre, & ne jugeant pas à propos de s'exposer au premier feu de leur enthousiasme, il alla mettre le siège devant Faënza, qui capitula au bout de quelques mois (*). La perte de Faënza fut suivie

(*) Le siège de Faënza est remarquable par une particularité qui fait honneur à Frederic II. « L'argent lui ayant manqué, dit Muratori, sous l'année 1241, il mit en gage ses joyaux & sa vaisselle, & cette ressource étant encore épuisée, il fit frapper de la monnoye de cuir, promettant d'en rembourser la valeur à tous ceux qui la rapporteroient à son Trésorier. Il tint fidèlement sa parole, & changea les pièces de cuir pour des Agostares d'or, va

d'un autre accident très-fâcheux pour le parti Pontifical. Gregoire avoit indiqué un Concile général à Rome. Les Cardinaux & autres Prélats Ultramontains se rendirent à Gênes, & s'étant embarqués sur les galeres de cette République, ils faisoient voile pour Civitavechia, sous la conduite de l'Amiral Ubriaco, quand ils découvrirent l'Escadre des Pisans & des Siciliens qui les attendoient par ordre de l'Empereur. Le Capitaine Genoïs s'obstina follement au combat & tous ces Prélats furent pris, conduits à Frederic & mis aux fers. Ce trait combla la mesure & rendit Gregoire implacable. Il ne voulut plus entendre parler de paix ni d'accommodement avec l'Empereur, quelque vives que fussent les instances de Richard, Frere du Roi d'Angleterre, qui se rendit auprès du Pontife & fit tous ses efforts pour l'appaiser. Pour lors

»lant chacun un Florin d'or & le quart *en sus*».
Voilà de l'honnêteté, quoiqu'en puissent
dire les Ecrivains Guelfes.

Frederic, qui avoit fait, sincèrement ou par grimace, quelques démarches pour se réconcilier avec l'Eglise, se crut en droit d'attaquer le Pontife à force ouverte. Il lui enleva rapidement Narni, Terni & d'autres Places adjacentes. Dans le même temps un Cardinal Colone, qui jouissoit à Rome de la plus grande considération, se révolta contre le Pape & passa chez l'Empereur, suivi de presque tous les siens. Gregoire en fut accablé, & ce chagrin, joint à tant d'autres, le conduisit au tombeau.

La mort du Pape n'étouffa point les dissensions du Sacerdoce & de l'Empire, ni les troubles qui désoloient l'Italie. Célestin IV. ne fit que passer (1), & les Cardinaux furent plus d'un an à nommer son Successeur. Doit-on attribuer ce long délai à la propre ambition des Cardinaux ? Fut-il l'effet des manéges & des violences de Frederic ? C'est un problème que les mémoires du temps ne per-

(1) Il ne siégea que 15 ou 16 jours.

mettent pas de résoudre. Il est certain néanmoins que l'Empereur détenoit, en différents endroits, plusieurs de ceux qui devoient concourir à l'élection. Il rendit enfin la liberté à ce petit nombre, qui ne périt pas dans les fers: & le Cardinal Sinibald de Fiesque (*) fut élu Pape, sous le nom d'Innocent IV. Sinibald avoit été jusqu'alors étroitement lié avec Frederic: ce qui fit dire, fort judicieusement à celui-ci: « le Cardinal » fut mon intime ami; vous verrez que » le Pape sera mon plus mortel ennemi ». En effet Innocent IV. ne tarda pas de marcher sur les traces de ses

(*) Genoïs & l'un des plus fameux Docteurs en Droit de cet âge. Son autorité étoit d'un si grand poids, que l'on n'imaginoit pas, dit le Panziroli, qu'un Plaideur put perdre sa cause, quand il avoit Innocent pour lui. Il est encore rapporté que dans les Conseils des Papes, les opinions d'Innocent ont autant de force, que l'Evangile, hyperboliquement parlant. De là vint le proverbe; *Innocentii fides*. C'est lui qui ordonna que les Cardinaux portassent, à l'avenir, un Chapeau rouge dans les Cavalcades publiques, *Panziroli ubi supra*.

prédécesseurs ; sur-tout quand il vit que Frederic persistoit dans ses desseins & s'obstinoit à revendiquer ce qu'il appelloit les droits de l'Empire.

Cependant le parti de Frederic s'affoiblissoit insensiblement. L'opinion commune lui imputoit la longue vacance du saint Siége. On l'accusoit généralement d'avoir prolongé, par d'odieuses manœuvres, la viduité de l'Eglise. Ce préjugé lui fit perdre l'affection de plusieurs Villes & Princes de Lombardie. Déjà le Marquis de Montferrat, du Boschetto & du Carretto, s'étoient réconciliés avec Milan, Plaisance & même avec la République de Gênes, à laquelle ils venoient de faire une guerre sanglante, secondés des autres Villes Gibelines. Verceil & Novare, à l'instigation du même Marquis de Montferrat, abandonnerent successivement le parti de l'Empereur & s'unirent au Pape. Frederic, de son côté, redoubloit de manége & d'intrigue, pour fixer ses Alliés & calmer leurs scrupules. Il montrait par intervalle de sincères dispositions à la paix,

& au moyen de ces marques de retour, il édifioit les peuples, cessoit de leur paroître exécration & n'étoit plus, à leurs yeux, cet hérétique endurci, qu'il falloit abandonner sous peine de damnation. Il envoya même des Ministres à Rome, avec pouvoir de stipuler en son nom. Mais l'on rompit au moment de conclure; & cette négociation finit, comme les précédentes, par des injures & des plaintes respectives.

Le Pape, ne se croyant pas en sûreté dans Rome, s'embarqua sur une flotte, équipée secrètement par sa famille, & se rendit à Gênes (1). Mais l'accueil & le zèle de ses Compatriotes ne purent encore le rassurer: il gagna la France par des routes peu pratiquées, suivi & protégé dans sa marche, par les Marquis du Caretto & de Monferat. Frederic eut beau faire garder soigneusement les passages, Inno-

(1) Voyez Villani, liv. 6. chap. 25. Fleury, hist. Ecclésiast. liv. 82. nomb. 25 & suivants. Daniel, tome 2. in-F°. pages 67-68.

cent arriva heureusement sur les terres du Comte de Savoye , qu'il attira , chemin faisant , dans son parti. En même - temps Asti & Alexandrie rentroient dans la ligue de Lombardie & se déclaroient contre l'Empereur. Innocent n'est pas plutôt arrivé à Lyon , qu'il monte en chaire & convoque de sa propre bouche un Concile général , auquel il cite Frederic. Treize Chefs de délit , tous à la charge de l'Empereur , y furent vivement discutés. Les Ministres Imperiaux , parmi lesquels étoit sûrement Pierre des Vignes , défendirent leur Maître avec beaucoup de force , mais sans succès. Les Pères ne trouvèrent aucune excuse valable. La médiation même de Louis IX. fut inutile. Ce pieux & sage Monarque des François fit de vains efforts pour terminer une querelle si funeste à la Chrétienté. Enfin le Concile excommunia solennellement Frederic & le déposa de l'Empire. A cette nouvelle , les Princes Germaniques se revoltèrent contre l'Empereur & son Fils Conrad , déjà couronné Roi des Romains , & pro-

clamèrent Henri Landgrave de Thuringe , qui vaincu après quelques succès , & entièrement défait par Conrad , mourut de douleur & fut remplacé par Guillaume , Comte d'Hollande , l'un des plus fameux Capitaines de son temps. L'Italie n'étoit guere moins agitée que l'Allemagne. Deux Cardinaux Légats parcoururent les Royaumes de Pouille & Sicile, la sentence du Concile à la main & publiant la Croisade contre Frederic. En Lombardie , on continuoit de se battre avec des succès divers. Les Républiques & les Princes de cette Contrée , tantôt à l'Empereur , tantôt au Pape , changeoient de Chef & d'Allié au gré de leurs intérêts & des circonstances. On imagine bien que le Monarque & le Pontife n'y regardoient pas de fort près. Contens de grossir leur parti , ils recevoient aveuglément tout ce qui se présentoit. Quiconque rentroit sous leur obéissance , étoit traité comme s'il n'eût jamais cessé d'être fidèle. Mais une révolution particulière fit enfin pencher la balance & rompit

Péquilibre , maintenu si long-temps entre ces deux Puissances.

Vers l'an 1245 , les Gibelins prirent le dessus à Parme & chassèrent les Guelfes , à la tête desquels étoient les Rossi & les Correggieschi , tous proches parens des Fiesques de Gênes & par conséquent du Pape Innocent IV. L'expulsion de ces deux familles & de quelques autres non moins considérables , rendit l'Empereur tout-puissant à Parme ; & son premier soin fut d'y placer un Podestat de son parti. Henri Testa d'Arezzo eut la préférence. Environ deux ans après , les bannis qui avoient des intelligences dans la Ville , s'en approchèrent à la tête d'un corps de troupes considérable & fort en état d'en former le siège. Le Podestat Impérial sortit au devant d'eux , suivi de toutes les milices de la Cité & les attaqua vigoureusement. Mais d'Arezzo , succombant sous les coups du sort ou trahi par les siens , perdit la bataille & la vie. Les Gibelins furent entièrement défaits. Les Rossi , les Correggieschi & tous les Guelfes rentrés dans Parme en vain ;

queurs , firent main basse sur les restes de la garnison impériale , & en eurent bientôt nettoyé le Palais public & la Tour. Enzo , Fils de Frederic , nouvellement pourvu par son pere du Royaume de Sardaigne , fut promptement informé de cette étrange révolution ; & abandonnant le siège du Château de Quinzana , dans le Brescian , il vint se camper sur le bord du Taro , dans la vue de couper aux Parmesans la communication avec les Confédérés Lombards & comptant même , par cette espèce de blocus , affamer & recouvrer la Place. Frederic , qui se trouvoit pour lors à Turin , ne perdit pas non plus un instant. Craignant , par dessus tout , que les ennemis n'eussent le temps de se fortifier dans ce poste , la clef de Modene , de Reggio & des autres Villes Gibelines de la Toscane ; il rassembla précipitamment toutes ses forces & courut mettre le siège devant Parme. Toute l'Italie s'ébranla & prit les armes pour & contre. Frederic avoit à ses ordres dix mille hommes de cavalerie & quelques

milliers d'arbalétriers Sarrafins. Pour son infanterie elle étoit innombrable : tous ses Etats y avoient contribué. Il prévint que le siège traîneroit en longueur. Pour le diriger plus commodément, il imagina de bâtir, au milieu de son camp, une vaste citadelle. Tours, fossés, barricades, moulins, maisons de bois, rien n'y manqua. C'étoit une Ville dans toutes les formes. Elle fut appelée *Vittoria*; nom de très-bonne augure & qui sembloit assurer le succès (*). Cependant une armée si nom-

(*) Tous les pronostics de ses Devins s'accordoient encore à le lui garantir. Il en traînoit toujours un grand nombre à sa suite, disent les annales d'Antoine Godio, & ne faisoit rien sans leur conseil, surtout depuis son aventure de Vicenze. Elle est assez singulière pour mériter d'être rapportée. Etant sur le point de quitter cette Ville, qu'il avoit emportée d'assaut quelques jours auparavant, il défia le plus fameux de ses Astrologues de deviner par quelle porte il sortiroit le lendemain. L'imposeur répondit au défi par un tour de son métier. Il remit à Frederic un billet cacheté, lui recommandant, sur toutes choses, de ne l'ouvrir qu'après qu'il se-

breuse ne put empêcher que Parme fût secourue des Confédérés. Ils vinrent à bout de ravitailler la place ; & leurs cavaliers ne cessèrent de fourager la campagne & d'harceler les assiégeants. La seule Ville de Milan envoya mille hommes d'armes , ce qui formoit , à peu près , trois mille cavaliers. Les Plaisantins eux-mêmes envoyèrent un secours à Parme , moins considérable , à la vérité , que celui des Milanois , mais qui grossissoit toujours le nombre de ses défenseurs. Mantoue & Ferrare s'occupoient essentiellement du soin d'ap-

roit sorti. L'Empereur fit abbatre , pendant la nuit , quelques toises de la muraille & sortit par la brèche. Il ouvrit ensuite le billet : mais quelle fut sa surprise d'y lire ces propres paroles : *Le Roi sortira par la porte neuve ?* C'en fut assez pour que l'Astrologue & l'Astrologie lui parussent infiniment respectables. Il ne manqua pas de consulter ces Charlatans sur une entreprise aussi considérable que celle de Parme ; & pendant qu'il traçoit le plan de sa nouvelle Cité , il eut grand soin de leur faire prendre l'ascendant le plus favorable. Mais la suite dut le guérir , radicalement , de cette pitoyable manie.

provisionner la place. Cependant les escarmouches étoient vives & fréquentes. Les détachemens en venoient journellement aux prises ; & les Impériaux s'obstinoient au siège avec tant d'acharnement , qu'il y avoit tout lieu de craindre que les Assiégés ne fussent à la fin obligés de se rendre. Mais Frederic lui-même leur fournit imprudemment une occasion de se délivrer , qu'ils firent avec une précision admirable. L'Empereur aimoit fort la chasse. Un jour que le temps invitoit à prendre ce divertissement , il sort de *Vittoria* , suivi d'une foule de Barons & de Courtisans & va battre la campagne. Les Parmesans ne perdent pas un instant , font une sortie générale , attaquent , par différens côtés , les Impériaux & chargent avec tant de furie que tout fuit ou tombe sous leurs coups. La fameuse *Vittoria* est réduite en cendres. Munitions , trésor , bijoux , vaisselle ; en un mot tout ce que Frederic y avoit amassé pour son usage & celui de l'armée, reste au pouvoir du Vainqueur. Frederic , étourdi du coup ,

essaya de fléchir le Pape & d'obtenir son absolution ; mais cette nouvelle tentative n'ayant pas mieux réussi que les précédentes , il quitta la Lombardie , massacrant tout ce qu'il rencontroit sur sa route & particulièrement les Toscans , attachés à la faction Guelfe. Cette sanglante retraite termina ses exploits. Du moment qu'il fut rentré dans son Royaume de Pouille , il ne forma plus d'entreprises remarquables. Mais le Roi Enzo , resté en Lombardie sous le titre de Vicaire Impérial , eut une affaire très-vive avec les Bolonois , dans laquelle il fut pris. Il ne lui fut pas même possible de recouvrer sa liberté. Son pere eut beau promettre , offrir & menacer , les Bolonois étoient si fiers de leur capture , que rien ne put les engager à s'en dessaisir (*). La honte &

(*) Mais ils le traitèrent , disent les Historiens , avec tout le respect dû à son rang. *Enzo* , bâtard de Frederic II. qu'on appelle aussi *Errico* (Henri) & en latin *Entius* , mourut à Bologne , après une
la

la douleur de ne pouvoir briser les fers d'un Fils si chéri , abrégèrent probablement les jours de l'Empereur. Il mourut peu de temps après au Château de Fiorentino , à la suite d'une dyssenterie ; & l'on débita que Manfred , un autre de ses bâtarde , qui fut ensuite Roi de Sicile & de Pouille , l'avoit fait étouffer sous ses couvertures (*), ainsi

13 Décembre
cembre 1250.

(*) Ceci pourroit bien n'être qu'une fable ; dit Muratori , an 1250. page 293. « Les » plus anciens Auteurs n'en parlent pas. D'ailleurs , quel fruit Manfred eut-il retiré de son crime ? Frederic n'avoit-il pas des enfans légitimes , à qui ses Etats appartenoient de droit ? Quant aux trésors , Conrad étoit bien en état de s'en faire rendre compte.

captivité de plus de 22 ans ; & fut inhumé très - honorablement dans l'Eglise des Dominicains , où l'on voit encore son mausolée. Prince de beaucoup d'esprit , il unissoit la bravoure à la science militaire , & fut l'appui de son Pere dans les violens débats qu'il eut avec les Papes. La fortune ne cessa même de le favoriser jusques à sa malheureuse affaire avec les Bolonois. L'étude & les lettres

qu'en usa Caligula , à l'égard de Tibere. Quelques auteurs ont écrit , qu'il mourut Chrétiennement & détestant , très-sincèrement , ses cruautés , son incontinence & tous les maux qu'il avoit faits à l'Eglise : mais il est tant de contradicteurs , qu'on ne fait à quoi s'en tenir. Il est du moins certain , que sa mort ne termina pas la dispute. Ses apologistes & ses accusateurs occupèrent encore fort long-temps la scène. » Plu-

adoucirent sa prison. Le *Crescembeni* compte ce Prince entre les Peres de la Poësie ; ainsi que le vocabulaire de la *Crusca* , le *Bembo* & le *Trissin*. *Celso Citadini* vante ses Odes ou *Canzoni* , comme pleines de sentiment. *L'Allacci* dit que ses Sonnets & ses Odes se trouvent à Florence dans la Bibliothèque *Strozzi*. *Redi* cite un manuscrit des Poësies de ce Prince , dont il étoit possesseur. Pour nous , ajoute le *Crescembeni* , nous n'avons vu de lui qu'une Ode , *Canzone* insérée dans le recueil des Juntas & dans le manuscrit 3214 du Vatican , avec une autre Ode & un Sonnet. Le *Crescembeni* rapporte le Sonnet , sur lequel on ne peut guere juger du talent Poétique de ce Prince. C'est

» fleurs demandent, dit Jean Villani,
 » à qui l'on doit imputer les discor-
 » des du Sacerdoce & de l'Empire ?
 » A qui en étoit la faute, de Frede-
 » ric ou de l'Eglise ? A quoi je ré-
 » ponds, que c'est évidemment à l'Em-
 » pereur ; puisque la vengeance de
 » Dieu éclata sur sa personne & sur
 » toute sa race ». Presque tous les
 Ecrivains de la faction Guelfe, dont
 étoient la plûpart des Auteurs Flo-
 rentins, s'expriment, comme Vil-
 lani, sur le compte de Frederic &
 le traitent, sans ménagement, de
 barbare & d'impie. Le Dante, lui-
 même, ne l'a-t-il pas mis en en-
 fer au milieu des Hérétiques &
 des Mécréants ! Les Gibelins au con-
 traire en font le plus grand éloge ;
 entr'autres, l'auteur contemporain
 de la vie de Manfred, qui com-
 mence son histoire par un panégy-

de la morale, de la politique, du bon
 sens & de la mélancolie, sans la moin-
 dre étincelle d'imagination. Sans doute
 que ses autres pieces étoient plus dignes
 de lui,

rique de Frederic, [1] si magnifique & si pompeux, qu'il ne me souvient pas d'avoir jamais rien lu de pareil sur le compte d'aucun autre Empereur.

(1) L'anonyme, autrement dit, Nicolas de Jamsilla, *apud* Muratori, *Rer. Ital. tome 8.*



CHAPITRE V.

*Vacance de l'Empire & du
Royaume d'Italie. Expédi-
tion de Conrad en Pouille.
Régne passager de ce Prin-
ce.*

LA Succession de Frederic II. ne pouvoit être litigieuse , du An 1252
moins en Germanie. Ce trône ap-
partenoit incontestablement à son
Fils Conrad , déclaré Collègue long-
tems avant sa mort , reconnu pour tel
des Princes Allemands , & appelé
de plus à la succession par le tes-
tament de son Pere. Son Antagonis-
te lui-même , ce fameux Guillaume ,
Comte d'Hollande , si fortement pro-
tégé par Innocent IV. fut obligé de
lui abandonner cette Couronne.
Mais en Italie tout annonçoit que
Conrad essuyeroit des contradictions ,
& n'y entreroit pas bien aisément en
possession des Etats paternels. On

juge bien , d'abord , que les Villes
 de Lombardie qui , pour la plû-
 part , avoient été constamment ar-
 mées contre le Pere , n'étoient pas
 fort disposées à couronner le Fils.
 Les Princes Gibelins , eux-mêmes ,
 suffisamment affermis dans leurs pos-
 sessions , se soucioient fort peu de
 voir en Italie un nouveau Maître ,
 dont la protection leur devenoit
 inutile , & travailloient aussi vivement
 que les Guelfes , à prolonger la va-
 cance de l'Empire. Pour Manfred ,
 Fils naturel de Frederic , il lui écha-
 poit déjà des saillies d'ambition , qui
 devoient allarmer son frere. Il n'é-
 toit , à la vérité , que Lieutenant
 de Conrad en Pouille & en Sicile ,
 sous le simple titre de Prince de
 Tarente. Le testament de Frederic
 lui déferoit , uniquement , l'admini-
 stration de ces deux Royaumes.
 Mais on pouvoit , dès-lors , entre-
 voir qu'il visoit à l'indépendance ,
 & à s'emparer insensiblement de
 l'autorité suprême [1]. Ajoutons

(1) Voyez l'anonyme *sive* Nicolas de

que le Pape Innocent, dont le retour en Italie avoit suivi de fort près la mort de Frederic, se préparoit à faire agir toutes ses forces spirituelles & temporelles, pour enlever ce Royaume à la Maison de Souabe, comme un fief dévolu de plein droit au Saint Siége ; attendu la rebellion de Frederic & de Conrad. En conséquence, le nouveau Roi de Germanie résolut de passer promptement en Pouille ; & s'étant rendu préalablement en Lombardie, il assembla les Chefs de la faction Gibeline, au Château de Goito & les consulta sur son expédition de Pouille. Ils lui conseillèrent de s'y rendre par mer. Les Venitiens, auxquels il s'adressa & qui étoient charmés de l'éloigner, lui fournirent toutes les galeres qui se trouverent dans leurs ports. Ces Bâtimens le porterent à Manfredonia [*], & les troupes qu'il ame-

Jamfilla : *De rebus gest. Frederic. II. apud Ughelli & Muratori Rer. Ital. tom. 8.*

(*) La fondation de cette Ville suffiroit
Fiv

noit d'Allemagne, jointes aux milices nationales, le mirent tout à coup en état de recouvrer Naples & Capoue, que le Pape avoit déjà fait révolter. Mais Conrad eut bientôt détruit de si belles espérances. Il aliéna tous les esprits par la hauteur & l'âpreté qu'il mit dans son gouvernement &, bien plus encore, par l'absurde manie de régner sans ombre de partage. Des Historiens du plus grand poids, prétendent, qu'emporté par cette folle

pour immortaliser Manfred. Les Historiens nous disent bien que, touché des ravages que faisoit la malignité de l'air parmi les habitans de Siponto, il leur fit bâtir une autre Cité dans un lieu plus sain; & rien, assurément, n'est plus attendrissant; mais il falloit ajouter que ce Prince étoit, pour lors, très-jeune, qu'il ne pouvoit guere avoir plus de 16 ou 17 ans, & qu'il est unique de sentir & de raisonner si fortement à cet âge. On a vu des héros, à peine adolescents, gagner des batailles & renverser des murs; mais je crois que Manfred est le seul qui ait rendu un hommage si précoce à l'humanité souffrante, & qui se soit occupé, de si bonne heure, du soin respectable de conserver l'espèce.

& détestable ambition , & ne pouvant plus souffrir de compagnon , d'aucune espèce , il se défit du Prince Henri , son Frere légitime , destiné , par le testament paternel , au Royaume de Jerusalem & désigné pour succéder à Conrad lui-même , en cas qu'il vint à mourir sans enfans. Henri se trouvoit en Pouille , quand son Pere mourut ; & quoiqu'il n'eût pour lors que douze ans , Manfred , qui ne comptoit pas que Conrad pût quitter sitôt la Germanie , l'envoya gouverner la Sicile , persuadé que la présence d'un Frere du Roi imprimeroit plus de respect à ces insulaires & les retiendrait dans l'obéissance. Ce jeune Prince vint ensuite visiter Conrad à Melfe , où il tomba malade & mourut empoisonné par son Frere. Telle est du moins , l'opinion commune. Le Roi fut généralement accusé de l'avoir fait périr.

Mais la mort d'Henri étoit un foible soulagement pour le jaloux & farouche Conrad. Restoit Manfred , dont la réputation & l'autorité le fatiguoient bien davantage.

Il lui avoit fait, en arrivant, les plus vives carresses, mais il ne tarda pas de se refroidir. Vinrent ensuite les mauvais procédés & les outrages, poussés jusqu'à le dépouiller, sous divers prétextes, de la plupart des terres qu'il possédoit, si même il ne lui ôta pas la Principauté de Tarente. Manfred, dissimulant avec une profondeur étonnante à cet âge, feignit de prendre le tout en bonne part, & montra plus de zèle que jamais pour le service du Roi. Tant de modération lui gâgnoit tous les cœurs & faisoit mieux ressortir encore ses grandes qualités, ainsi que les défauts de son Frere. On n'avoit pas même attendu, jusqu'alors, d'en faire la différence. Le superbe & féroce Conrad révolta d'abord tous les Ordres de l'Etat & les passionna pour Manfred, qui étoit l'humanité, la douceur, la bienfaisance même, perfectionnées par l'étude de la Philosophie & la culture des lettres. Cependant Conrad se disposoit à repasser en Allemagne, pour réprimer les nouveaux attens

tats du Comte d'Hollande. Il n'attendoit plus que le retour des Ambassadeurs envoyés au Pape Innocent, pour lui rendre compte de ce qui se passoit en Pouille, quand une maladie subite & mortelle vint déranger tous ses projets. Les Historiens, qui ont écrit sous le règne des Angevins, tous Guelfes, & par conséquent acharnés contre la mémoire de Manfred, ne manqueraient pas de l'accuser d'avoir empoisonné le Roi. Cela peut être. Mais en tout cas, Conrad s'en douta si peu, qu'il vouloit absolument instituer Manfred Regent du Royaume, pendant la minorité de Conradin, son Fils unique, né dans le courant de l'année précédente. Il est vrai que Manfred, par un raffinement de politique, refusa la Régence. Pour arriver plus sûrement à son but, il fit entendre au mourant que le Comte Berthold d'Honnebruch seroit plus propre à cet emploi. Conrad y consentit & ne tarda pas d'expirer. Berthold pliant sous le faix, ainsi que Manfred l'avoit prévu, & dégouté, d'ailleurs,

par les tracasseries de quelques Barons trop dévoués au Pape, se démit de la Régence en faveur de Manfred lui-même, qui, après avoir montré d'abord beaucoup de répugnance, finit par accepter & se chargea de l'administration du Royaume, au nom de son neveu Conradin.

Dans ces entrefaites, Innocent IV. résolu, plus décidément que jamais, à faire valoir les droits du Saint Siège, avançoit sur Naples & Capoue, suivi d'une armée nombreuse, ramassée dans toutes les Villes Guelfes de Romagne, de Toscane & de Lombardie. Manfred, étonné d'une attaque si brusque & des forces prodigieuses du Pape, ne crut pas devoir employer d'autres armes que la souplesse. Il n'ignoroit pas que les Appuliens détestoient sa famille; il bruloit lui-même d'éloigner toutes ces milices Allemandes, qui avoient servi sous le feu Roi; en conséquence, il feignit de céder à l'orage & de vouloir, à tout prix, faire la paix avec le Pape. On a

d'abord de la peine à concevoir, qu'un vieillard, blanchi dans l'étude & dans les affaires, tel qu'étoit Innocent IV. ait donné dans le piège que lui dressoit un jeune Prince, âgé d'environ vingt ans. Mais un instant de réflexion dissipe la surprise. Ne voit-on pas tous les jours des personnages célèbres par leur piété & leurs lumieres, se payer de la plus légère apparence de retour, & devenir le jouet de l'hypocrisie? Le zèle & la crédulité marchent communément ensemble; & l'amour propre, qui se met presque toujours de la partie, rend, en quelque sorte, les méprises inévitables. Le moyen de ne pas croire sincère celui qui vient à nos pieds rendre hommage à la Divinité? Manfred alla donc joindre le Pape & traita, directement avec lui, des affaires du Royaume & des siennes. Protestant de vouloir, désormais, être soumis à l'Eglise, & reconnoissant tenir uniquement du Saint Siège, non seulement ses propres Etats, mais encore tous ceux qu'il gouvernoit au nom de son neveu;

il termina la scène par de feints transports , qui acheverent de persuader Innocent; l'appella mille fois son Seigneur & son ami ; & ne différa pas davantage de l'introduire dans le Royaume avec toute son armée. C'étoit le plus sûr moyen de se défaire des Allemands , qui , se voyant fort mal payés & enveloppés par les nombreux bataillons du Pontife [1] prirent , en effet , le parti de retourner en Allemagne , & disparurent l'un après l'autre. Pour lors , l'Etat parut entièrement délivré du joug des étrangers ; attendu que tous ceux qui commandoient au nom du Saint Siège , & Manfred lui-même , se regardoient comme Italiens. Mais celui-ci ne tarda pas de lever le masque ; il substitua aux Allemands les Sarrafins de Nocera , dont il étoit plus sûr , & à la tête desquels il battit les troupes du Pape , com-

(1) Manfred avoit eu soin de faire distribuer les troupes du Saint Siège dans les postes les plus importants.

mandées par Guillaume , Cardinal du titre de Saint Eustache , à qui le Pontife avoit conféré la Légation ou Lieutenance du Royaume , pour y balancer l'autorité de Manfred , également Vicaire du Saint Siège. Innocent IV. meurt dans ces circonstances ; les Cardinaux qui se trouvoient auprès de lui , songerent , d'abord , à s'éloigner de Naples. Le rude échec que l'armée Pontificale venoit de recevoir à Foggia , les laissoit , pour ainsi dire , à la discrétion de Manfred. Cependant ils prirent le parti de s'assembler , & Alexandre IV. fut élu. Manfred & le nouveau Pape débiterent par un combat de vanité. Aucun des deux ne voulut faire les premières démarches , crainte de se compromettre. L'anonyme , ou Nicolas de Jamfilla , qui malgré son entousiasme pour Frederic & son Fils , est parfaitement instruit de toutes ces intrigues , prétend , que les agents de Manfred avoient enfin déterminé le Pontife à faire le premier pas , & que la paix alloit être conclue sans la délicatesse du Cardinal

désigné pour l'Ambassade de Pouille. Celui-ci voulut consulter ses Confreres; & les Cardinaux, dont les prérogatives s'étoient considérablement accrues sous Honorius III. & Innocent IV. soutinrent que l'honneur du Saint Siège & le leur y feroient compromis [1]. Les Ambassadeurs de la Reine Elisabeth, Mere de Conradin [2], qui arriverent peu de temps après, essayèrent de renouer la négociation. Mais Alexandre fut inflexible. Alors Manfred reprit les armes, & après des succès divers, il réduisit le Légat Pontifical à demander sérieusement la paix. Il fut convenu que Manfred, tant en son nom, qu'en celui de son neveu, céderoit la terre de labour à l'Eglise en toute propriété [3]. L'acquisition d'une pro-

(1) *Dicebant autem aliqui de Cardinalibus id non convenire sedis honori, ut Cardinales sic mittantur*, page 544.

(2) Quelques Historiens l'appellent aussi Conrad.

(3) V. l'anonyme ou Nicolas de Jamsilla, *ubi supra*: & Rinaldi, an. 1255. Nomb. 78.

vince aussi précieuse par sa position que par sa fertilité, devoit assurément satisfaire le Pape. Qu'auroit-il exigé de plus s'il eût été Vainqueur ? Il devoit, à plus forte raison, s'en contenter après toutes les disgrâces de son Légat [1], qui, bloqué dans la terre de Foggia, ainsi que les troupes qu'il commandoit, étoit plutôt dans le cas de demander quartier, que de dicter des loix. Mais Alexandre, fermement résolu d'attirer en Italie quelque Prince étranger, qui fût en état de chasser Manfred & tous les rejettons de la Maison de Souabe, refusa de ratifier le traité; & priva l'Eglise d'un avantage certain, pour exciter des troubles plus terribles, & dont le succès étoit fort douteux. Manfred, de son côté, désespérant de conclure une paix honorable avec le Pape, ayant même quelque sujet de craindre

(1) Le Cardinal Octavien de la famille des Ubaldini: c'étoit lui qui conduisoit cette guerre & dirigeoit toutes les opérations.

que ses ennemis ne lui tendissent de secrètes embûches, pendant le cours des négociations, ne garda plus de ménagemens, & porta les plus rudes coups. Le Pape contraint d'évacuer Naples, où il s'étoit tenu jusqu'alors, se réfugia chez ses fidèles Sujets d'Anagnie & de Viterbe; & sa retraite laissa Manfred Maître de tous les Etats situés en delà & en deçà du Phare. Quelque temps après, le bruit courut que Conradin étoit mort. Manfred qui, peut-être, en étoit l'auteur, s'en prévalut pour exiger l'hommage & les sermens des Vassaux; & se portant pour unique & légitime successeur de Frederic, attendu que le jeune Conradin n'avoit pu laisser d'enfans, il se fit couronner à Palerme avec les cérémonies accoutumées & prit le titre de Roi de Sicile.



CHAPITRE VI.

Du fameux Tyran Eccelin de Romano , & de quelques autres Chefs du parti Gibelin en Lombardie. Leurs liaisons avec le Roi Manfred.

Cependant le trône Impérial vaquoit toujours ; & les Italiens ne paroissent nullement disposés à le remplir. Tandis que le Royaume de Pouille éprouvoit les révolutions , que je viens d'esquisser , Eccelin de Romano faisoit trembler la Lombardie , & s'y distinguoit à sa maniere entre les autres Chefs du parti Gibelin. Ce Tyran , l'un des plus fameux dont l'histoire fasse mention , depuis les Busiris & les Phalaris , possédoit quelques terres dans le Véronois que lui avoient transmis son ayeul & son pere. Ayant uni ses forces à celles de Salinguerra de Ferraz-

re, il soutint les Montecchi, Chefs de l'une des deux factions qui partageoient Verone, s'introduisit dans cette Ville, chassa le Comte Richard qui la gouvernoit avec une autorité presqu'absolue, & se fit enfin élire Podestat, en 1227. Dans le courant de la même année, son frere Alberic obtint la Seigneurie de Vicenze : au moyen de quoi la famille de Romano, devint tout à coup une des plus puissantes de Lombardie, & fut même en état de se mesurer avec Padoue, comptée dès-lors parmi les Républiques du premier ordre. Lorsque ensuite la discorde eut allumé le feu de la guerre entre les peuples Lombards & Frederic II, Eccelin & Salin-guerra se dévouerent à celui-ci, & furent ses principaux champions. Mais Eccelin ne tarda pas d'éclipser ses Collègues. Frédéric épousa sa fille (*), & cette alliance lui pro-

(*) Ne seroit-ce point ici une méprise, ou quelque faute d'impression ? je crois qu'on doit lire : *Eccelin épousa la fille de Fre-*

cura tout à coup un crédit immense. S'étant ensuite ingéré dans le gouvernement de Padoue, il vint à bout d'y supplanter Azzon d'Este (1), l'éternel ennemi de Salin-guerra & des Freres de Romano. Frederic II, n'eut presque jamais d'autre Lieutenant en Italie qu'Eccelin, dont le zèle, à la vérité, égaloit la faveur. Il paroissoit plus jaloux des droits & de l'honneur de l'Empire que l'Empereur lui-même.

deric ; c'est à dire, la fameuse Selvaggia, fille naturelle de cet Empereur, qu'il donna pour femme au tyran de Romano, dit Muratori, afin de se l'attacher plus fortement, & dont les nûces furent célébrées à Verone (1238) avec la plus grande magnificence. Quant aux femmes de Frederic II. il n'est bien clairement question que de trois : Constance d'Arragon, Jolande de Brienne & Isabelle d'Angleterre. L'abrégé chronologique de l'histoire d'Allemagne, fait mention à la vérité d'une quatrième femme, sans la nommer ; & je ne fais point si M. de Nina a jugé ou découvert qu'elle étoit fille d'Eccelin.

(1) C'est d'Azzon VII. qu'il est ici question.

me ; & toutes les fois que le parti Sacerdotal prenoit le dessus , il étoit le premier & le plus ardent à presser les Allemands d'accourir en Italie. Mais quand il vit les affaires de Frederic aller en déclinant , il commença de se refroidir : sans paroître abandonner le parti de l'Empereur , il tâchoit de cimenter sa puissance , & s'arrangeoit de façon à n'avoir plus besoin d'appui. En effet , l'aventure de Parme , si funeste à Frederic , n'influa point sur le tyran Eccelin & , quoiqu'il eût suivi l'Empereur à ce malheureux siège , son autorité n'en souffrit pas le moindre déchet. A la mort de Frederic II , il se trouvoit Seigneur de Verone , Vicenze , Padoue , Belluno , Monfelicce & autres terres. Déjà même il se vantoit de donner incessamment des loix à la Lombardie , & d'éclipser tout ce qui avoit figuré sur ce théâtre depuis Charlemagne (1). Son caractère atroce &

(1) *Eccelinus ait , se velle in Lombardia agere majorem rem , quàm acta foret à*

sanguinaire n'étoit que trop connu : il en avoit donné précédemment plus d'une preuve. Mais après la mort de l'Empereur, il ne garda plus de mesures, & se mit à poursuivre, dépouiller, torturer & massacrer impitoyablement les peuples de la Contrée. Rolandino, Galvano Fiamma & Guillaume Ventura font frémir par le récit des cruautés horribles & variées à l'infini, que plusieurs Cités, & sur-tout Verone & Padoue, eurent à souffrir de la part de ce monstre (1). Il n'étoit question dans toute l'Italie que de ses exécutions tyranniques & barbares : au point que tout ce qui étoit estropié; aveugles, boiteux, mutilés & ceux mêmes qui les contrefaisoient, se donnoient

tempore Caroli magni & citra. Hist. Cort. chap. 6. apud Muratori, rerum Italicarum tome 12.

(1) Voyez Rolandino, liv. 7. Ventura, chron. Ast. Monach. pat. in fine liv. 2, apud Muratori rer. Ital. tom. 8, pages 683-84. Voyez aussi Cort. hist. liv. 1, chap. 1 & suiv.

pour autant de victimes de ses fureurs. *C'est lui*, disoient-ils, pour attendrir & persuader plus sûrement, *c'est le tyran Eccelin qui nous a mis dans cet état* (1). Sans doute que tant de scélératesse étoit accompagné de quelque qualité rare. Et s'il n'avoit été que stupidement cruel, auroit-il pu se soutenir pendant si long-temps? la rapidité & la constance des ses progrès supposent une adresse étonnante. Les Historiens eux-mêmes en conviennent: ils avouent que rien n'égalait sa dextérité. C'est elle qui explique ce long & prodigieux attachement que lui témoignèrent tant d'autres Seigneurs puissants, tels que Buoso de Doara & Oberto Pelavicino, tous deux Gibelins intrépides & fameux du temps de Manfred. Eccelin, Doara & Pelavicino formèrent une espèce de triumvirat, contre lequel toutes les forces des Guel-

(1) *Hæc & hæc nobis fecit Eccelinus de Romano*. Ventura, chron. chap. 2, apud Muratori, rer. Ital. tom. 2, p. 154.
fes

ses ne firent que blanchir. Alexandre IV, lui-même, qui fit publier contre eux une Croisade, d'abord par l'Archevêque de Ravenne, ensuite par un frere Jean, Dominicain, ne put les ébranler. Son Légat au contraire eut le malheur de tomber dans les mains d'Eccelin, qui le retint fort long-temps dans une dure prison. Mais, comme la société des brigands ne sauroit être éternelle, Buoso & Oberto furent enfin obligé de rompre avec leur digne collègue, & lui portèrent même, dans la suite, les coups les plus terribles.

Environ dix ans après la mort de Frederic II, Eccelin avoit entièrement asservi Padoue, Verone, Trente & Vicenze. Ce n'est pas qu'il en fût Souverain dans toutes les formes; mais, quoiqu'il n'eût d'autre titre que celui de Chef ou Seigneur, élu par des peuples libres, il ne laissoit pas d'y exercer une autorité sans bornes. Outre ces Villes dont il s'étoit rendu le despote ou le tyran, il avoit à sa dévotion plusieurs Cités Gibelines.

Plaifance étoit de ce nombre , ainfi que Cremone dont la Seigneurie étoit échue au Marquis Oberto Pelavicino. Pour Brefcia , elle devint infenfiblement le partage de ces modernes Triumvirs. Eccelin , Oberto & Doara y eurent chacun leur diftrict , & jouirent de la Seigneurie , par portions à peu près égales. C'eft précifément delà que nâquit la divifion. L'infatiable Eccelin voulut pofféder exclusivement cette riche & grande Cité , & fe dédommager ainfi de la perte de Padoue , qui laffée de fes cruautés , venoit enfin de le bannir (*).

(*) La révolution fe fit en fon abfence. Comme il accouroit au fecours d'Anfedeife , fon neveu , auquel il avoit laiffé le commandement de la Ville , un homme éperdu & courant à toutes jambes fe présente à lui. *Quelles nouvelles* , lui demande Eccelin ? *Mauvaises* , répond le fuyard ; *Padoue eft perdue*. Auffi tôt Eccelin le fait pendre. A quelques pas delà il rencontre un autre coureur , & lui fait la même queftion. Celui-ci mieux avisé demande à l'entretenir en particulier , & cette difcrétion lui fave la vie.

Il fit jouer tant de ressorts, que ses Collegues abandonnerent Brescia, & se retirerent principalement à Cremona, crainte que l'ingénieux scélerat ne leur fit un plus mauvais parti. Pelavicino & Doara se liguerent ensuite avec Azzon d'Est, Ferrare, Mantoue, & autres Guelfes de Lombardie, ennemis anciens & irréconciliables de la famille de Romano.

Milan éprouvoit alors toutes les horreurs d'une guerre intestine. Outre la division qui subsistoit depuis long-temps entre la noblesse & le peuple, la faction populaire, qui avoit à sa tête Martin de la Torre, étoit elle-même divisée en deux partis. Martin s'unit avec Pelavicino & Buoso, pendant que les nobles, à la tête desquels étoit l'Archevêque Léon, se ménagerent l'alliance d'Eccelesin. Celui-ci avoit plus d'un ennemi sur les bras. Les Padouans lui enlevoient de tems en tems quelque portion de son domaine. Il étoit harcelé par les troupes de Mantoue, de Cremona & d'autres Cités. Loin d'en être abbattu, l'au-

dacieux Eccelin forma le projet de surprendre Milan. Pour donner le change à Martin de la Torre, il fit défilér du côté d'Orci, sur l'Oglio, feignant de vouloir l'assiéger. Le Général Milanois se mit en effet sur sa trace; mais ayant aussitôt pénétré sa manœuvre, il se retira promptement sous les murs de Milan, & fit si bonne garde, qu'Eccelin fut contraint de retourner honteusement sur ses pas. Furieux d'avoir manqué sa proie, il se porta vers l'Adda, & voulut emporter le pont de Cassano qu'Azzon d'Est défendoit à la tête des Mantouans, Cremonois & Ferrarois. Il y fut blessé & fait prisonnier; & malgré tout le soin qu'en prirent ses propres ennemis, entre autres Hubert Pelavicino & Doara, il mourut quelques jours après, âgé d'environ soixante ans; ayant fourni par conséquent une carrière assez étendue, & même trop longue pour des monstres de sa sorte. Alberic de Romano, dont les inclinations parurent d'abord fort opposées à celles de son frere, mais qui finit par en

être l'imitateur & le complice, demeura seul en butte à la haine publique. Abhorré de tous les peuples, & particulièrement des Trévisans, qui lui avoient conféré la Seigneurie de leur territoire, il suivit de près le cruel Eccelin, & finit même d'une manière encore plus tragique. Le peuple furieux se précipita sur lui, & massacra, dans Trevise même, le tyran, sa femme & ses enfans.

Il sembloit que la destruction des Romano dût faire triompher les Guelfes. Mais le Marquis Hubert Pelavicino, d'abord Collegue, ensuite ennemi déclaré d'Eccelin, devint après sa mort presque aussi puissant que lui, & sans en imiter la cruauté, il fut, pendant plusieurs années, le soutien des Gibelins. Il obtint même la Seigneurie de Milan, dont Eccelin n'avoit jamais pu s'emparer. Martin de la Torre, Chef de la faction populaire, alors dominante, craignit quelque entreprise de la part des nobles qu'on avoit bannis, & engagea le peuple à se mettre, pour

quelques années, sous le régime du Marquis. Quelques temps auparavant, il avoit acquis par ruse la Seigneurie de Brescia, en sorte que vers l'an 1260, il se trouva maître des trois principales Cités de Lombardie; Plaisance, Milan & Brescia. Il dispoit d'ailleurs, comme Chef du parti Gibelin, des forces d'Asti, de Côme & de Crème; sans compter qu'il eut encore la précaution de se liguier avec Azzon d'Est, Mantoue, Ferrare & Padoue.

Il est bien certain que rien ne se faisoit en Lombardie, que d'intelligence & de concert avec Manfred. Ses intérêts avoient tant de rapports avec ceux des Gibelins de ce canton! N'avoient-ils pas également à cœur d'écarter d'Italie les Allemands & leurs Princes, d'empêcher que le Pape, aussi furieux contre eux que contre le Roi de Sicile, n'acquît des forces supérieures? Leur union avec le nouveau Roi de Sicile, étoit donc en quelque sorte inévitable. Aussi Manfred appuya-t-il de ses trésors le Marquis Pelavicino & ses alliés

Lombards. Ceux-ci , de leur côté , s'engagerent expressement , & par un article particulier du traité de confédération , à favoriser Manfred , à le défendre comme leur ami , & à lui ménager les moyens de faire sa paix avec le Saint Siège. Ils comptoient apparemment , que cette dernière clause adouciroit la Cour de Rome. Mais au terme où en étoient le Pape & Manfred , il étoit absurde de prétendre appuyer les droits de celui-ci sans offenser l'autre. En effet , Alexandre IV les regarda comme autant d'ennemis , & déclara le Marquis Pelavicino excommunié , s'il ne renonçoit à l'alliance de Manfred.

Le nouveau Roi de Pouille étoit encore ligué avec les Gibelins de la Romagne & de la Marche. Il leur envoya même , pendant le siège de Camerino , un renfort assez considérable , sous la conduite de Percival de l'Oria. Mais ce qu'il fit de plus important , & peut-être de plus décisif , ce fut de prendre parti contre les Florentins dans la guerre que leur firent les Siénois , unis

Voyez Jean
Villani. Leon
Arétin. Scrip.
Ammirat.

aux bannis mêmes de Florence ; à la tête desquels étoit le fameux Farinata , de la maison des Huberti. Ces bannis furent , en quelque sorte , redevables aux troupes de Manfred , de la célèbre victoire qu'ils remportèrent à *Monte-aperto* , & cet événement joint aux manœuvres de son Lieutenant Gui , produisit les plus grands changements en Toscane. Tous les Gouvernements devinrent Gibelins : & il n'y eut pas une seule Cité qui osât porter le nom de Guelfe. Ainsi donc ces Gibelins qui sembloient devoir tomber avec Frederic II , ou ne pouvoir du moins se maintenir que par l'appui de son Successeur , ne laissèrent pas après la mort de cet Empereur , & durant la vacance de l'Empire (1) , de régir la plus grande partie de l'Italie. Rome elle-même étoit partagée & flottante entre ces deux factions , avec cette

(1) Elle étoit prolongée par la concurrence de Conradin & du Comte d'Hollande.

différence que les Papes avoient tout à craindre de l'une & de l'autre. Par tout ailleurs, les Communes quand elles étoient Guelfes, favorisoient du moins l'Eglise & le Saint Siège; mais à Rome, lorsque la faction populaire prenoit le dessus, le Pape n'en étoit pas plus respecté que des nobles. Brancaléon d'Andolo (*), ce terrible fléau de la noblesse Romaine, eut aussi des intelligences avec le Roi Manfred; & son Gouvernement ne fut pas moins fatal à l'autorité temporelle des Papes, que celui de tant d'autres Sénateurs ou Tribuns qui opprimerent avant lui les nobles & les grands.

(*) Il étoit Bolonois. La faction populaire le créa Sénateur de Rome en 1258. Il mourut la même année; & en mémoire de la sévérité avec laquelle il avoit fait observer la justice, les Romains enfermerent sa tête dans un vase précieux, qui fut placé sur une colonne.



CHAPITRE VII.

*De quelques Princes d'Italie ;
contemporains de Manfred
& d'Éccelin. Puissance des
Républiques d'Italie : en quoi
consistoient leurs forces.*

ON fera peut-être surpris qu'un Eccelin de Romano , qu'un Oberto Pelavicino , possesseurs de quelques Terres qui méritoient à peine le nom de Seigneurie , ayent pu monter à ce haut degré de puissance & tyranniser tant de grandes Cités ; tandis que des Familles souveraines , dont l'origine étoit fort ancienne & les Etats assez vastes , peuvent tout au plus se soutenir. Mais il faut observer que toutes ces Républiques modernes , excessivement jalouses de leur liberté , se tenoient assiduellement en garde contre les Princes titrés , & leur faisoient une guerre d'autant plus opiniâtre que leurs droits étoient plus évidents & leurs forces plus considérables.

Tous les Seigneurs au contraire , de nulle ou de médiocre considération ; tous ces petits Souverains, abbatus & subjugués par les Communes, presque sans résistance, eurent ensuite mille occasions d'acquérir du crédit & de l'autorité dans les Villes mêmes qui les avoient réduits à la condition de sujets & de citoyens. Ils embrassoient un parti, se faisoient chefs d'une faction ; & lorsqu'elle prévaloit, ils se trouvoient réellement maîtres de la Ville & du territoire. Quelquefois, en se faisant revêtir de l'emploi de Podestat ou de Recteur, qui n'étoit qu'annuel, ils obtenoient des Communes que le pouvoir & la durée en fussent illimités. Quand ils avoient réuni plusieurs Rectorats, le canton ne pouvoit plus leur résister. Les forces d'une Cité les mettoient en état d'en subjuguier d'autres, & tous les peuples d'alentour étoient bientôt forcés de se ranger sous leurs loix. Si l'on daigne parcourir l'Histoire du treizième siècle & des deux suivants, on verra que telles fu-

rent les gradations de tous ces Princes ou tyrans qui firent tant de bruit en Italie. C'est ainsi que les familles de la Torre, de la Scala, de Romano, qui ne possédoient, originairement, que de petites Seigneuries ou plutôt de simples Châtellenies, parvinrent à la grandeur, acquirent, même, rapidement de vastes Etats, tandis que les Maisons illustres & souveraines passèrent des siècles entiers à lutter contre la décadence, ou conquièrent tout au plus de foibles bourgades & quelques terres de médiocre valeur. Les Princes de la Maison d'Est, indubitablement l'une des plus ancienne de l'Italie & de l'Europe, étoient prodigieusement déchus sous le règne de Frederic II. Ils furent toujours assez mal avec les Empereurs de la Maison de Souabe, qui les regardoient probablement comme leurs ennemis naturels, attendu leur commune origine avec les Guelfs ou Welfs de Baviere. D'ailleurs ils eurent beaucoup à souffrir de la part des Communes, ainsi que des tyrans de Vérone & de Padoue. En 1211,

Azzon d'Est fut contraint de subir le sort de tant d'autres Seigneurs puissants (1) & de se mettre au nombre des Citoyens de Padoue. A peine put-il conserver Este & Rovigo. Il prit ensuite parti dans les factions de Ferrare & devint, en quelque sorte, le Chef de ce Gouvernement : mais il en fut bientôt expulsé par Salinguerra. Créé, quelque temps après, Podestat de Verone, il y eut le même sort qu'à Ferrare. Tant que dura le redoutable triumvirat d'Eccelin, Doara & Pelavicino, les Princes d'Est se tinrent fort heureux de n'être pas entièrement dépouillés ; & lorsque Pelavicino resta seul à la tête du parti Gibelin, Azzon VII, Marquis

(1) Pingon assure, dans certaines notes, ajoutées de sa main à la Chronique non imprimée de Goffredo Chiesà, qu'en 1222 Manfred fils de Boniface, Marquis de Saluce, fut contraint de se mettre au rang des Citoyens de Turin & de tourner ses armes contre le Comte de Maurienne. Il cite même à ce propos les archives de la Ville de Turin.

d'Est, fut très-content de marcher à ses côtés & d'être son Collegue, ou, plutôt son second. Il est vrai qu'Obizzon, neveu & Successeur d'Azzon, s'acquit quelque réputation à Ferrare; mais, malgré le rôle qu'il jouoit dans cette Ville, il étoit fort loin encore de passer pour un Prince puissant; lorsque Charle d'Anjou vint en Italie, on le comptoit à peine parmi les Seigneurs du moyen ordre.

La fortune des Marquis de Montferrat essuya, sous Frederic II, tout autant de révolutions que celle des Princes d'Est, mais elle fut incomparablement plus éclatante. Ils s'étoient fort distingués dans les expéditions de la Terre sainte, entre autres, le Marquis Guillaume qui ne se contenta pas d'y acquérir de la gloire, & s'empara du Royaume de Salonique (1), regardé comme la plus importante conquête qu'un Prince d'Occident pût faire sur les Grecs. Mais elle ne fut pas plus

(1) Ou Thessalonique.

solide que celles des autres Croisés. Théodore Lascharis en expulsa Guillaume, qui, totalement occupé des moyens d'y rentrer, perdit de vue la Lombardie & laissa dégrader ses anciens Etats, bien loin de songer à les étendre. En 1224, il emprunta de Frédéric II neuf mille marques d'argent (1), pour son expédition de Salonique, & lui engagea la plus grande partie de son Marquisat, à l'effet d'en jouir & d'en percevoir tous les revenus, jusqu'à fin de paiement; traité dangereux & fort imprudent, vu le rang & la puissance de l'engagiste. Sans doute que le Marquis ne vit pas que le titre d'Empereur fournissoit à Frédéric mille prétextes pour retenir les terres engagées, & ses vassaux des forces plus que suffisantes pour l'oser impunément. Par bonheur Frédéric eut avec le Pape des contes-

(1) Pour neuf mille marques, poids de Cologne, est-il dit dans l'acte rapporté par Benvenuto di san-Giorgio; c'est-à-dire d'une demi once. Goffredo Chiesi réduit cette somme à cent mille livres.

tations d'une autre importance , au milieu desquelles il n'avoit garde de grossir le nombre de ses ennemis. Il prévint peut-être encore de grands obstacles de la part des vassaux ; & l'inconsidération du Marquis fut corrigée par l'attachement & la fidélité de ses sujets. Enfin Boniface , fils de Guillaume , renonçant à la Grece , fut remis en possession de la totalité ou turenent d'une grande partie de ses Terres du Montferrat , ainsi que de ses autres domaines qui s'étendoient , presque sans interruption , jusqu'au sommet des Alpes , où nous le voyons en différent & en négociations avec le Dauphin de Vienne , au sujet de la juridiction de Briançon.

Je vais parler à ce propos d'une coutume qu'on trouvera sans doute bien étrange , & qui dut prodigieusement embarrasser la marche des Gouvernemens , où elle fut en vigueur. Le domaine utile des Villes & des Villages étoit quelquefois divisé entre deux & trois Seigneurs , & même plus : soit qu'ils eussent chacun leur quartier ou district ,

soit qu'ils se partageassent le produit des gabelles & des impôts, soit enfin que chaque Seigneur eût une juridiction particulière & d'espèce différente. Ce n'est pas tout ; ces Cossesseurs engageoient & affermoient leurs droits en totalité ou en partie ; ce qui multiplioit à l'infini le nombre & l'espèce des propriétaires, ainsi que la confusion du Gouvernement. Lorsque le Marquis de Montferrat partit pour son expédition de Thessalonique, outre les effets cédés à Frederic II, il engagea les droits, qu'il avoit sur une multitude de terres situées dans toutes les parties de la Lombardie, à je ne sais combien de Seigneurs, de Communautés & de particuliers, dont on peut voir les noms dans un acte rapporté par le Chroniste de Montferrat (1). Il est vrai que ces droits ne pouvoient guère être regardés, pour la plupart, que com-

(1) Voyez Benvenuto di San-Giorgio, *apud* Muratori, *rer. Ital.* tom. 22.

me biens allodiaux. Les acquéreurs n'étoient, à proprement parler, que fermiers des péages & autres redevances. Mais lorsque le bail ou l'engagement étoit passé en faveur de quelque République ou famille puissante, ce qui étoit assez ordinaire, elles trouvoient bientôt des prétextes & des moyens pour le convertir en droit Seigneurial. De là ce choc interminable des prétentions, entre les Princes voisins, entre les Républiques & les Seigneurs, les Propriétaires & les Engagistes; de là, cette alternative fatigante de souveraineté, d'hommages, de vasselage & d'investitures.

Cependant Boniface sortit assez heureusement de ce cahos, & recouvra, comme nous l'avons dit, presque tout son Marquisat de Montferrat. Mais les guerres que se firent ensuite certaines Républiques de son voisinage, telles que Milan, Gênes, Alexandrie & Asti, le jetterent dans de nouveaux embarras. Pendant les scandaleux débats de Frédéric II & de la Cour

de Rome, il ne cessa de voltiger & ne suivit réellement d'autre impulsion que celle de son intérêt & des circonstances. Il mourut quelques années après l'Empereur en 1255, & laissa son fils Guillaume VI, dit le jeune, dans un état si florissant, que vers l'an 1260, nous le voyons se mesurer avec le Marquis Obert Pelavicino, Chef du parti Gibelin, lui succéder même, & parvenir, à l'aide des Astigiens & des Turinois, au même degré de puissance & de grandeur.

Turin aspirait, depuis quelque temps, à la condition des autres Villes d'Italie, érigées presque toutes en Républiques: & les Evêques d'alors, qui comptoient jouir de plus d'autorité sous le gouvernement libre, que sous celui d'un seul, favorisoient l'ambition populaire, ou plutôt fomentoient la rebellion. Les Turinois se prévalurent d'abord de quelque désordre qu'Henri IV & ses fils causerent dans la succession des Marquis de Suse, & firent des efforts pour se soustraire à la domination des Comtes de Savoye.

Ceux-ci reprirent des forces, du moins au delà des monts, sous Lottaire III & Conrad III; mais les régnes suivans ne leur furent pas, à beaucoup près, aussi favorables. Frederic I, ennemi des Comtes Humbert & Amedée II, sans doute parce qu'ils tenoient pour l'Eglise, autorisa par ses diplomes, la révolte du peuple de Turin & de l'Evêque Albert (1). Les rebelles trouverent dans la Contrée même de puissants alliés. Les Marquis de Montferrat, ceux de Saluce & les Communes d'Asti, qui sentoient fort bien que si les Comtes de Savoye, déjà très-puissans au delà des Monts, parvenoient jamais à se rétablir solidement dans Turin, il leur faudroit renoncer les uns & les autres à s'étendre de ce côté, appuyerent de toutes leurs forces les entreprises des habitants. Cette

(1) Témoin Guichenon, histoire généalogique de la Maison royale de Savoye, ainsi que l'*Adelaide illustrata* de Terraneo, tom. 4 : celle-ci n'est pas encore imprimée.

guerre dura même fort long-tems. Le peuple de Turin ne put jamais venir à bout de dépouiller entièrement les Comtes de Savoye, du Marquisat de Suse, & ceux-ci ne rentrèrent pleinement en possession de Turin, qu'en 1282. Cependant ils en jouirent par intervalle; Thomas I fut ranger ce peuple inquiet. Amedée IV, Successeur de Thomas, en fut obéi sans contradiction; & au moyen de l'étroite liaison dans laquelle il vécut avec Frederic II, qui le créa Vicaire de l'Empire en Italie, il se vit en état de donner la loi aux Marquis de Montferrat lui même. Mais peu de temps après la mort d'Amedée, les affaires du Piedmont changerent encore de face. Thomas II, frere d'Amedée IV, qui prit les rênes de l'Etat (1), & gouverna même,

(1) Soit en son nom & à raison de son âge, soit au nom de son neveu Boniface, fils d'Amedée IV. Voyez Guichenon, tom. 1 pag. 305-6. Le Blanc, pag. 269; & Muratori, an. 1256.

pendant quelques années, avec beaucoup de gloire, fut battu & fait prisonnier par les Astigians; & malgré tous les efforts du Pape Alexandre IV & de la Reine d'Angleterre, sa sœur, il ne put recouvrer sa liberté qu'à des conditions extrêmement dures. Les vainqueurs exigèrent, entre autres, la renonciation à la Souveraineté de Turin, ce qui fut exécuté. Boniface, surnommé *Roland*, qui voulut dompter les anciens sujets de sa Maison, fut encore plus malheureux. Vaincu & fait prisonnier, comme son oncle, il mourut dans sa prison.

An. 1263.

A voir ces peuples, ainsi que ceux de la Toscane & de la Lombardie, entreprendre & soutenir des guerres de cette importance, on ne peut se défendre de quelque surprise; & je suis bien sûr que tout lecteur curieux voudra découvrir la source de tant de puissance & de grandeur. Comment se peut-il que des Villes si pressées, distantes seulement de quelques milles, & généralement entourées de Sei-

gneurs puissants qui occupoient la totalité, ou du moins la plus grande partie du terrain interjacent (1), ayent exécuté de si grandes choses sous les régnés de Frederic II & de Manfred ? Il est bien certain qu'à cette époque il y avoit très-peu de Villes en Italie, que l'industrie ou le commerce eût mises en état d'entretenir de nombreuses armées & de soudoyer des milices étrangères. Cependant leurs expéditions au XIII siècle, & sur-tout celles de Milan, d'Asti & d'Alexandrie surpassent peut-être tout ce que firent ensuite Venise & Florence, lorsque l'or couloit chez elles par mille canaux, & leur fournissoit de quoi soutenir les guerres les plus dispendieuses. Il faut résoudre le problème en deux mots. Les Républiques d'Italie possédoient alors des richesses plus solides & plus

(1) C'est le cas de Novare. Les Milanois investirent les Comtes de Biate de tout le territoire de cette Ville. *Mediolanensium auctoritate possidebat*; dit Otton de Frising liv. 2, chap. 15.

fécondes : une population immense & des mœurs admirables. Quand je dis plus féconde & plus solides, c'est que les faits ne permettent pas d'en douter. Les peuples d'Italie, généralement pauvres & dépourvus de ce qu'on appelle richesses politiques, trouverent les moyens d'acquérir & de conserver leur liberté. Le courage & les armes leur procurerent le plus grand des biens. Ils se livrerent ensuite à l'industrie & obtinrent des trésors ; mais trésors impuissans, qui les défendirent mal contre leurs ennemis du dedans & du dehors, qui ne purent sauver leur précieuse liberté, & bien moins encore rétablir la population.



CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

*Mœurs & Population de l'Italie
avant l'exaltation de Char-
les I, Roi de Sicile. Ver-
sus civiles de ces Peuples :
forces Militaires des Répu-
bliques d'Italie au XIII sié-
cle : causes & effets des
guerres qu'elles se firent entre
elles.*

Cette longue suite de calami-
tés & de guerres atroces avoit
banni la mollesse & le luxe, &
ramené la simplicité & la rudesse.
Après une révolution de tant de
siècles, les mœurs Italiennes se trou-
verent précisément au même point
où nous avons vu celles des Vols-
ques, des Latins & des autres
peuples de l'ancienne Italie, avant
que Rome leur eût imposé le joug.
Écoutez, là dessus, ce que Ri-

Tome IV.

H

cordano Malespini & Jean Villani
disent des mœurs de Florence,
vers le milieu du treisième siècle :

Recordan.
Malesp. ch.
161.

Villan, ch.
70-71.

» alors (1259) les Citoyens vi-
» voient sobrement , & se nour-
» rissoient de viandes grossieres ; ils
» subsistoient à très peu de frais ,
» & se distinguoient par des mœurs
» âpres & rustiques. Les hommes
» & les femmes s'habilloient de
» gros drap. La plupart n'usoient
» pas de linge & s'enveloppoient
» tout simplement d'une peau de
» bouc ou de mouton , avec un
» bonnet de feutre & une chauf-
» sure de corde ou de cuir faite
» en forme de brodequin. Quant
» aux personnes du sexe , elles ne
» connoissoient aucune sorte de pa-
» rure ; la plus grande Dame de
» Florence se contentoit d'une juppe
» de grosse écarlate fort étroite ,
» qu'elle arrêtoit avec une ceinture
» de cuir à l'antique , & d'un man-
» teau doublé de vair , * avec le
» capuchon & la petite cheville
» de bois en guise d'agraffe ; l'ha-
» bit des femmes du commun étoit
» d'une grosse toile de cambrai

* Petit-gris.

„ verte , taillée sur le même
 „ modèle ; la dot des filles é-
 „ toit couramment de cent livres ;
 „ & celles qui apportotent deux
 „ cens , ou pour le plus trois cens
 „ livres , passoient pour des partis
 „ immensément riches (1) ; & la
 „ plus grande partie des filles ne
 „ se marioient ordinairement qu'à
 „ vingt ans , & même plus tard.
 „ Et voilà quelles étoient les cou-
 „ tumes grossières des Florentins ;
 „ mais en revanche ils avoient de
 „ la bonne foi ; ils en agissoient
 „ loyalement à l'égard du parti-
 „ culier & du public ; & au sein
 „ de cette vie pauvre & rustique
 „ ils montroient plus de vertus ,

(1) *Non faceva , nascendo , ancor paura
 La figlia al padre , che il tempo , e la
 dote*

Non fuggian quinci , e quindi la misura.

C'est à dire : » la naissance d'une fille
 „ n'étoit point encore un sujet d'allarmes
 „ pour les peres ; ils ne craignoient pas d'a-
 „ vance le moment où ils seroient obligés de
 „ payer une dot trop au-dessus de leurs
 „ facultés. Le Dante, *Paradiso*, chant. 15.

„ & faisoient bien plus d'honneur
„ à leur famille & à leur patrie ,
„ que nous qui vivons plus mol-
„ lement. „ Je ne prétens pas en
conclure que cette extrême simpli-
cité fut le partage de tous les peu-
ples d'Italie. On se persuadera dif-
ficilement que du temps d'Otton IV
& de Frederic II., les Nobles &
les principaux Citoyens de Milan,
de Padoue, de Verone, de Gênes
& de Pise ne fussent vêtus que
d'une casaque de peau, garnie d'os-
selets ou de noyaux de fruits, en
guise de boutons, ainsi que le
Dante le raconte de Bellincion
Berti & d'autres Cavaliers Floren-
tins. Il est bien certain que les
Cités, où la fertilité du terroir
& le commerce maritime naturali-
soient, en quelque sorte, l'or & les
richesses, ne tarderent pas à se dé-
grossir. Comme elles furent les pre-
mières à devenir libres & puissan-
tes, elles durent être aussi les pre-
mières à se polir. Nous voyons
même que les Pisans, vers le mi-
lieu du treizième siècle, méprisoient
les Florentins, qu'ils appelloient

leurs montagnards. Cependant il n'est pas moins vrai que les Historiens Lombards, qui écrivirent après 1300; Riccobaldo de Ferrare, Rollandino, Galvano Fiamma & autres Ecrivains anonymes de Modene, de Padoue & de Plaisance (1), s'accordent à regretter les mœurs de leurs ayeux & de leurs peres, & à déplorer les progrès étranges de la mollesse & du luxe. Le Dante qui parcourut l'Italie immédiatement après la mort de Frederic II, & qui écrivoit en 1300 ou environ, répète les mêmes plaintes (2), non-seulement à propos des Florentins & des Toscans, mais de différents peuples de Lombardie & de la Romagne qu'il fut à portée de connoître. Je fais bien que ces lamentations sont de tous

(1) Voyez Muratori, dissertation 25, sur les antiquités du moyen âge.

(2) On peut voir entre autres le quatorzième chant du Purgatoire, où le Poëte gémit presque d'un bout à l'autre, sur ce que les mœurs étoient étrangement dégénérées & corrompues.

les âges , & qu'on eut de tout temps la manie de louer le passé. Quelqu'admirables que fussent les mœurs du treizième siècle , tous les Italiens de cet âge , n'étoient sûrement pas des Saints; témoin le Dante lui-même , qui , parmi la foule dont il peuple son enfer , place les Farinata Uberto , les Tegghiaio Aldobrandin , les Guillaume Borziere & tant d'autres personnages , fameux par leurs vertus politiques & sociales (1). Mais , quoiqu'il soit bien

(1) Le passage m'a paru mériter quelque attention. Le Poëte y converse avec le pourceau qu'il rencontra dans la troisième enceinte où sont renfermés & punis les gourmands.

*Farinata , e'l Tegghiaio , che fur si degni ,
Jacopo Rusticucci , Arrigo , e'l Mosca ,
E gli altri , ch'a ben far poser gl'ingegni ,
Dimmi , ove sono , e fa , che io gli conosca ,
Che gran desio mi stringe di sapere ,
Se 'l ciel gli addolcia , o lo 'nferno gli
attosca.*

*E quegli : ei sono tia l'anime più nere ;
Diverse colpe giù gli aggrava al fondo ;
Se tanto scendi , li potrai vedere.*

C'est-à-dire : » & les Farinata , les Tegghiaio , qui furent tant estimés ; les Rusticucci , les Henri , les Mosca & leurs autres contemporains , qui parurent tous uniquement appliqués à bien mériter de

décidé que le cœur humain à tous jours contenu le germe des mêmes vices ; quoique les hommes aient été de tout temps superbes , paresseux , envieux , avares , incontinents ; il faut néanmoins observer que les effets varient à l'infini , & que tous ces vices peuvent agir différemment , sinon quant au moral de chaque individu , du moins relativement à l'état politique des nations. Ensorte qu'il peut très-bien arriver que le même vice moral , ou si l'on veut , la même passion , diversement modifiée , produise des vices ou des vertus politiques. Ce qui remonté à sa source & considéré dans le fond de l'ame , n'est peut-être que pur orgueil &

» leur Patrie ; dis moi ; où sont-ils ? ap-
 » prends-moi leur sort , je brule de sa-
 » voir s'ils goûtent les douceurs du Ciel ou
 » les poisons de l'enfer. Qui... ? Ceux-
 » là.... ? Ils sont parmi les plus noires om-
 » bres. Le poids de différentes fautes les en-
 » traîne au fond de l'abîme : si tu oses des-
 » cendre jusques là , tu pourras les voir.
Dante , cant. 6. del inferno.

coupable vanité, peut dans tel gouvernement, & telles circonstances politiques données, prendre l'apparence, & opérer même tous les effets, du zèle & du patriotisme. Quoique ces vices appartiennent à tous les siècles & à toutes les nations, il est certaine manière de passer le temps, certaine façon de vivre dans le domestique & dans le civil, qui en peut exalter ou corriger la malignité, par rapport à l'ordre politique, & les rendre plus ou moins pernicieux à la société (1).

Enfin, de quelque côté qu'on veuille l'envisager, le fait est constant; & ce seroit contredire l'évidence même, de vouloir mettre en

(1) Il est bien certain, par exemple, que la galanterie moderne & le concubinage des siècles passés, sont des effets immédiats de la même passion. Mais aujourd'hui, toutes les intrigues des amants, toutes les manières de faire l'amour, sont contraires à la population; au lieu que l'ancien concubinage la favorisoit en quelque sorte.

doute qu'avant 1300, la maniere de se nourrir, de s'habiller & de vivre, fut plus simple, plus grossiere & moins dispendieuse que dans les siècles suivans. Or le premier effet de cette simplicité de mœurs, c'est infailliblement de faciliter & de multiplier les mariages. Et en effet, le célibat si commun aujourd'hui parmi les laïques & sur-tout chez les nobles; ce funeste célibat, dont se plaignoient tant les Romains au plus haut période même de leur grandeur, étoit absolument inconnu aux Italiens de cet âge. Je ne fais même, si en parcourant les nombreux mémoires du temps, j'en ai rencontré un seul, hors les Ecclésiastiques & les Religieux, qui eût atteint l'âge viril sans être marié. On n'avoit pas encore imaginé que les lettres & la Philosophie fussent incompatibles avec des nœuds légitimes; témoin Gui Cavalcanti, Philosophe Epicurien & libertin du treizième siècle. Le commerce même qui entraînoit une multitude d'Italiens de toutes les Cités, en des Contrées

quelquefois très-éloignées, ne les détournoit pas du mariage, & ne nuisoit presque point à la population. Je pourrois citer une infinité de négociants, qui ne laissoient pas d'avoir une famille nombreuse, quelque'éloignés que fussent de leur patrie, les pays où ils commerçoient : soit qu'ils prissent le parti de se marier dans ces pays là-même, soit qu'ils revinssent de tems en tems voir leurs foyers & leurs épouses. Boccace du Chelino, Citoyen de Certaldo & pere du fameux Jean Boccace, étoit négociant à Paris; & outre Jean qu'il eut dans cette Ville, d'une concubine & qu'il légítima dans la suite, il fut pere de quatre autres enfants mâles, qui se marierent tous à Certaldo leur patrie, & laisserent postérité. Il n'est pas besoin d'insister sur les effets de mariages ainsi multipliés dans la même famille; ils sont palpables. Mais ce qu'il faut encore observer, c'est que la fécondité des mariages est toujours en raison de la multiplicité. Le nombre des hommes li-

bres (*), étant infiniment petit, celui des femmes galantes & licentieuses est nécessairement réduit au moindre terme ; attendu le défaut d'occasions & de pièges qui n'ont guère lieu, que lorsqu'un funeste & commode célibat est autorisé par la coutume. Nous voyons en effet qu'à cette époque, & même dans les âges suivants où l'ancienne pureté des mœurs étoit déjà fort altérée, l'usage d'attaquer la femme d'autrui, si familier de nos jours, étoit absolument ignoré en Italie (1). Au moyen de quoi l'amour

(*) Le mot Italien est unique : *scapoli*. Il est employé ici au figuré ; mais, au sens propre, il désigne ceux qui servent librement sur les galères, & sans porter aucune espèce de chaînes. On voit l'effet d'une pareille expression adaptée aux Célibataires. Que d'idées ! que d'images vivres que de fines allusions dans un seul mot !

(1) On ne voit nulle part, que les femmes mariées reçussent chez elles la visite des hommes. Les contes même de Boccace en font une preuve. Ils font voir à combien de détours les amants étoient

conjugal devoit être nécessairement plus vif, & les familles par conséquent plus nombreuses ; car il est encore très-décidé que les femmes modestes & pudiques sont les plus fécondes.

V. Villani, 1.
8. ch. 38.

N'oublions pas de ranger parmi les causes de la fécondité des mariages, le peu de communication que les jeunes personnes des deux sexes avoient entre elles. Les garçons & les filles s'amusoient séparément & de différentes manières. Les premiers alloient par bandes composées de ceux de leur âge, de leurs parents, de leurs amis, s'exercer & s'ébattre : la joute, l'escrime & l'équitation faisoient leurs délices. Celles-ci dansoient de leur côté, ou plutôt sautoient & bondissoient, car leurs danses irrégulières & libres n'étoient caractérisées

forcés de recourir pour se ménager une entrevue, & éluder les sévères loix de l'hymen : quoique assurément du temps de Boccace, les mœurs fussent déjà prodigieusement dépravées ; témoin Boccace lui-même.

que par un mouvement rapide & même violent, qui les rendoit plus salutaires (1), & n'avoient guère de rapport avec nos danses méthodiques & compassées, où nous mettons plus d'application & de symétrie, que s'il s'agissoit de l'occupation la plus importante & la plus grave. Ajoutons que les filles ne passaient dans les bras d'un mari qu'à l'âge de vingt ans; c'est-à-dire, lorsqu'elles avoient acquis toutes leurs forces, & qu'elles étoient en état de produire de robustes enfants. Il est rapporté dans l'histoire de Florence, que le pere de Pierre des Albizzi eut cinq fils qui furent tous

Idem. l. 6.
chap. 70.

Scip. Am-
mirat. histo.
Florence, l.
12. p. 406.
an, 1355.

(1) Il y a quelques années que des personnes zélées sont venues à bout d'abolir les bals, en certains cantons, dans la vue de prévenir les désordres que peuvent occasionner les danses, soit entre hommes & femmes, soit entre filles & garçons. On a remarqué depuis lors qu'au Printemps il y a beaucoup plus de femmes malades; ce qui peut venir du défaut d'exercice; la danse étant en effet le seul auquel les femmes & les jeunes filles puissent se livrer pendant l'hiver.

mariés, & parurent ensuite dans une guerre civile, à la tête de vingt-cinq à trente garçons, sans compter les filles. Je pourrois citer encore les Pitti & les Soderini. Mais pourquoi se restreindre à des exemples particuliers? Citons plutôt les histoires de toutes les Villes d'Italie. On y voit clairement à quel point étoient nombreuses, je ne dis pas seulement les familles vulgaires & plébéiennes, dont l'accroissement est toujours plus facile & plus rapide, quand elles ne sont pas réduites à l'extrême indigence; mais les familles nobles, elles-mêmes, comme les Doria & les Spinola de Gênes, les Visconti & les la Torre de Milan, les Avogadri & les Tizzoni de Verceil, les Solari d'Asti, les Rossi de Plaisance, les Oddi & les Baglioni de Perouse (1). Con-

(1) Attendu que ces familles, ou du moins quelques-unes, ont tiré leur nom, soit du titre & de la dignité dont elles étoient décorées, comme les Visconti & les Avogadri, soit de la profession qu'elles exerçoient originairement, comme les

cluons. Dès lors que toutes les familles multiplioient à ce degré de vitesse & de quantité, il est bien évident que la population des Villages, des Bourgs & des Villages devoit être énorme; & il ne faut plus être surpris qu'il soit sorti des armées si considérables de tous les points de l'Italie; que Florence, par exemple, compta dans son territoire, cent mille hommes en état de porter les armes; que dans des

la Torre; soit enfin du lieu qu'elles habitoient, comme les la Posterla; on pourroit imaginer qu'il y avoit dans la même Ville plusieurs familles du même nom, quoique de souches différentes; au moyen de quoi la multitude des individus désignés sous la même dénomination ne seroit plus étonnante. Mais la conjecture est peu probable. On pourroit le présumer tout au plus d'un très-petit nombre. Qu'on s'en rapporte hardiment à la vanité des nobles qui fut toujours, à peu près, la même. Quelle apparence qu'une maison devenue puissante & illustre ait voulu se confondre, & faire cause commune avec d'autres familles qui osoient porter le même nom?

*Inveria. Storia
di Genova.*

An. 1138
& 1240.

guerres qui ne lui étoient pas personnelles, Gênes envoya quatre mille Albalétriers, simplement à titre d'auxiliaires, & compta dans ses débats civils, jusqu'à seize mille combattants (1) dans chaque faction; qu'Asti mit sur pied des armées assez nombreuses pour se mesurer avec les forces d'un grand Monarque, tel que Charles I Roi de Naples; que Milan offrit à Frederic II dix mille hommes, pour son expédition de la Terre Sainte, qui n'étoient certainement que la moindre partie des troupes de cette République; que les Bolonois eussent armé quarante mille contre les Vénitiens; qu'enfin la seule Ville de Padoue eut douze mille hommes dans l'armée d'Eccelin.

Il est vrai que cette quantité d'hommes, quelque prodigieuse qu'elle fût, ne suffisoit pas pour la sûreté & la défense des Républiques.

(1) Comme du temps d'Oppizzino Spinola, lorsqu'il étoit aux prises avec les Doria.

d'Italie. Rome qui comptoit , sous les Césars , des millions d'habitans , étoit de la dernière foiblesse ; & si tous les peuples , dont il est ici question , n'avoient eu pour appui un bon gouvernement & de sages loix ; si l'amour de la patrie & de grandes vertus politiques n'eussent échauffé leurs ames & guidé leurs bras , ils n'auroient pas joui si longtemps de la liberté ni remporté tant de victoires. Les chroniques d'Italie en général , fort arides & peu exactes , ne font pas mention de beaucoup de patriotes & de héros , tels que Tegghiaio Aldobrandin , & Farinata Uberto le *Camille* des Florentins. Mais on ne sauroit douter que chaque Cité n'eût des ames de cet ordre. Dans l'état violent où se trouvoient ces peuples , il étoit bien impossible aux grandes Villes de conquérir & aux petites de se défendre sans un foule de braves & sur-tout sans cette amour extrême de la patrie , qui est la base de toute vertu politique. Comment les Milanois , par exemple , auroient-ils pu s'élever à ce point de grandeur

& faire face aux Empereurs les plus belliqueux qui les attaquèrent, plus d'une fois, à la tête de cent mille hommes ? Comment Pavie, Asti & Cremonne eussent-elles soutenu leur liberté, leur réputation & leur domaine, vis-à-vis d'ennemis puissants & ambitieux tels que les Milanois : si la valeur n'eût, en quelque sorte, égalisé les forces & les armes ? Et si l'on veut faire consister la totalité ou la plus grande partie des forces de ces Républiques dans les milices qu'elles prenoient à leur solde, comment auroient-elles pu fournir à cette dépense, si la frugalité, la parcimonie, l'entousiasme du bien public n'avoient suppléé à tous les besoins ; si chaque particulier n'eût, perpétuellement, sacrifié ses intérêts & ses commodités à la chose publique ? Sans doute que l'on vit, plus d'une fois, des riches Citoyens de Pise, de Gênes, de Florence soudoyer, de leurs propres deniers, des troupes étrangères, & consacrer leur fortune à la défense de l'Etat ; & cela seul suppose des âmes héroïques & sublimes : ou si

l'on prétend que le sacrifice étoit vulgaire , attendu que les troupes soudoyées & mercénaires ne composoient que la plus petite partie des armées ; en ce cas il faut convenir , que la valeur & la bravoure étoient communes à toutes les Républiques de Lombardie , de Toscane , de la Romagne , & que les forces & la sûreté de chacune d'elles consistoient , essentiellement , dans le courage & les armes de ses propres Citoyens. En effet , tant que ceux-ci furent guerriers & soldats , il ne leur arriva jamais , ou fort rarement & pendant de très-courts intervalles , de subir le joug des Puissances étrangères , & bien moins encore celui des Tyrans particuliers. Tout Citoyen propre aux armes , c'est-à-dire , depuis seize ou dix-huit ans jusqu'à soixante , devoit marcher à l'ennemi ou défendre les murs , les fortifications & les portes. Je n'assurerais pas que ces milices bourgeoises entendissent la guerre & combattissent avec autant de précision que les troupes réglées. Cependant il en étoit fort peu qui n'eussent appris à manier

routes les armes dont on se servoit alors. Les Cités étoient , pour la plupart , autant d'écoles militaires. La Jeunesse de la Ville & de la Campagne s'assembloit fort souvent & particulièrement aux jours de Fêtes , pour exécuter les différentes manœuvres , concernant la défense & l'attaque ; exercice admirable , qui les formoit , non seulement à la science du soldat , mais les rendoit encore plus robustes , plus vigoureux & infiniment plus propres aux autres fonctions de l'homme & du citoyen. Ces troupes marchaient divisées selon les différens quartiers de la Ville , ou selon la profession que chacun exerçoit. Chaque bataillon avoit son Commandant , & même son Enseigne particulière , appelée bannière , drapeau ou gonfalon , suivant la diversité des dialectes. Dans la suite , lorsque le sort des batailles & tout l'art de la guerre consista dans le choc d'une cavalerie , pesamment armée , on ne fit pas grand cas du Peuple. Ce n'est pas qu'il eût cessé

de courir aux combats : mais on ne tenoit presque pas compte de cette foule de piétons , qui , par forfanterie ou par pure curiosité (1), se pressoit à l'entour du *Carrocio* (*). D'ailleurs , tant que cette premiere vigueur se soutint parmi les Républiques d'Italie , l'attaque & la défense s'y firent avec une bravoure étonnante. Radevic de Frisingue, qui rédigeoit, en 1160, les expéditions de Frederic I. & , entr'autres , la guerre de cet Empereur contre les Milanois , nous dit que ce Peuple faisoit peu de cas des tours & des fossés : comptant fermement sur ses propres forces , & sur celles de ses alliés , il ne croyoit pas qu'il y eût aucun Empereur ni Roi , qui fût en état de le réduire. Alexandrie-la-Neuve, entourée simplement d'un fossé & d'un parapet, soutint

(1) Ils avoient aussi en vue d'animer les Combattans.

(*) On verra bientôt ce que c'étoit que ce *Carrocio*.

un siège long & opiniâtre, contre toutes les forces de Frederic I. Vers l'an 1200, les Affigians, sans tours, sans murailles, presque sans bâtimens, & n'ayant, pour toute fortification, qu'une haye vive, ne laissent pas d'arrêter les troupes victorieuses de Charles d'Anjou & de se mettre à côté des plus puissantes Républiques de Lombardie (1).

Il ne faut pas croire cependant, que le salut des Républiques d'Italie fut entièrement abandonné au courage indisciplinable des Citoyens. Tous, à la vérité, couroient en foule attaquer ou repousser l'ennemi; mais ils étoient soutenus de certains corps de troupes à pied & à cheval, qui ne faisoient d'autre métier que celui de la guerre, & combattoient, par conséquent, selon toutes les

(1) Voyez *Ogerius Alfer*, Chronique d'Asti, *apud* Muratori, *Rer. Ital.* tome II. page 147. Voyez aussi plus bas, liv. 13, chap. 3.

règles de l'art. Ces corps se distin-
 guoient par les armes dont ils se
 servoient , par les chevaux ou
 les chars sur lesquels ils combat-
 toient , ou enfin par l'emploi qu'ils
 avoient dans les batailles & par
 les circonstances dans lesquelles ils
 devoient donner. Les uns étoient
 chargés , par exemple , de défendre
 le centre de l'armée , les autres de
 soutenir le premier choc de l'enne-
 mi , d'autres de faire les derniers
 efforts , & de rétablir l'ordre ou
 de protéger la retraite. Milan avoit
 un corps célèbre , composé de neuf
 cens hommes d'élite , appelé le
 Régiment de la mort , parce que
 tous juroient , en y entrant , de
 mourir plutôt que de tourner le
 dos. Cette République avoit enco-
 re un bataillon , appelé la troupe
 des braves , & un autre corps char-
 gé de la garde & de la défense
 du Carrocio. Dans tous les dénom-
 bremens des troupes Lombardes ou
 Toscanes , il est question d'Archers ,
 de Cuirassiers , d'Albalétriers , ainsi
 appelés du nom de l'arme offen-
 sive ou défensive dont ils se ser-

Bouquet
 des Fleurs ,
 chap. 223.

voient (1). Il est , bien plus fréquemment encore , question de la cavalerie (1) , qu'on étoit dès-lors en usage d'armer fort pesamment. Un passage de Guillaume Ventura me feroit même soupçonner que cette coutume de barder ainsi de fer les cavaliers & les chevaux , pourroit bien être venue d'Espagne (1). Nous lisons qu'indépendamment d'autres corps de cavale-

(1) Voyez Guillaume Ventura , *Chronique d'Asti*, chap. 9. & 10.

(1) Les Cavaliers , appelés d'abord Soldats , *Milites* , ensuite *Hommes d'armes* , ou *Lances* , n'alloient pas à l'ennemi avec un seul , mais avec deux & souvent trois Ecuyers , & suivis , qui plus est , d'un nombre égal , & quelquefois plus considérable d'autres serviteurs. En conséquence , on stipuloit dans les traités d'alliance , que telle République envoyeroit tel nombre de soldats , avec tant de chevaux & tant de *damoiseaux* , ou valets de pied.

(1) *Hispani ducenti milites cum copertis ferreis*. Guillaume Ventura , *ubi supra*. Voyez aussi Corio , page 140.

rie , les Astigians mirent sur pied mille chars , & les Milanois trois cent , sur chacun desquels étoient dix hommes armés.

Mais le plus singulier de tous ces usages militaires du XIII. siècle , celui qui paroît avoir été le plus universellement suivi des Peuples d'Italie , c'est le Carrocio. Inventé ou plutôt apporté d'Allemagne par Heribert , Archevêque de Milan (1), il fut successivement adopté des Villes de Lombardie & des autres Provinces d'Italie ; & sous Frederic I. l'usage en étoit devenu général. Ce Carrocio étoit un énorme char , trainé par une ou plusieurs paires de bœufs , orné de différentes manières , & du milieu duquel s'élevoit un large étendard qui étoit la bannière de la Ville , &

(1) Il n'en est pas question avant le règne de Conrad. Voyez Muratori , Dissertation 26. sur les antiquités du moyen âge , & an 1237. Voyez aussi Galvano Fiamma , Bouquet des Fleurs , chap. 243.

la principale enseigne de l'armée.
 (1). Le Carrocio ne marchoit que dans les guerres d'importance. Quelques jours avant d'entrer en campagne, on le conduisoit sur la place publique pour avertir les Citoyens de se tenir prêts à marcher contre l'ennemi. Dans l'action il devenoit le but & le centre de tous les efforts. L'aigle du temps des Romains, ne fut pas attaquée ni défendue avec plus d'acharnement. Le laisser prendre étoit le comble de l'infamie. Cette perte annonçoit une défaite entière, & rien n'égalloit, par conséquent, la joie & les transports de quiconque pouvoit s'en emparer. Frederic II. ne se crut jamais plus favorisé de la fortune & de la victoire, que lorsqu'il prit le Carrocio des Milanois, tout délabré qu'il étoit. Il le fit con-

(1) C'est, à peu-près, ainsi qu'on le trouve décrit en mille endroits. Voyez entr'autres, *Burcard. epist. de Victor. Mediolanens. apud Freer. Rerum Germanicarum*, tome 1. page 331. *Trist. Calc. lib. 10.*

duire en triomphe à Rome pour être placé parmi les autres trophées du Capitole. Frederic avoit aussi son Carrocio, qui différoit néanmoins des autres, en ce qu'au lieu d'être fait en forme de char & traîné par des bœufs, il étoit porté & fait en forme de tour, semblable à celles que les anciens ajustoient sur le dos d'un Eléphant.

Je présume que le Lecteur me dispensera de pousser plus loin ce détail ; ou si les notions que je donne ici paroissent insuffisantes, on peut recourir à la vingt-fixième dissertation de Muratori, qui, sans être le meilleur ouvrage possible, offre de quoi satisfaire les plus curieux, & ne laisse rien à désirer touchant l'art, les usages & les instrumens militaires de ces peuples. Mais ce que je crois devoir observer ; ce qui me paroît mériter une attention particulière, c'est que le prix infini que l'on mettoit à ce Carrocio ; & la fureur avec laquelle il étoit attaqué & défendu, rendoient les batailles moins meurtrières, en ce qu'elles se terminoient

*Memor. post.
test. Mutin.
Rer. Ital. t. 8.
p. 1119.*

communément par la perte de ce char ou par la fuite de ceux qui l'attaquoient. On n'aspiroit qu'à faire beaucoup de prisonniers. Ceux-ci restoient quelquefois, à la vérité, pendant plusieurs mois, & même pendant des années entières dans un dur esclavage : mais pour l'ordinaire ils étoient échangés, attendu qu'il y en avoit presque toujours de part & d'autre. On les relâchoit même assez souvent à certaines conditions & moyennant une rançon. Lorsque la victoire étoit complète & décisive, les vaincus étoient contraints de s'abandonner à la merci du vainqueur ; ce qui n'emportoit pas, néanmoins, la perte entière de leur liberté & de leurs possessions. Ils juroient seulement d'être désormais aux ordres de la République victorieuse, quelquefois, de lui payer un tribut ou de recevoir un Podeslat de sa main. Au reste ce serment, par lequel les vaincus se soumettoient aux ordres du vainqueur, n'étoit qu'un simple aveu de vassalité, parfaitement semblable à ces prestations d'hommages dont il est si souvent quel-

non dans l'histoire des Comtes de Savoye, des Dauphins de Vienne, des Marquis de Saluce, des Rois de France & des Comtes de Provence, parmi lesquels la guerre se terminoit communément, par quelque humiliante cérémonie que le vaincu étoit forcé de subir, & qu'on appelloit hommage lige ou serment de fidélité. Tel peuple qui juroit, aujourd'hui, d'être soumis & fidèle à ses vainqueurs, reprenoit les armes, l'année suivante, & leur faisoit la guerre plus vivement que jamais : c'est ce qu'attestent les annales de toutes les Républiques de Toscane & de Lombardie. Lorsque les Cités vaincues gardoient la foi jurée, leur servitude ordinaire étoit de prendre les armes pour le soutien, la défense, & l'agrandissement de celle qui avoit reçu leur serment; ainsi que par le droit féodal, celui qui prêtoit hommage à quelqu'autre Prince, étoit obligé de le suivre & de le seconder dans ses entreprises.

Tant que l'imagination des Italiens fut affectée de cette manière,

le bonheur consistoit à pouvoir se vanter d'avoir pour patrie une Cité, dont la puissance imprimoit la terreur ou ne le cédoit du moins à nulle autre. Il en résultoit un combat perpétuel de vanité, poussé quelquefois jusqu'à la puérilité & au ridicule. Toutes ces Républiques faisoient assaut de présomption & d'orgueil. Au moindre succès elles se repaïssoient des espérances les plus folles & s'infatuoient des prétentions les plus chimériques. Le bon & sincère Villani convient que les Pisans, du temps des prospérités de leur République, se croyoient sans difficulté, les dominateurs de la terre & des mers. Il ajoute que les Florentins, après quelques avantages remportés sur leurs voisins, songeoient très-sérieusement aux moyens d'achever la conquête de l'Italie; délire inconcevable, & qui étoit si loin de se réaliser, qu'il leur fallut encore deux siècles de travail & d'efforts pour s'emparer seulement de la moitié de la Toscane. Les autres Républiques n'étoient pas plus modestes en pareil cas. Mais il faut convenir que

Villani, l. 6.
chap. 2.

la manière, dont s'y prenoient la plupart d'entre elles, étoit peu propre à faire des conquêtes & à les conserver. Elles ne savoient point ce que c'étoit que de dissimuler. Quand une République en vouloit à quelque peuple ou Cité de son voisinage, bien loin de cacher sa haine & ses desseins, elle préluoit long-temps auparavant, par des menaces & des bravades, comme pour avertir l'ennemi de se tenir prêt, ne voulant point l'attaquer à l'improviste, mais se mesurer franchement avec lui. Les Florentins avoient une grosse cloche, appelée la *Martinella*, qu'ils portoient dans les combats. Elle servoit à donner le signal de la bataille & des différentes manœuvres : c'étoit leur tambour. Lorsqu'ils se dispoient à marcher contre quelque peuple voisin, ils ne cessoient pendant un mois ou deux de faire sonner cette cloche, pour avertir à la fois l'ennemi & leurs propres sujets de se préparer à la guerre. Il faut convenir encore que ces guerres étoient souvent produites par les plus petites causes. Ces

Villani, l. 6.
c. 77. Leon,
Aretin & Scip.
Ammir. hist.
de Floren.

peuples , excessivement jaloux de leur honneur, & prodigieusement ombrageux, comme le sont toutes les nations simples & grossières, s'enflammoient & prenoient les armes pour le sujet le plus frivole. Les Florentins, par exemple, en vinrent aux prises avec ceux de Pistoye, parce qu'il y avoit sur le mont Carmignano, dépendant de celle-ci, deux bras de marbre dont les mains faisoient la nique à Florence.

Villani, l. 6.
ch. 5.

Mais ce qui doit paroître encore plus étrange, c'est cette brutale persévérance à se braver & s'insulter pendant tout le cours d'une guerre & même après la victoire. Au lieu de chercher les moyens de calmer un ennemi & d'éteindre cette animosité qui ne servoit qu'à le rendre plus terrible tant qu'il avoit les armes à la main, & plus impatient de secouer le joug quand il étoit vaincu, on ne cessoit de le provoquer & de l'aigrir, afin de ranimer, ce semble, son courage & de prolonger sa résistance; ou bien on lui prodiguoit les affronts & les outrages comme si l'on eût voulu lui faire abhorrer la dépendance & le

pousser à la révolte. Les peuples voisins & rivaux, qui en venoient à une guerre ouverte, se défioient & s'insultoient de plusieurs manières. Les uns affectoient de faire, dans le territoire, ou si le siège étoit formé, sous les murailles mêmes de la Ville ennemie, quelque acte de souveraineté. C'est ce que les Florentins firent au siège de Pise (1256). Ils dressèrent au milieu de leur camp & en face de la Ville tout ce qui étoit nécessaire pour la fabrication de la monnoie & frapperent des florins; ce qui signifioit qu'ils jouissoient déjà, dans ce district, des droits régaliens. Les Lucquois, armés contre les Pisans, en usèrent ainsi; & postérieurement Castruccio de Lucques fit le même affront aux Florentins sous les murs de Signa. Les autres ouvroient, au milieu de leur camp, les spectacles & les jeux destinés à célébrer la victoire & les fêtes publiques, pour faire voir qu'ils jouissoient de toutes les commodités, de tous les plaisirs même de la paix, & qu'ils défioient l'ennemi de venir les attaquer ni les trou-

Villani, l. 6.
ch. 23. Am-
mir. hist. de
Floren. l. 6.

Villani. l. 6.
c. 64 & c. 65

bler. Mais l'insulte la plus ordinaire étoit de couper le pin ou tel autre arbre dont la hauteur & le touffu sembloit annoncer la puissance des propriétaires, & sous lequel les habitans s'assembloient aux jours de fêtes. Une manière d'insulter l'ennemi, encore fort usitée, étoit de courir à sa vue, le *pallio* (1); & pour aggraver l'outrage on ne faisoit courir que les plus infâmes prostituées qui se trouvoient dans le camp. Quelquefois les assiégeants imaginoient de jeter avec leurs machines, un âne dans la Ville, comme pour reprocher aux assiégés leur insigne *couardise*; ainsi qu'en usèrent les Bolonois vis-à-vis de Modène, en 1249, (2), & les Floren-

(1) On appelloit *pallio* le prix proposé pour la course. Cet exercice étoit alors si commun & si chéri, que l'usage s'en est maintenu jusqu'à nos jours, dans plusieurs Villes. Voyez Guillaume Ventura, chap. 10, *apud* Muratori, *rer. Ital.* tome 11, pag. 163.

(2) Voyez les annales de Bologne, *apud* Muratori, Dissertation 26.

ains vis-à-vis de Sienne, en 1232. Or il est bien évident que ces procédés & tant d'autres non moins insultants, devoient prodigieusement irriter les ennemis & rendre la défense beaucoup plus opiniâtre. Ils alloient plus loin encore; & lorsque la guerre étoit terminée, lorsque l'un des peuples belligérans se trouvoit contraint de céder & de se soumettre, les conditions de la paix étoient elles-mêmes de nouvelles injures. Elles consistoient ordinairement dans quelques démarches humiliantes qu'exigeoit le vainqueur, ou dans quelque affront que l'on faisoit essuyer publiquement aux prisonniers de guerre, comme de leur arracher le haut-de-chausse & de les renvoyer nuds de la ceinture en bas. Il arrivoit de là que le vainqueur uniquement occupé d'assouvir sa folle vanité, négligeoit de prendre les mesures convenables pour retenir la Ville subjuguée dans l'obéissance, & que celle-ci ne tarroit pas de reprendre les armes & de se venger.

Ricor. Malesp.
chap. 120.

Il est vrai que ces peuples se corrigèrent à la longue de ces coutumes grossières & barbares. Ils comprirent enfin que la victoire & des forces supérieures pouvoient procurer des avantages plus réels & plus solides. Beaucoup de Cités, après s'être prévalu de la foiblesse de leurs voisins, & les avoir humiliés plusieurs fois, acquirent sur eux un véritable droit de souveraineté, dont il reste même encore des traces. Mais elles n'en vinrent là que par gradations insensibles. Ce fut l'effet de plusieurs causes, entre autres, du ralentissement de cette fureur pour la liberté, & de cette passion effrénée pour la gloire ou son phantôme, qui pendant plus d'un siècle, maintinrent un équilibre presque parfait entre les différentes Républiques d'Italie. Ajoutons que lorsqu'elles commencerent de réfléchir & de combiner, le gouvernement populaire étoit déjà sur son déclin, & la plupart d'entre elles au pouvoir de quelque famille puissante. Car il faut remarquer que les Bolonois & les Astigiens

ne conserverent pas long-tems leurs conquêtes. Les Milanois eux-mêmes ne purent s'affermir dans leurs ; & la dépendance de toutes ces Cités , qui formerent ensuite le vaste Duché de Milan , ne fut bien cimentée qu'après que les Viscontis s'en furent rendus maîtres. Mais , vers la fin du XIII siècle, à dater de la mort de Frederic II & même au commencement du suivant, il ne put guère être question de principes ni de système. Et comment retenir dans les bornes de la modération toutes ces Villes libres, où dominoit généralement la faction indomptable des Guelfes ; où le Gouvernement tenoit bien plus de l'anarchie que d'une démocratie régulière & caractérisée ; où l'on ne suivoit réellement d'autre loi que la fougue impétueuse du peuple ? Supposé même que la réforme fût praticable, est-il bien décidé qu'elle n'eût pas été funeste ? Pour peu que cet amour ardent de la patrie se fut ralenti, pour peu que ces bruyants accès de jalousie & d'animosité mutuelles se fussent calmés, il

n'eût plus été possible de faire prendre les armes au peuple, & c'étoit fait de la liberté. Il falloit à ces peuples grossiers des motifs palpables & grossiers comme eux; il falloit que le ressort fût conforme au génie dominant. Sans doute que cette maniere brutale de faire la guerre & la paix, avoit ses inconvénients; mais elle avoit aussi ses avantages. Elle soutenoit la balance entre toutes ces Républiques; & si elle empêchoit celle-ci de s'accroître & d'affermir sa puissance, elle ménageoit à l'autre les moyens de défendre ou de recouvrer la liberté.

Dans le système actuel de l'Europe, les Villes d'Allemagne & d'Italie, qui se maintinrent libres après les révolutions du seizième siècle, peuvent se passer de garnison & d'armée. Elles sont en sûreté à côté des plus puissants Monarques. Au lieu que les Républiques du treizième siècle, qui n'étoient sûrement pas en état d'entretenir des corps de troupes réglées, qui ne pouvoient compter d'ailleurs sur

la protection d'aucun Potentat intéressé à leur existence, étoient abandonnées à elles-mêmes, & n'avoient d'autre ressource que la bravoure de leurs propres Citoyens. Or, prétendre que le raisonnement & la réflexion puissent engager une populace à tout quitter, femme, enfants, ménage, atelier, pour courir aux combats & à la mort; c'est mal connoître les hommes. Il faut absolument que l'appas d'un riche butin les mette en action, ou qu'ils soient atteints de quelque frénésie politique, telle que cette jalouse rage, dont tous les peuples étoient animés les uns contre les autres. Et c'est précisément cette frénésie qui prend si facilement les caracteres du patriotisme & de la vertu; c'est ce brulant enthousiasme de gloire, de vanité, d'émulation, qui fit que, pendant près de deux siècles, l'Italie compta dans son sein, non compris le Royaume de Naples, environ quarante Républiques plus ou moins puissantes, dont la destinée n'eût peut-être été ni si

glorieuse ni si longue, sous une autre direction.

Je fais bien que si, d'abord après les premiers succès des Communes, il eût été possible de perfectionner le Gouvernement & le droit public, on auroit évité des maux infinis; on ne se seroit pas plû, comme l'on fit depuis 1300 jusqu'en 1500, à détruire cette précieuse quantité d'hommes & de forces acquises insensiblement pendant les trois siècles précédents. Qui fait même si l'on ne seroit pas venu à bout d'unir les vertus des siècles grossiers aux lumières, à la culture, à l'urbanité du nôtre, & de jouir à la fois des avantages de la politesse & de la barbarie. Mais cette brillante hypothèse est malheureusement contraire à l'expérience. Tel est l'ordre immuable auquel sont assujettis les Gouvernements & les Etats; tels ont été les différens périodes de toutes les nations célèbres dans l'histoire. La pauvreté & l'ignorance des premiers habitants ou restaurateurs d'une Contrée, y maintiennent plus ou moins long-tems

des mœurs simples & agrestes; la rudesse & la simplicité font multiplier rapidement l'espèce, engendrent des individus fortement organisés, exaltent toutes les facultés du corps & de l'ame, & leur donnent cette énergie qui constitue la bravoure & l'héroïsme. Delà les guerres, les conquêtes, le commerce, la culture des arts, qui, après avoir ruiné & rendu désertes plusieurs terres ou Cités, vont accroître la population & les richesses de celles d'entr'elles qui ont eu la force ou le bonheur de résister à l'épreuve. Là commencent infailliblement la corruption & la décadence. Car du moment que vous entassez les hommes, vous les dépravez nécessairement, sur-tout si la Cité où ils se rassemblent, est florissante, & bien plus rapidement encore, si elle est riche & pécuniaise. Il est impossible, dis-je, qu'ils ne se livrent à la mollesse, au luxe, à la volupté qui énervent, engourdissent & consomment insensiblement les générations. Comment

sortir alors de cet état de langueur
& d'inertie? Le retour à l'antique
simplicité, à la valeur, aux vertus du
premier âge, est-il absolument désespé-
ré? Non, sans doute; mais il faudroit
subir des révolutions terribles qui,
tout bien considéré, ne sont nulle-
ment à désirer.



CHAPITRE IX.

*Parallele des Républiques du
moyen âge , avec celles de
l'antiquité : Réflexions di-
verses sur ce sujet.*

QUAND on parcourt les annales de Lombardie ou les chroniques de la Toscane ; quand on voit ces Peuples terminer & recommencer , sans cesse , leurs débats étrangers & domestiques , passer si rapidement de la guerre à la paix , de la vie de citoyen à celle de soldat ; quand on voit , dis-je , cette succession continue de traités , de ruptures & de troubles , il n'est personne qui ne croye lire , sous différens noms , l'Histoire de l'ancienne Rome , ses guerres avec les Latins & les Volsques , & les querelles interminables du Peuple avec les Patriciens , ou du Sénat avec

les Tribuns. Je ne ferois point surpris , par exemple , qu'en lisant Scipion Ammirato [1] , on s'imaginât quelquefois tenir dans ses mains une version de Tite-Live ; tant j'apperçois de rapports entre les Italiens du tems de Camille & de Pyrrus , & ceux du tems de Frederic II. & de Manfred. C'est , à peu près , la même maniere de déclarer , de poursuivre & de terminer la guerre. Dans l'intérieur des Cités , ce sont des débats de la même espèce : les Nobles , éternellement aux prises avec le peuple : les premiers , également hautains , superbes & dédaigneux ; celui-ci , constamment injuste dans ses demandes , extrême dans ses emportemens & ne reconnoissant plus de joug ni de bornes , du moment qu'il a senti ses propres forces & s'est ingéré dans le Gouvernement. Même génie , mêmes passions , mêmes révolutions. Cet amour dominant de la patrie , qui , lorsqu'elle

(1) Histoire de Florence;

est en péril , amortit ou comprime tous les ressentimens particuliers , y régna pendant quelque temps avec le même empire [1]. Même simplicité , même âpreté de mœurs , même constance à supporter les fatigues & la disette. Ajoutons qu'ils se familiarisèrent , les uns & les autres , avec les armes , & contractèrent cette habitude de combattre , qui fait que la plus petite nation est toujours en état , sinon de conquérir , du moins de défendre ses possessions & sa liberté. Enfin nous pouvons observer que chez les anciens Peuples d'Italie , ainsi que chez ces Républiques , qui se formerent dans le moyen âge , & des débris du Royaume des Lombards , & de ceux du second Empire d'Occident ; celles dont le territoire étoit plus étroit , ou la fondation plus moderne , l'em-

(1) *Januenses , Astenses à guerra militum*
 (des Nobles) *cessarant ut resistere possent*
dicto Regi. Guill. ventura , Chron. d'Asti ,
 chap. 1.

portèrent sur les autres. Non seulement elles conserverent plus longtemps leur liberté, mais elles étendirent leurs Etats & leur Domination. Au contraire, les Cités où régnoit l'abondance, celles dont l'origine étoit plus reculée, succombèrent plus facilement & passèrent, avec beaucoup moins de résistance, sous le joug de leurs propres tyrans, ou des Puissances étrangères. J'apperçois, d'ailleurs, une conformité singulière dans la destinée de leurs tyrans respectifs. Que de rapports entre Eccelin de Romano & Tarquin le Superbe ! A combien de titres on pourroit comparer le Marquis Obert Pelavicino, Buozo de Doara & Martin de la Torre avec Porfenna, Roi de *Clusium*, & tant d'autres Princes ou Magistrats suprêmes des anciens Toscans, Latins, Campaniens & Samnites ; parmi lesquels des Cités libres & indépendantes passoient quelquefois, comme nous l'avons vu [1], sous

[1] Voyez tome I. liv. I. chap. VIII, pages 84 & 85.

le joug d'un citoyen puissant , ou du tyran de quelqu'autre Ville voisine ; précisément comme nous voyons au XIII. siècle , & dans le suivant , un Podestat de Padoue , de Milan ou de Verone , obtenir le gouvernement de plusieurs autres Cités également libres & indépendantes !

Il faut convenir cependant , que les Républiques anciennes différoient de celles que nous appellons du moyen âge , en deux points essentiels , qui rendirent leur condition assez inégale. Le premier , est cette espèce de Souveraineté conservée sur celles-ci par un Prince étranger , c'est-à-dire , par le Roi de Germanie , qu'une longue possession faisoit regarder comme Chef suprême & Seigneur suzerain de la Contrée. Les Villes d'Italie , excepté celles qui composoient le Royaume de Naples , se souvinrent toujours d'avoir été sujettes des Rois Lombards & Carlovingiens , & n'osèrent jamais se croire , à tous égards , indépendantes des Empereurs Germaniques , ni mépriser ouverte-

ment leur autoriré. Ceux-ci , de leur côté , n'imaginèrent jamais être déchus de l'Empire , ni des droits exercés par les Successeurs immédiats de Charlemagne & par les Ottons de Saxe. Mais le moyen de déterminer jusqu'où devoit s'étendre le souverain domaine des Monarques Allemands , dans toutes ces Villes munies de tant de privilèges , de concessions & de diplômes , & franchises , en quelque sorte , par les Rois précédens. De-là , des contestations & des disputes éternelles , qui mettoient chaque année les Italiens aux prises avec les Allemands , qui ne permirent jamais au Gouvernement d'y prendre une marche certaine ni de caractère bien décidé , qui constatoient à la fois , & la ferme résolution où étoient les nouvelles Républiques , de secouer le joug des Ministres Impériaux & leur impuissance de s'y soustraire entièrement. L'autorité , toujours contentieuse , mais jamais absolument méconnue des Monarques Allemands , reprenoit , de temps-en-temps , quelque vigueur &

& s'étoit des prétentions mêmes des Citoyens , ou des querelles que l'incertitude des limites occasionnoit entre les Cités. Communément , l'un des deux partis étoit intéressé à soutenir les droits de l'Empire ; & c'étoit , particulièrement , le cas des Nobles qui tenoient des Empereurs leurs titres , leurs privilèges & leurs juridictions. Il falloit donc que les Communes fussent perpétuellement en garde , & contre cette puissance du dehors , qui prétendoit , ouvertement , les asservir ; & contre les Seigneurs nationaux , qui ne cessoient au dedans de tendre des embûches à leur liberté. Voilà ce qu'on peut appeller le vice originel , la maladie habituelle de ces Républiques ; maladie qui les mina plus ou moins lentement , & dont enfin elles périrent toutes. Or les Républiques anciennes en furent exemptes. Nulle Puissance étrangere , reconnue & déterminée , qui fût le prétexte , le mobile ou l'appui de leurs discordes intestines entre les Nobles & les Plébéiens ; nul Potentat , qui fût en droit

de se mêler de leurs différens, comme les Rois de Germanie , chez ces Républiques du moyen âge. Les Nobles avoient , par conséquent, chez celles-ci , un grand avantage : il semble même que leur condition auroit dû en être plus heureuse. Point du tout : ils n'en effuyèrent que plus de disgraces ; car , à Rome, par exemple , les Grands forcèrent plus d'une fois les Plébéiens à sortir de la Cité. Quand le Peuple Romain lassé des dédains & de la tyrannie des Nobles , prenoit le parti de se retirer ; ceux-ci , pour le ramener , daignoient , tout au plus , lui donner quelque part aux honneurs. Mais , chez ces Républiques du XIII. siècle , les Peuples armés & furieux donnoient la chasse aux Nobles , & les contraignoient de s'exiler de leur patrie.

Ce qui rendit encore la condition de ces Peuples si différente de celle des anciennes Républiques , tant Italiennes que Grecques , c'est la prodigieuse influence de la religion dominante dans leur Gouvernement politique. Ce n'est pas que chez les

Latins, Sabins, Etrusques & Samnites, les délibérations civiles, la guerre même & la paix ne dépendissent, en partie, de ceux qui présidoient aux sacrifices & aux autres cérémonies religieuses. Aussi les Citoyens ambitieux y briguoient ils vivement le Sacerdoce, les emplois & les honneurs institués par la superstitieuse gentilité, ou tâchoient-ils du moins de se rendre favorables les Prêtres, les augures & les interprètes de leurs Dieux. Mais, au lieu que les Pontifes du Paganisme n'avoient à consulter que les coutumes de la nation, sa croyance particulière, & leur propre opinion, sans dépendre d'aucune autre autorité visible que de celle du Gouvernement dans lequel ils vivoient; les Prêtres & les Religieux du Christianisme, qui eurent ensuite tant de part aux révolutions d'Italie, dépendoient d'une Puissance étrangère & distincte de la Cité qu'ils habitoient, c'est-à-dire, du Pontife Romain, Chef suprême d'un corps mistique, dont chaque Ville étoit membre. On se persuada dans

ces siècles d'ignorance , que les Papes pouvoient employer au soutien , à l'augmentation même de l'autorité temporelle , qu'ils prétendoient exercer dans le gouvernement des Royaumes & des Républiques , les censures & les terreurs destinées à maintenir la pureté de la Foi. Cette étrange & fausse opinion régnoit , sans contradiction , à la Cour de Rome , dans tous les Ordres Monastiques & , bien plus impérieusement encore , chez ces nouveaux corps de mendiants , imbus , en naissant , de tous les préjugés de ces siècles barbares. Or , attendu que les Moines , & surtout ces nouveaux Freres Prêcheurs & Mineurs étoient en grande vénération auprès des Peuples , le Pape pouvoit , fort aisément , s'en prévaloir , diriger par leur ministère les délibérations des Communes ; & toutes les fois qu'il avoit besoin d'armer l'Italie , il étoit bien assuré de trouver , sinon la généralité , du moins une bonne partie des Républiques prêtes à le seconder. Ces Religieux exerçoient non seulement des emplois civils ,

faisoient , dans la plupart des Républiques, les fonctions de Trésoriers ou Camerlingues, d'Archivistes ou Secrétaires; non seulement ils entroient , à titre de vénérables, d'anciens & de quarténier , dans les Conseils d'Etat , qui se tenoient communément dans les Eglises & les Monastères : mais ils pouffoient l'abus jusqu'à s'ériger en Tribuns du Peuple , & quelquefois en Généraux d'armée (1). En 1256, un fameux Dominicain , nommé Frere Jean , commandoit , avec une autorité à peu-près semblable à celle des Provediteurs de Venise , ou des Commissaires de Florence , les troupes que Bologne envoyoit contre Eccelin. L'année suivante , on vit Frere Evrard , autre Dominicain très-fameux , régir les affaires des Guelfes , de Mantoue , exactement comme un Con-

(1) *Villani*, liv. 7. chap. 16-17. *Scipione Ammirato*, liv. 11. *in fine*. *Corio*, pages 262 & 267. Mémoires manuscrits, *Del signor. Domenico Manni*, dont je suis possesseur.

Corio, pag.
262-267.

feiller d'Etat , ou comme un Magistrat de la plus grande importance. Dans le même-temps, ou environ, la République de Milan étoit menée par un Abbé de Clairvaux. Chaque Ville, en un mot, avoit quelque personnage de cette espèce, qui par le moyen de la prédication, ou autrement, s'emparoit des esprits & faisoit mouvoir, à son gré, les Peuples & les Recteurs. Sans doute que chacun de ces Moines intriguants secondoit dans son district les vues du Pape. Ils n'étoient, à proprement parler, que ses Agens & ses Ministres. Mais il reste à savoir si les Peuples n'en retiroient pas d'aussi grands avantages que la Cour de Rome. Les Villes d'Italie rendirent, à la vérité, de grands services aux Papes. Sans le secours des Communes, le Saint Siège eût peut-être perdu son Domaine temporel. Mais combien ne se prévalurent-elles pas aussi de l'autorité Pontificale, pour se maintenir en possession de la liberté qu'elles avoient acquise, insensiblement, dans la décadence de

l'Empire des François & des Allemands ? Les faits tracés dans les livres précédents & dans celui-ci, & surtout les événemens du règne des deux Frederic , en fournissent la preuve la plus complete. On y voit les efforts puissans & continus de la Cour de Rome , pour empêcher que les Empereurs ni d'autres Potentats se rendent maîtres de ces Contrées. Or , si cette liberté, si cette indépendance , dont tant de Cités jouirent pendant quelques siècles , doit être regardée comme un bien réel & précieux , il est évident que l'Italie en fut presque entièrement redevable aux Souverains Pontifes. Si l'on doit s'en rapporter au contraire à certains politiques , admirateurs & panégyristes de la Monarchie , si le Dante fut ensuite fondé à censurer le Gouvernement Républicain , s'il eut raison de soutenir que la liberté est pernicieuse au peuple même qui la possède de la manière la plus authentique (*); parce qu'incapable de

(*) Voyez le Dante Alighieri , Disé
Kiv

discerner ses véritables intérêts ; ce Peuple se réjouit , dit - on , & s'afflige presque toujours à contre sens ; il faudra convenir , pour lors , que les Papes ont fait grand tort à cette nation , & joindre nos doléances à celles de tant d'Ecrivains , sur ce que ces Pontifes n'ont

cours politiques , liv. 1. Discours 53. Ou *Traité de Monarchia Mundi*. Le même qui a chanté le Paradis , le Purgatoire & l'Enfer dans un Poëme , intitulé *Divina Comedia* ; où il se déchaîne contre la Maison de France & la Cour de Rome , pour se venger de Charles de Valois , & de Boniface VIII. qu'il regardoit , avec quelque raison , comme les Auteurs de toutes ses disgraces. C'est effectivement , en 1301 , lorsque Charles de Valois vint en Toscane , appelé par Boniface , qu'il fut obligé de quitter Florence , sa patrie , & que tous ses biens furent mis au pillage. Une infinité d'auteurs se sont exercés à commenter , critiquer , expliquer & défendre son Poëme , dans lequel il déploie toutes les richesses de l'esprit , de l'imagination & du langage. Mais la pureté de ses mœurs n'égalait pas , à beaucoup près , la beauté de son génie. Il retourna en Italie après avoir passé quelque temps à Paris , & mourut à Ravenne en 1321.

jamais sçu ranger l'Italie sous leur obéissance , ni voulu souffrir , par envie & par pure jalousie , que d'autres s'en soient emparés. Mais dans ce cas là , je voudrois bien cependant que l'on me dît si le sort des Nations qui , divisées d'abord en plusieurs Etats , devinrent ensuite Provinces dépendantes d'un seul & même Empire , est réellement plus heureux que celui des Italiens. D'ailleurs , avant d'être en droit de se récrier contre la Cour de Rome & tout ce qu'elle fit dans ces siècles barbares , en faveur de la liberté & de sa propre grandeur , il faudroit examiner , ce me semble , le titre & les droits des puissances qui s'ingéroient dans les affaires d'Italie ; il faudroit déterminer celle à qui le souverain Domaine en étoit légitimement dévolu , supposé que les Papes & les Italiens fussent restés dans un état purement passif. Je ne prétends au reste , que discourir simplement sur le fait ; laissant de côté , & les titres respectifs des Puissances étrangères , qui prétendirent en effet à la Souve-

raineté de l'Italie , après la décadence de l'Empire Romain , & le droit que pouvoient avoir les Souverains Pontifes de s'y opposer. Je ne parle ici qu'en historien qui raisonne & conjecture ; & non en publiciste qui discute & prononce.



CHAPITRE X.

Continuation de la même matière. Causes particulières du rétablissement des arts & du commerce en Italie dans le treizième siècle.

C'Est encore ainsi, peut-être, qu'il faudra calculer & le bien & le mal que l'autorité temporelle des Moines produisit en différentes Villes d'Italie. Nous savons très-bien que, vers le milieu du quinzième siècle, c'est à dire, un peu plus de cent ans après que Dominique & François eurent institué ces Ordres de mendiants, on eut quelque sujet de s'en plaindre. Mais nous ne pouvons dissimuler que les premiers disciples de ces deux Patriarches, qui vivoient précisément dans le temps que nous décrivons, n'eurent peut-être d'autre tort que ce-

lui de s'être opposés , sans ménagement , aux excès & aux violences des Grands , & d'avoir presque toujours pris le parti des Communes qu'ils trouverent en possession du Gouvernement Républicain. Il est bien certain , d'ailleurs , que ces Religieux ne pouvoient défendre la liberté publique sans favoriser les progrès & l'extension de l'autorité du Pape. N'étoit-il pas le Chef suprême du parti Guelfe ? les peuples ne le regardoient-ils pas généralement comme leur protecteur , & tous ceux qui aspiroient à la tyrannie comme leur plus mortel ennemi (1) ? Je sens bien qu'au-

(1) Le Pape étoit odieux à ceux-ci par deux raisons : 1°. Parce qu'il est assez difficile qu'une Puissance de nouvelle date se décide par des principes d'équité : elle ne consulte ordinairement que l'ambition qui commande presque toujours des injustices. 2°. Parce que , avant le couronnement de Charles d'Anjou , tous ceux qui faisoient des efforts pour subjuguier les Cités libres , étant Gibelins de pro-

jourd'hui l'on doit trouver fort étrange que ces Religieux fussent chargés d'affaires d'Etat. L'inconséquence même, & la fausseté des raisonnemens dont ils motivoient quelquefois leurs avis, ne peut que faire pitié. Mais autre temps, autres maximes: & quoiqu'il soit bien décidé que les vertus morales doivent toujours être & sont en effet les mêmes en tout temps, on ne sauroit nier que les vertus politiques peuvent varier selon la diversité des génies & des Gouvernemens. Or si nous envisageons, sous ce rapport les Moines du treizième siècle, nous verrons que la plupart de leurs opérations & la fin sur tout qu'ils se proposèrent, étoient d'une utilité relative, & qu'à ce titre ils méritent bien plutôt d'être loués, que blâmés des principes & des maximes absurdes dont ils étoient malheureusement imbus. Qu'on se rappelle l'effroyable bar-

ression & partisans de l'Empereur, avoient des intérêts directement opposés à ceux du Saint Siège.

barie des siècles précédents , l'ignorance grossière qui en fut la suite , & qui regnoit universellement lorsque les Cités d'Italie se formerent en Républiques , & l'on sera bientôt convaincu qu'il étoit impossible que le Gouvernement s'établît sur un plan mieux combiné. Du moment que les Communes s'étoient emparées de l'autorité souveraine , il falloit absolument ou que l'état fut abandonné à la fougue du peuple , ou que certains personnages prissent l'ascendant & se missent à la tête des affaires. Or la multitude étant incapable de procéder avec ordre , de prévoir les événements , de craindre les périls éloignés , de se conduire en un mot par les principes d'une politique consommée , ses délibérations dépendent nécessairement de quiconque a le droit & le talent de porter la parole dans les assemblées publiques. C'est précisément le cas où se trouverent les Moines. Autorisés , par leur ministère & par l'usage , à proposer & représenter au peuple ce qu'ils regardoient

comme la volonté & les ordonnances de la Divinité, ils devinrent positivement en Italie, ce qu'étoient les Orateurs chez les Athéniens, les Tribuns à Rome & autres Magistrats semblables dans les anciennes Républiques Italiennes. Si l'on demande quels effets ces Orateurs sacrés produisirent dans l'ordre politique ; je répondrai hardiment, qu'ils y causerent quelquefois des troubles, mais que le bien qu'ils firent, surpasse de beaucoup tout ce qu'on nous raconte des Orateurs d'Athènes & de Rome. Ceux-ci ne favoient pour la plupart, que souffler le feu, semer les scandales, fomenter l'aigreur & la division : ils n'étoient animés, le plus souvent, que par leurs propres intérêts & par des sentiments de vengeance. Les Moines au contraire, ainsi que les Ecclésiastiques, s'efforçoient de rétablir la paix, de réconcilier les Citoyens avec les Citoyens & les Cités avec les Cités. Et qui ne voit pas que ces pacifiques fonctions compensoient abondamment le sang que leur faisoit quelquefois

répandre l'intolérance & les préjugés dominants ? Quel estimateur assez injuste des choses , à ne les envisager même que dans leurs rapports avec l'ordre politique & civil , voudra préférer un Eschine , un Graccus , un Drusus , aux Antoine de Pade , aux Vincent Ferrier , aux Jean de Vicenze , aux Guala de Bergame , qui eurent tous une si grande influence dans les délibérations des peuples d'Italie sous le règne de Frederic II , ou environ (1) ?

Je fais bien que les accommodements & les traités de paix de la façon de ces bons Religieux , étoient pour l'ordinaire imparfaits & peu durables ; attendu qu'insistant , presque toujours , sur des raisons générales & des motifs tirés de la charité chrétienne , pour peu que ces pieux mouvements vinssent à se ralentir , l'animosité , l'intérêt & l'ambition reprenoient bientôt vigueur

(1) Voyez Tournon, abrégé des vies des premiers Disciples de saint Dominique.

& faisoient revoler aux armes. Mais je ne sache pas que les traités & les accords cimentés par d'autres médiateurs & fondés sur d'autres motifs, aient été plus solides (1). Qu'on remonte même, si l'on veut, jusqu'aux Républiques de l'antiquité : on trouvera que les décrets & les délibérations des Athéniens, les transactions des Nobles avec les peuples de Rome, s'oublioient avec la même facilité. Et comment pourroit-on suivre un système dans les Gouvernemens populaires ? l'instabilité des résolutions & des projets y tient à la nature même de la mul-

(1) On peut voir chez Guillaume Ventura, combien de traités, dirigés par les Ambassadeurs d'Asti, furent conclus & rompus entre la Noblesse & le peuple de Pavie. Cet Historien assure avoir vu lui-même cinq ou six révolutions, dans lesquelles les Nobles furent chassés autant de fois par le peuple : *in diebus meis vidi plusquam quinquies expulsos stare milites (nobiles) de Pavia, quia populus fortior illis erat.* Chron. d'Asti. chap. 8, apud Muratori *Rer. Ital.* tome 11. pag. 160.

titude, qui est mue irrésistiblement par l'objet qu'elle a sous les yeux & qui ébranle les fibres de son cerveau. C'est l'insatiable cupidité du cœur humain qui perpétue les guerres extérieures & intestines, qui éternise les discordes entre concitoyens & les peuples voisins. Dès lors que les uns veulent à toute force vivre indépendants & libres de toute espèce de joug, & que les autres ont la fureur de dominer & d'opprimer, la concorde & la paix sont nécessairement bannies, ou ne peuvent jamais avoir qu'un règne fort passager.

Il faut convenir cependant qu'en fait de conquêtes, les principes de ces Moines qui, dans le treizième siècle, donnoient le branle aux affaires d'Etat, ne valoient pas ceux des Orateurs de l'antiquité. Les Magistrats populaires d'Athènes, de Syracuse & de Rome, guidés tantôt par le zèle du bien public & de la gloire de leur nation, tantôt par leur propre ambition & par l'intérêt personnel, haranguoient ordinairement le peuple pour le pouf.

fer à quelque expédition ou pour l'en dissuader ; ce qui , fait à propos & en différentes circonstances , pouvoit effectivement procurer à ces Républiques une augmentation de territoire & de puissance. Les Religieux ne pouvoient guère s'initier dans cet art d'enflammer tout un peuple & de le faire voler au combat. Ces belliqueuses impulsions étoient trop incompatibles avec les maximes pacifiques & fondamentales de leur ministère ; & quand ils s'avissoient de prêcher une guerre , elle étoit toujours inutile & souvent funeste aux peuples qui l'entreprenoient ; telles que leurs guerres du Levant contre les Mahométans , & celles que les Papes allumoient quelquefois en Italie contre les Princes Gibelins. Que les bonnes intentions des auteurs servent d'excuse , d'apologie même , si l'on veut , aux guerres de la Terre Sainte ; à la bonne heure : mais puissent être ensevelies dans un profond oubli les guerres suscitées contre tant de Souverains légitimes , ainsi que les excommunications qui en furent le signal ! Périssent le souvenir d'un dé-

fordre , d'un abus , d'un scandale inexcusable chez les Papes & ceux de leurs Ministres qui osèrent l'introduire ou le perpétuer , & qui fait peu d'honneur à la politique des Princes & des peuples qui eurent l'imbécillité de l'adopter ! Cependant ces irrégulières , ces scandaleuses Croisades publiées contre les Chefs du parti Gibelin , furent en un sens utiles aux Républiques & contribuèrent à leur sûreté. Elles servirent autant à la défense de la liberté publique que de celle de l'Eglise. Elles mirent un frein à l'ambition des tyrans ; d'un Eccelin de Romano , par exemple , qui ne donna pas moins d'inquiétudes aux Républiques de Lombardie qu'au saint Siége. D'ailleurs , elles tenoient ces peuples en haleine ; & s'il est vrai que les Républiques ayent besoin de s'entretenir dans l'habitude de combattre , ces prétendues sacrées expéditions servoient de correctif au génie des Moines , qui peut-être auroient aboli l'usage des armes , si , conformément à leur institut , ils

n'eussent jamais fait que prêcher la réconciliation & la paix. Mais, à dire vrai, l'utilité quelconque des guerres, suscitées contre ceux qu'il plaisoit aux Papes d'appeller hérétiques, & dont l'hétérodoxie consistoit, uniquement, dans le refus de concourir à leur grandeur, ne sauroient en excuser l'injustice & l'absurdité. En effet, quel inconvénient en seroit-il résulté pour ces Républiques de l'antiquité & du moyen âge, quand même aucune d'elles n'auroit eu le génie conquérant? Si elles s'étoient contentées de s'unir étroitement contre les Puissances étrangères, & d'opposer de sages loix aux tyrannies domestiques, je ne vois pas ce qui eût manqué à leur bonheur.

Je ne vois point encore que la modestie chrétienne & le désintéressement que prêcherent les premiers Disciples de Dominique & de François, rendissent la condition politique de nos Cités inférieure à celle des Républiques de la Grece & de l'ancienne Italie; à moins qu'on ne prétende, peut-

être que les Spartiates & les Sabin, si frugals, si sévères & si pauvres, furent moins illustres & moins puissants que les licentieux Athéniens, les voluptueux Sybarites ou les opulents Syracusains. J'imagine au contraire que si l'ignorance du siècle, où les Villes d'Italie acquirent la liberté, eût été moins profonde, ou si ces Républiques fussent nées un peu plus tard, il n'étoit pas impossible de trouver un système dans lequel on auroit concilié la liberté & les vertus politiques avec la tempérance & l'humilité chrétienne, & la magnificence publique avec la simplicité & la rudesse des mœurs. Si Jérôme Savonarole, par exemple, eut vécu sous le premier ou le second Frédéric (*), il pouvoit fonder une République chrétienne, ou plutôt une espèce de Théocratie, qui auroit surpassé peut-être les su-

(*) Il ne parut qu'en 1497, du tems des Médicis & sous le Pontificat d'Alexandre VI. Il en sera question à cette époque.

blimes descriptions qu'on nous fait de Lacédémone & des peuples du Latium.

Au reste, il n'est pas vrai que les prédictions & les écrits des Moines & des Ecclésiastiques ayent empêché ni retardé la culture des sciences & des arts. Toute personne instruite, à moins d'être étrangement prévenue contre le Monachisme, conviendra que la renaissance des lettres est due, en grande partie, aux Religieux du treizième siècle, qui ne cultiverent pas, à la vérité, les arts d'agrément, mais contribuèrent fort aux progrès des sciences utiles & solides. Que manquoit-il aux écrits d'un François d'Assise, d'un Bonaventure, d'un Thomas d'Aquin; sans parler des autres & sans sortir de l'Italie ni du treizième siècle; que leur manquoit-il, encore un coup, pour être mis à côté des plus fameux Philosophes de l'antiquité? la délicatesse du langage, les agréments du style. Et malgré le mauvais goût, que plusieurs siècles d'ignorance avoient introduit, n'est-ce pas sous leurs auspices & prin-

cipalement par leur moyen , que
refleurirent les arts libéraux & mé-
chaniques. Combien l'architecture,
entre autres , leur est redevable ?
Combien de fois je me suis exta-
sié à la vue des Dômes de Sienne
& de Florence ; du Dôme, du Clo-
cher & du Cimetière de Pise ; de
ces Temples majestueux , de ces
vastes Monastères , tous bâtis dans
le même siècle ! quand je compa-
rois ensuite ce beau Dôme de Flo-
rence, tout revêtu de marbre , quel-
que prodigieuses qu'en soient la
hauteur & la largeur ; quand je
comparois , dis-je , ce pompeux
édifice avec les maisons que bâ-
tissoient alors les Citoyens même
les plus distingués & les plus opu-
lents , si basses , si chétives auprès
des vastes palais qu'habitent aujour-
d'hui de simples particuliers ; je me
rappellois toujours cette ode sublime
d'Horace , où voulant exalter la
mâle vertu des anciens Romains ,
il les représente très-indifférents &
même fort mesquins , quand il ne
s'agissoit que de leurs propres ha-
bitations ; mais somptueux , magni-
fiques

fiques & prodigues, quand il étoit question d'ériger des temples ou des monuments (*).

On a remarqué fort judicieusement, que l'Angleterre si féconde en hommes de génie, & si fameuse par ses belles manufactures, n'a produit que des Peintres médiocres & en petit nombre (1); parce qu'à l'époque où les arts renouvelés en Italie, se répandirent dans les Provinces septentrionales, le culte public des images étoit aboli dans

(*)..... Non ita Romuli
Præscriptum & intonsi Catonis
Auspiciis, veterumque norma.
Privatus illis census erat brevis;
Commune, magnum : nulla decempedis
Metata privatis opacam
Porticus excipiebat Arcton.
Nec fortuitum spernere cespitem
Leges sinebant, oppida publico
Sumptu jubentes, & Deorum
Templa novo decorare saxo. Ode XV,
liv. II.

(1) Voyez l'intéressant & profond traité du Pere Anfaldi, intitulé: *De sacro & publico pictarum tabularum apud Ethnicos cultu*, chap. II.

Tome IV.

L

cette isle , & avec lui l'occasion d'apprendre le dessein, l'appas du gain, l'émulation & la gloire. L'Italie au contraire possédoit une infinité de Peintres ainsi que d'autres Artistes, non-seulement à raison de la multiplicité des images & de la singulière dévotion qu'on avoit pour elles, mais encore parce que la piété des peuples, & sur-tout des Villes libres, se trouvant plus disposée à suivre les vues & les idées des Moines, ceux-ci eurent toute sorte de facilités pour employer les restaurateurs du dessein. Ils les chargèrent de construire des bâtimens, de peindre les rétables de leurs autels, d'historier les murs & les portes de leurs Eglises, de leurs cloîtres, de leurs sales capitulaires, de leurs réfectoires; & les succès des premiers attirèrent bientôt une foule de disciples & d'élèves. Je n'examine pas si ce luxe monastique ne choquoit point l'institut & l'esprit des Fondateurs. Peut-être n'étoit-il pas absolument dans la règle que les cloîtres des Religieux, leurs cellules, leurs réfectoires,

leurs sales & toutes les parties de leurs Monastères fussent autant de chef-d'œuvres de l'architecture du siècle. Je me rappelle même à ce propos le courroux de saint Dominique, contre quelques-unes de ses premières colonies qui s'étoient fait bâtir de vastes & commodés édifices (1). Mais, encore un coup, je n'entre point dans ce détail. Il me suffit de démontrer que même relativement au bien être temporel & politique, la différence de religion ne rendit point la condition des Républiques du moyen âge inférieure à celle des Républiques de l'antiquité. Mettons encore à part toute discussion concernant la magnificence ou la simplicité des cérémonies & des rites que prescrit le culte extérieur; & je ne craindrai pas de dire que la somptuosité des maisons religieuses, est de toutes les espèces du luxe la moins préjudiciable à la société. L'affertion

(1) *Adhuc vivente me palatia ædificatis ?* Voyez *Sagro Diar. Domenico* tom. 4, page 373.

seroit peut-être contestée en Théologie , mais en politique je la crois démontrée. Et s'il est vrai que les beaux arts soient des présents du Ciel , destinés à charmer les douleurs de la vie , où les déployera-t-on plus utilement que dans les lieux publics , les Monastères & les Temples ? Est-il d'autre manière d'en faire jouir l'universalité des hommes ? C'est là qu'ils peuvent servir aux commodités , au délassement , à l'instruction même de la multitude : au lieu que chez les particuliers ils sont invisibles & enfouis , ou servent tout au plus à l'entretien de quelques valets fainéants chargés de recevoir & de mettre les curieux à contribution. Parmi tous ces Ordres Religieux , connus dans l'histoire par leur dépense & leur somptuosité , il en est peu qui ayent donné dans les superfluités de la table & des habillemens. Tant que la discipline conserva quelque vigueur , le faste monastique n'éclata que dans les bâtimens & dans la décoration des temples ; luxe respectable qui fait

l'ornement & les délices d'une Ville, dont chaque particulier ne jouit guere moins que les propriétaires ; qui anime , surtout , les talens & fait éclore des Artistes en tout genre. Il suit de là , que les Princes & les Magistrats , qui doivent encourager les Arts , qui doivent être eux-mêmes les Artisans de la félicité temporelle des Peuples , agissent très-judicieusement , quand ils mettent les Religieux de leur district , dans l'impuissance de détourner ou d'enfouir leurs richesses , & dans la nécessité de les dépenser au profit ou à l'embellissement de la patrie.

Ce que nous avons dit de la Peinture & des Arts , du Dessin en général , peut s'appliquer à la musique , considérée sous les mêmes rapports , & avec les mêmes restrictions. Sans les scandales qu'elle cause quelquefois dans nos Temples & dans nos solemnités , qui me disputeroit qu'elle y fût mieux placée & moins à charge au Public que sur les théâtres ? Les Magistrats d'Athènes & de Rome , étoient en

quelque sorte obligés d'amuser le Peuple par des spectacles. Les empereurs & tous les Princes , nouvellement parvenus à l'autorité souveraine , ne manquèrent pas de suivre cet usage , dans la vue de distraire la multitude. Il est vrai que les Républiques bien gouvernées en usent ainsi par une sage politique , & certains Princes par générosité & par grandeur d'ame. Les Moines, les Religieux & généralement tous les corps réguliers d'Italie produisirent , sans le vouloir , le même effet ; les uns par ambition , les autres pour disputer de magnificence avec leurs rivaux ; d'autres , enfin , par pure intention d'honorer Dieu & ses Saints. Enforte que la multitude indévote jouit elle-même de ce pompeux appareil que nos bons Religieux étalent dans les jours de Fêtes. Il lui sert de récréation & d'amusement ; c'est un spectacle , un pieux régal que les Moines donnent au Public , à peu près comme les Princes & les grands Seigneurs donnent leurs festins , & leurs gala.

Ce n'est pas ici le lieu de s'étendre sur la renaissance des Arts, qui ne fut guere sensible avant 1300. Nous ne devons pas taire, cependant, que les Moines du XIII. siècle, contribuèrent beaucoup aux progrès, non seulement des Sciences & des Arts libéraux, mais encore des Arts Mécaniques, & des Manufactures qui furent la base de ce commerce prodigieux, que les Italiens firent dans le siècle suivant. Les Humiliés, institués entre les règnes des deux Frederic (1), ayant renoncé à toutes sortes de possessions, & ne voulant pas, néanmoins, rester oisifs, ni mendier, songèrent à tirer leur subsistance de leur propre travail & se mirent à fabriquer des draps de laine. Il n'y a nulle apparence qu'ils ayent introduit cette profession en Italie, ni qu'ils en soient, exactement,

[1] On ne fait s'ils étoient Bénédictins ou de quelqu'autre observance. Voyez Tiraboschi, *Veterum humiliatorum monum.* tome 1. Dissertat. 5. n. 9.

les premiers restaurateurs : mais il est très-certain qu'ils la perfectionnerent & l'étendirent , non seulement dans le Milanois où ils prirent naissance , mais en Lombardie , en Toscane , dans la Romagne & par toute l'Italie. Certains Humiliés de saint Michel d'Alexandrie , commencerent en 1240 , à exercer cet Art dans Florence (1). Ils étoient déjà parvenus , vers 1250 , à se procurer un bâtiment vaste & commode. Pour lors , ils reçurent tous les habitans qui voulurent venir travailler sous eux & apprendre leur métier. Il en sortit , tout à coup , un si grand nombre d'élèves & d'excellens ouvriers , que Florence compta , incessamment , plus de deux cens boutiques de Fabriquans en laine. Les autres Cités s'empresèrent de profiter de l'industrie & des charitables leçons de ces Reli-

(1) Voyez le P. Ricca : *Notizie Storiche delle chiese Fiorentine*. tome 4. page 253. & Pagnini *della decima*, tome 2. feff. 4. chap. 2.

gieux. On a même conservé deux décrets publics rendus, à cet effet, par la Ville de Rimini en 1261, & par celle de Perouse en 1279 (1). On trouve aussi chez quelques Auteurs, que ces Moines, ou Freres Humiliés, inventèrent les draps d'or & d'argent, dans l'intention de les employer uniquement à la décoration des Temples & des Autels (2). Je ne fais ce qu'il faut croire du fait & de l'intention. Mais que les Humiliés aient inventé ou seulement introduit en Italie, & perfectionné ces Manufactures, ils rendirent toujours un grand service à la Contrée, vu qu'en 1300 & en 1400, les draps d'or & d'argent formoient indubitablement un article très-considérable du commerce d'Italie.

[1] *Quod Potestas & Capitaneus debeant dare operam efficacem; quod fratres Humiliati, qui faciunt pannos in Lombardia, debeant ad Civitatem Perusii proficisci & quod ibi fratres Drappuriam faciant, &c.* Voyez Tiraboschi, *ubi supra*, p. 163.

[2] Voyez Zanon, *Dell' agricoltura e del commercio*, tome 2, lettre 5.

C'est ainsi que ces hommes , dont l'état ne sembloit avoir de rapport qu'avec l'autre vie , ne laisserent pas de contribuer aux aïssances de celle-ci. Sans doute que la piété fut toujours le but immédiat de leurs instituts : sans doute que tous les Fondateurs ont eu directement en vue la sanctification des ames ; mais il n'est pas moins vrai qu'à l'époque de leur ferveur primitive , presque tous les Ordres monastiques furent , par une suite nécessaire de leur regle , très-utiles à la Société , même dans le temporel ; & il n'y en eut certainement aucun où les Religieux , indépendamment des dons spirituels & sanctificateurs qu'ils pouvoient impêtrer du Ciel au profit des Fidèles , ne s'adonnassent à quelque travail manuel & lucratif qui rendoit abondamment de quoi les faire subsister. On sait que les Moines d'Egypte & de Syrie gâgnoient leur vie à différens ouvrages , & se louoient même aux Propriétaires des environs , sur le pied de manouvriers. Nous avons d'ailleurs observé dans le Livre précédent , combien les défrichemens & les

travaux rustiques des premiers Cénobites, furent avantageux à toutes les Contrées de l'Europe ; combien ils contribuèrent même à la renaissance des Lettres , soit à raison de cette multitude de livres transcrits & conservés par leurs soins, soit à raison de leurs études & des écoles qu'ils ouvrirent.

Les Freres Prêcheurs & Mineurs, institués pour suppléer aux Ecclésiastiques , devenus trop rares ou trop ignorans , méritoient assurément de recevoir l'offrande due, par la Loi ancienne & nouvelle , aux Lévites & aux Prêtres ; & tant qu'ils conserverent l'esprit de leurs saints instituteurs , ils avoient un droit bien acquis sur le produit de leurs quêtes , & des rentes annuelles qui leur étoient léguées. Cependant saint François , lui-même , qui dans la vue d'inspirer à ses Disciples des sentimens plus profonds d'humilité, leur imposa la loi de mendier , n'eut garde d'exclure le travail. Il prescrivit au contraire à chaque Religieux de s'occuper à quelque ouvrage manuel , & de faire en sorte

d'en tirer sa subsistance (1). Ce qui fait voir que le saint Patriarche n'institua pas la mendicité directement & pour elle-même, mais uniquement pour rassurer ses Disciples sur l'insuffisance de leur travail, & leur ôter tout prétexte d'accumuler des richesses. Lorsque le ministère des Moines fut ensuite devenu moins nécessaire par la réforme du Clergé & par la multiplication des Moines eux-mêmes, il fallut bien leur permettre de s'embarquer dans les vaines spéculations de l'école. C'étoit, peut-être, dans les circonstances ce qu'on pouvoit faire de moins mal. On raconte que le célèbre Comte de Verulam *, à qui l'on demandoit à quoi servoient les disputes scholastiques, répondit qu'elles étoient chez les Moines ce que sont les jouets entre les mains des enfans qu'il faut amuser, pour les empêcher de bouleverser l'appar-

* Le Chancelier Bacon.

(1) *Vel labore, vel mendicitate victum & amictum & alia necessaria acquirant.* Règle de saint François, chap. 6.

tement (1). Jouet est fort bon ; mais , sérieusement ; supposé que certaines études , fort accréditées autrefois parmi les Religieux , soient reconnues pour des pointilleries puériles , n'est-ce pas insulter le gouvernement & l'Eglise , de dire que pour contenir les Communautés Religieuses , il faille souffrir qu'elles s'amuse à ces barbares futilités ? Il est tant d'autres manieres de les occuper ! Le temps que leur laisse l'oraison , où certainement ils ne passent pas des journées entières ; celui qu'ils ne donnent pas à l'étude de la Théologie , dont la plupart pourroit fort bien encore se passer ; ne seroit-il pas mieux employé à s'exercer à quelque métier , dont le produit tourneroit à l'avantage du Couvent , & par conséquent de la République. Mais la consécration , dira-t-on peut-être ! le caractère ! la dignité du Sacerdoce ! C'est une

[1] *Cui bono Reipublicæ studia Monachorum ? Cui crepundia pueris ne domum turbent.*

erreur : le Sacerdoce n'exclut , ni ne défend le travail. Saint Paul gâgnoit bien sa vie à ratifier des peaux , sans craindre de déroger à la dignité de l'Apostolat (1) ; & sans remonter si haut , saint Charles Borromée , dans le premier Concile provincial , ordonna bien aux Prêtres Séculiers d'exercer quelque profession , de labourer même la terre , plutôt que d'aller çà & là , comme des mendiants , quêter des rétributions de Messes. Or , certainement , ce qui ne pourroit être regardé comme indécent dans un Ecclésiastique qui vit dans le monde , ne sauroit l'être dans un Moine qui , du fond de sa retraite , ne doit pas craindre de blesser les yeux délicats & profanes des personnes du siècle. L'un des meilleurs Ecrivains qu'ait actuellement l'Italie , a très-judicieusement observé « qu'il » est des Arts dignes d'être cultivés

(1) Voyez Thomas , *De veteri & nova disciplina* , part. 3. liv. 3. chap. 8. & suivans.

» de la main même des Rois , tels
 » que l'Architecture , le Dessain ,
 » la Peinture , la Broderie , le Tour ,
 » l'Optique , l'Horlogerie , & j'y ran-
 » gerois même , ajoute notre illustre
 » Auteur * , l'Ecriture , l'Imprimerie ,
 » certain genre d'Agriculture , la
 » Médecine & la Chirurgie ». Or ne
 seroit-il pas ridicule aux Moines
 de les regarder comme au dessous
 d'eux. Si les Religieux du premier
 âge ne crurent pas déroger en s'oc-
 cupant à transcrire des Livres & à
 les orner de miniatures , pourquoi
 ne pas établir aujourd'hui des pres-
 ses dans les Monasteres ? Pourquoi
 ne permettroit-on pas aux Moines ,
 avec toutes les précautions que le
 Gouvernement jugeroit convenables ,
 d'imprimer leurs Breviaires , leurs
 Missels & les ouvrages des Saints
 Peres ; de dessiner , de peindre , de
 sculpter des figures pour orner leurs
 Sacristies , leurs Cellulès & les
 Appartemens de leurs Pénitens ? Je
 ne sais si je m'abuse , mais il me
 semble que les Couvens devroient
 être non-seulement des laboratoires
 & des ateliers , mais des écoles , des
 séminaires d'Artistes en tout genre.

* Genovezi
Lezioni di
commercio
 part. 1. chap.
 13. page. 282.

LIVRE TREISIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Manéges & négociations de la Cour de Rome pour attirer en Italie quelque Puissance étrangère qu'elle puisse opposer à Manfred. Tableau de l'Europe , à cette époque

DEPUIS la victoire de Foggia, Manfred avoit pris un tel ascendant sur les troupes du Pape (1), qu'il se voyoit sur le point de se rendre maître absolu de la Sicile entière, & de toutes les Provinces possé-

56.

(1) Voyez l'anonyme ou Nicolas de Jamilla ; *De rebus gest. Frederici & filiorum ejus.*

dées, antérieurement, par les Princes Normands & ceux de la Maison de Souabe. Alexandre IV. trembloit pour sa liberté & pour les terres du Saint Siège. Le parti Gibelin prévaloit, généralement, & dans presque tous les points de l'Italie. Loin que les Princes & les Peuples Lombards & Toscans, qui tenoient encore pour l'Eglise, fussent en état de secourir le Pontife & la Pouille, ils pouvoient à peine se défendre eux-mêmes, contre cette foule d'ennemis qui les entouroient. Le Marquis Obert Pelavicino, qui, après la chute d'Ecce-lin, avoit obtenu la Seigneurie de quatre grandes Cités, Milan, Plaisance, Cremone & Brescia, étoit étroitement uni avec Manfred. Il avoit même attiré dans la confédération les Communes d'Asti, de Padoue, Mantoue, Ferrare, Côme & Creme, dont il dispoit à titre de Chef du parti Gibelin. En sorte que les Marquis de Montferrat, les Comtes de Savoye & le petit nombre de Villes qui restoit aux Guelfes, étoient dans les plus

* A Monte -
aperti.

vives appréhensions , & n'avoient garde de s'occuper des périls d'autrui. En Toscane , depuis la fameuse victoire remportée * sur les Florentins par les Siennois & les Gibelins bannis de Florence , on ne vit presque plus de Cité gouvernée par la faction Guelfe. Toute la Contrée étoit à la dévotion de Manfred pour prix des services qu'il venoit de rendre à ces bannis. Dans le même temps , ou environ , le Roi de Pouille avoit envoyé Percival de l'Oria au secours des Gibelins , de la Marche & de Romagne , & ce renfort , joint à la correspondance qu'ils entretenoient avec le Marquis Pelavicino , les mit , tout au moins , en état de faire face aux Guelfes & aux troupes du Saint Siège. Rome , elle-même , quoique gouvernée au nom de la faction Guelfe par le Bolonois Brancalon Dandolo , tenoit pour Manfred. Il falloit donc qu'Alexandre IV. cherchât des défenseurs hors de l'Italie , & le parti d'appeller quelque Puissance étrangere ; parti qu'il méditoit de prendre dès long-temps avant que

Manfred eût acquis tant de réputation & d'alliés , étoit devenu absolument nécessaire & indispensable.

Mais les circonstances n'étoient pas favorables, & quelque brillantes que fussent les offres du Pape , il ne pouvoit guère se flater de trouver un champion tel qu'il le lui falloit , c'est-à-dire , assez puissant pour venger le Saint Siège , & renverser Manfred. Autrefois les Empereurs Grecs auroient saisi avidement cette occasion de se raccommoder avec le Pontife Romain & de réunir les deux Eglises. Que n'eussent-ils pas fait , dans un temps , pour recouvrer la Sicile & la Pouille , ou seulement une partie des Provinces que les Normands leur avoient enlevées ? Ils avoient toujours regardé le Pape comme le plus puissant obstacle à leur rétablissement en Italie ; & précisément ils pouvoient se prévaloir en ce moment de son consentement & de ses forces. Mais , depuis le commencement du XIII. siècle , l'Empire Grec avoit essuyé tant de secousses & d'échecs , qu'il pou-

voit à peine se soutenir sur ses fondemens ébranlés. Les Latins , furieux contre les Grecs qui avoient déployé toute la fourberie de leur caractère pour traverser les expéditions de la Terre Sainte , avoient emporté d'assaut la Ville de Constantinople & chassé l'Empereur Isaac l'Ange. Ils ne s'y maintinrent pas long-tems , à la vérité ; mais ils ne laissèrent pas de déchirer l'Empire , & de le réduire à de fort étroites dimensions. Les discordes , & les guerres civiles entre les l'Ange , les Lascaris & les Paléologues ; les usurpations & les atrocités de ces Empereurs établis , les uns à Nicée , les autres dans Andrinople ou dans Trebizonde , acheverent la ruine de l'Etat & le mirent aux abois. D'ailleurs , l'animosité entre les deux nations étoit montée à un tel point ; la création d'un Empereur & d'un Patriarche Latin avoit si prodigieusement exalté le venin & la malignité du schisme , qui séparoit les deux Eglises , que le Pape se seroit difficilement déterminé à rappeler les Grecs en Italie , quand même

ils auroient eu des forces suffisantes pour combattre Manfred. La Hongrie, plus voisine de la Pouille que nulle autre Puissance étrangere, eût été l'instrument le plus propre à venger le Pape & punir l'usurpation prétendue de Manfred : mais Bela IV. étoit si loin de pouvoir envoyer ni conduire une armée, qu'il ne cessoit de réclamer, lui-même, l'assistance du Pontife pour se défendre contre les incursions des Tartares. Alexandre ne pouvoit pas compter davantage sur les Princes d'Allemagne. Conradin, héritier & unique rejetton de la Maison de Souabe, n'étoit qu'un enfant incapable, par conséquent, de conduire une entreprise de cette importance, & d'ailleurs d'un sang trop long-temps ennemi de la Cour de Rome, pour qu'il ne lui fût pas suspect dans cette occasion. Quant aux autres Princes Germaniques, aucun d'eux ne se trouvoit en état de s'ouvrir la route d'Italie, gardée soigneusement par le Marquis Pelavicino, qui commandoit souverainement à Brescia, & qui avoit de

plus à ses ordres , Padoue & Mantoue ; postes importans , d'où il pouvoit disputer avantageusement le passage aux Allemands. D'ailleurs , la vacance du trône avoit allumé le feu de la discorde parmi tous les Barons de Germanie. Ils se disputoient l'Empire avec acharnement ; & plutôt que de le céder à l'un d'entre eux , ils aimèrent mieux appeller quelque Prince étranger. Une partie des Electeurs proclama le Roi de Castille , Alphonse dit le sage ; les autres élurent Richard , Frere d'Henri III, Roi d'Angleterre. Mais ni l'un ni l'autre n'étoit de son chef en état de tenter l'entreprise contre Manfred , dont la puissance acquéroit chaque jour plus de solidité ; & jusqu'à ce que la concurrence fut vidée , aucun ne pouvoit lever des subsides , ni des troupes dans les différens Etats d'Allemagne. Le Roi de Castille étoit fort empressé de se rendre en Italie ; il envoya même des Ambassadeurs pour disposer le Pontife à lui donner la Couronne Impériale ; mais il n'alla pas plus avant. La

Cour de Rome n'ignoroit pas combien les Castillans étoient mécontents d'Alphonse, dont le gouvernement démentoit trop ce beau surnom de Sage qu'il porte dans l'histoire ; surnom, d'ailleurs, qui ne lui fut donné qu'à raison de quelques connoissances astronomiques, dont il présumoit au point de dire quelquefois, avec autant d'extravagance que d'impiété, que c'étoit bien dommage que Dieu ne lui eût pas communiqué le plan de la création. Ainsi, quand Alphonse auroit pu tirer de ses propres Etats tout ce qu'il falloit pour une guerre si difficile & si fort éloignée de l'Espagne, il n'y a pas d'apparence que le Pape eût choisi ce prétendu Philosophe, pour le défenseur de l'Eglise. Pouvoit-il, d'ailleurs, quitter la Castille sans l'exposer, évidemment, aux incursions des Maures, encore très-puissans en Espagne ? Auroit-il trouvé la Noblesse Castillane disposée à le suivre, & à lui fournir les subsides nécessaires ? Le seul Roi d'Arragon, qui avoit épousé la Fille unique de Manfred,

n'eût-il pas fait une puissante diversion , & rompu toutes ses mesures ? Enfin , il est très-décidé qu'Alphonse , tout fier qu'il étoit de ce vain titre de Roi des Romains , dont quelques Electeurs l'avoient décoré , fut toujours regardé comme incapable de changer la face de l'Italie.

La Cour de Rome attendoit beaucoup plus de Richard , Comte de Cornouaille , & compétiteur d'Alphonse. Du vivant même de Frederic II. il avoit été question de l'élever à l'Empire , & bien plus fortement encore après la mort de cet Empereur. Innocent IV. ne fut pas plutôt sorti de France , & rentré en Italie , qu'il envoya son Secrétaire Albert de Parme , traiter avec Henri III. Roi d'Angleterre & Frere du Comte Richard (1). Mais Henri tourmenté , presque sans relâche , par ses Barons , qui le for-

(1) Voyez Nicolas de Curbio : *Invita Innocentii IV.* chap. 31. apud Muratori , *Rer. Ital.* tome 3 , page 591.

coient de confirmer la grande Char-
 te des privilèges, monument abhor-
 ré de ses Successeurs, ne jugea pas
 à propos de sacrifier sa propre sû-
 reté à la fortune de son Frere,
 & n'eut garde d'éloigner une par-
 tie de ses troupes, quand la to-
 talité suffisoit, à peine, pour le
 défendre contre ses Vassaux. Il est
 vrai qu'après avoir refusé son con-
 sentement & des secours à son Fre-
 re, Henri III. parut très-empressé
 d'entreprendre cette conquête pour
 le compte de son Fils Edmond; sur-
 tout lorsque Innocent IV. lui eut
 fait entendre, qu'à ce prix il le
 dispenseroit d'accomplir le vœu qu'il
 avoit fait d'aller combattre les In-
 fidèles. Albert de Parme, qui étoit
 alors en France, fut envoyé pour
 la troisième fois en Angleterre, où
 il ne fit, cependant, qu'entamer la
 négociation, les Evêques d'Herford
 & de Lyon ayant été chargés,
 conjointement avec le Comte de
 Savoye & quelques Cardinaux,
 de déterminer à quelles conditions,
 le Prince Edmond seroit investi du
 Royaume de Sicile. La conclusion

paroissoit si prochaine , qu'Henri faisoit déjà les préparatifs nécessaires pour mettre son Fils en possession de cette Couronne ; mais Innocent , le promoteur du traité , mourut dans l'entrefaite. Alexandre IV. se hâta de consommer la négociation , & crut enfin avoir amené la Cour d'Angleterre au point de ne pouvoir plus reculer. Ce fut même sur cette confiance qu'il refusa de ratifier le traité conclu entre son Légat Octavien & Manfred , tout avantageux qu'il étoit. Mais la mort vint encore surprendre ce Pontife , avant que les Anglois ni d'autres Puissances étrangères eussent pu marcher à son secours. D'ailleurs les troubles d'Angleterre recommencèrent avec une telle fureur , qu'Henri , lui-même , eut grand besoin de la protection & des secours de ses voisins. Il réclama , spécialement , l'assistance des François , qui , tout bien considéré , étoient aussi les seuls à qui l'on pût avoir recours pour les affaires d'Italie.

Depuis près de trente ans , Louis IX. ornoit le trône des François

de toutes les vertus morales, religieuses, militaires & politiques. Quel dommage que les préjugés du temps l'aient si souvent entraîné loin de ses Etats ! Sans ces malheureuses guerres de la Terre Sainte, nul règne, peut-être, n'eût été comparable au sien. Louis n'adoptoit pas cependant toutes les idées de la Cour de Rome ; il sentoît de la répugnance à se mêler de ces odieuses querelles, que les Papes suscitoient aux Souverains. Nous lui avons, même, vu blâmer hautement les procédés de Gregoire IX. & d'Innocent IV. à l'égard de Frederic, & refuser la Couronne Impériale, tant en son nom, qu'en celui de son Frere Robert (1). Mais un autre de ses Freres, plus avide & moins scrupuleux, accepta les offres de la Cour de Rome, & vint à bout d'y faire consentir le saint Roi lui-même.

[1] Voyez Fleury, Hist. Ecclésiast. liv. 81. nomb. 35. & Daniel, tome 2, pages 36, 65 & 70.

CHAPITRE II.

Charles , Duc d'Anjou & Comte de Provence , est destiné au Royaume de Pouille : ses différentes opérations & ses victoires : sa puissance en Italie.

INdépendamment des forces du Royaume dont Charles de France pouvoit se prévaloir à titre de frere du Roi, il étoit, par ses possessions & ses qualités personnelles, fort en état de soutenir l'entreprise, & méritoit, à bien des égards, la haute fortune où Rome l'appelloit. Louis VIII, dont il étoit le fils cadet, lui avoit donné l'Anjou pour appanage; & sa femme fille de Raymond Berenger, ou Berlinguier, & de Béatrice de Savoie, lui avoit apporté la Provence en dot. Raymond, dans la personne de qui finissoit la branche d'Arragon

établie en Provence, ne voulant pas que ce Comté, qui formoit alors un Etat respectable & florissant, fût réduit au sort de Province réunie, exclut ses autres filles toutes mariées à des Rois, & institua pour héritiere celle qui lui restoit, appelée Béatrix, comme sa mere. La jeune Béatrix avoit d'abord été promise à Raymond, Comte de Toulouse; mais ce mariage n'eut pas lieu, & lorsque Berenger mourut, elle étoit encore sans époux (1). Béatrix, sa mere & sa tutrice, craignant quelque violence de la part des Arragonois qui prétendoient recueillir la succession, se hâta de l'em mener à la Cour du Roi de France, où elle eut bientôt conclu son mariage avec Charles d'Anjou, devenu, par la mort de Robert, frere unique de saint Louis. Charles ayant pris possession du Comté de Provence, & reçu les serments de tous les vassaux qui avoient reconnu

(1) Voyez Nostradamus, chronique de Provence, seconde partie, page 211.

Raymond Berenger pour leur Souverain , étendit encore son nouveau domaine , par des victoires & des conquêtes. Il soumit , entre autres , Arles & Marseille , Cités riches & peuplées , qui jouissoient pour lors du gouvernement populaire , comme la plupart des Villes d'Italie & entretenoient même une étroite alliance avec les Républiques de Gênes & de Pise (1). Après avoir affermi son autorité & soumis toute la Provence par des victoires & des traités , il tourna ses armes du côté de l'Italie , s'empara de Nice , de Vintemille & même de Cuneo situé au centre du Piémont. Quant aux Génois qui pouvoient l'empêcher de pénétrer plus avant , il n'oublia rien pour les gagner , sur tout lorsque l'entreprise de la Pouille fut mise sur le tapis. A tant d'exploits domestiques l'Angevin ajoûtoit la gloire d'avoir combattu vaillamment pour la délivrance

(1) Voyez Nostradamus, chronique de Provence , seconde partie , pages 202, 219. 222-27.

de la Terre Sainte ; titre précieux auprès des Papes , & qui devoit le faire choisir , préféablement à tout autre Prince , pour abbatre les ennemis de leur domaine temporel. Charles étoit sans contredit fort avide de gloire & de puissance ; ce fut même en quelque sorte son unique défaut , car l'avarice , dont on l'accuse encore , n'en étoit qu'une conséquence ; il aimoit l'argent parce que ses entreprises en exigeoient immensément. Mais son ambition naturelle étoit encore aiguillonnée par sa femme , qui du moment qu'elle fut informée de ce qui se négocioit au sujet des affaires de Pouille & de Sicile , ne cessa plus d'harcéler son mari , jusqu'à ce qu'il eût accepté les offres du Pape. Elle étoit désolée de se voir simple Comtesse , tandis que toutes ses sœurs partageoient des couronnes , l'une ayant épousé le Roi de France , l'autre Henri , Roi d'Angleterre , & la troisième Richard , élu Roi des Romains. On raconte même que ses aînées la traitoient supérieurement , & que toutes les fois qu'elles se trouvoient

ensemble , elles la faisoient asseoir au-dessous d'elles. Béatrix ne pouvant plus supporter de si cuisantes mortifications , voulut à tout prix que son mari lui ceignit ce précieux diadème. Elle mit tous ses joyaux en gage , pour contribuer aux frais de l'expédition , & somma tous les plus grands hommes d'armes , tous les *Preux* François & Provençaux , de venir se ranger sous les drapeaux du Comte & l'aider à la faire Reine (1).

Dejà , sous le Pontificat d'Innocent IV. & dès les premiers temps où ce Pontife manifesta la résolution d'enlever la Pouille aux Princes de Souabe , Charles d'Anjou , qui peut-être fut pressenti dès-lors sur l'entreprise , avoit fait offrir solennellement , & par Ambassadeurs , sa personne & toutes les forces de ses Etats au Saint Siège. Innocent , flatté de l'Ambassade &

(1) Voyez Jean Villani , liv. 6. chap. 91. & Nostradamus , troisième partie , page 231.

des offres du Comte de Provence, dépêcha promptement ce même Albert de Parme, son Ministre en France, pour qu'il eût à traiter avec le Prince Charles, & lui donna pouvoir de l'investir, à certaines conditions, du Royaume de Sicile. Mais les manœuvres de quelques pensionnaires de Manfred, les jalousies, peut-être, & les cabales toutes seules des Courtisans (1), ou plutôt la délicatesse & les scrupules du pieux & sage Louis, firent manquer la négociation, & malgré tout l'empressement du Comte, le traité n'eut pas lieu. Tandis que les Cours d'Angleterre & de France déliberoient tour à tour sur cette grande affaire, un autre moyen d'introduire le Provençal en Italie,

(1) *Sed malignorum interveniente nequitia post multos & longos tractatus, licet ipse comes hoc multum gustaret in corde, collateralium tamen suorum devictus consilio, hoc donum sibi tam magnificum destinatum recipere non tentavit. De Curbio vita Innocentii IV. apud Muratori, Rer. Italicæ, tome 3, page 591.*

vint s'offrir inopinément au Pape Urbain IV. successeur d'Alexandre. Les Romains qui s'étoient contentés jusqu'alors d'avoir pour Sénateurs, d'illustres particuliers choisis dans Rome même, ou dans d'autres Villes d'Italie, imaginerent de mettre à leur tête quelque Prince puissant & célèbre. Quelques-uns d'entre eux vouloient conférer cette dignité à Manfred; d'autres proposoient son gendre Don Pedre, Fils aîné de Jacques d'Arragon; d'autres enfin penchoient pour le Comte de Provence. Le Pape Urbain se mit du côté de ceux-ci. Ce n'est pas que la charge de Sénateur ne lui fût odieuse dans tous les cas, & bien plus encore, étant question d'en revêtir un Prince étranger & puissant: mais attendu qu'il ne pouvoit s'opposer à ce nouveau caprice des Romains, il tâcha du moins de le diriger sur celui qui lui paroissoit être le mieux intentionné. En conséquence, le Pape travailla fortement à faire élire Charles d'Anjou, qui envoya sur le champ un de ses Lieutenans prendre possession

de sa nouvelle dignité , regardée comme l'avant-coureur , & le gage du Sceptre qu'Urbain lui destinoit. Il sembloit que la mort de ce Pontife , arrivée dans l'entrefaite , dût renverser ce système , l'ouvrage de dix ou douze ans de négociations. Mais les Cardinaux qui tous avoient conjuré , peut-être , la perte de Manfred , élurent un François , très-disposé par conséquent à suivre un projet où la gloire de sa nation s'accordoit parfaitement avec les intérêts du Saint Siège. Ce François étoit Guy le Gros , natif de Saint Giles , qui , devenu successivement Evêque du Puis , Archevêque de Narbonne , Cardinal Evêque de Sabine , se trouvoit , pour lors , Légat à Latere , en Angleterre. C'est là qu'il reçut la nouvelle de son élection , par laquelle on l'avertissoit en même temps de se garder des embûches de Manfred , qui n'ignorant pas dans quelles vues on avoit choisi ce François , méditoit de le faire enlever sur la route. Cependant le Pape élu , déguisé soit en Marchand , soit en Moine , soit en mendiant ,

An. 1264.

arrive heureusement à Perouse ; où , après quelque résistance , il accepta le Souverain Pontificat , & prit le nom de Clement IV. On peut dire exactement qu'il ne perdit pas un seul instant ; car , dès le quatrième jour après son couronnement (1) , il publia deux Bulles , par lesquelles il révoquoit la donation qu'Alexandre IV. avoit faite de la Pouille au Prince Edmond d'Angleterre & *concedoit* ce Royaume à Charles d'Anjou , Comte de Provence (2).

En conséquence , Charles part de Marseille avec Louis de Savoye , & arrive heureusement à Rome , malgré toutes les mesures que Manfred & les Pisans avoient prises pour lui fermer l'entrée du Tybre. Cependant les bataillons qu'il avoit embar-

(1) La cérémonie est dattée du 22 Février 1265 , & les Bulles , en faveur de Charles , furent publiées le 26 du même mois.

[2] Voyez *Specilegium* , tome 9 , page 207. *Apud Fleury* , liv. 85 , nomb. 31.

qués sur sa flotte , ne lui parurent pas suffisans pour entrer en Campagne , il crut devoir attendre les troupes que Béatrix amenoit par la route de Lombardie. Cette armée , composée , non seulement , de la fleur des Barons Provençaux , mais encore d'un nombre prodigieux d'autres François , montoit , suivant les plus simples relations , à trente mille hommes , tant Cavaliers & Arbalétriers , que Fantassins ; dont une partie étoit soudoyée de l'argent que le Comte & Béatrix avoient emprunté de tous côtés ; une partie guidée par le désir de s'illustrer dans cette guerre ; une autre par l'espoir de faire fortune en Italie sous le règne d'un Compatriote ; une autre enfin , qui n'étoit pas la moins considérable , par l'étrange dévotion du temps , & pour gagner les indulgences que le Pape accordoit à quiconque se rangeoit sous les étendards de son nouveau champion. Les François , commandés dans leur marche par le Comte de Monfort , traverserent sans obstacles les terres du Comte

An. 1265.

de Savoye , des Marquis d'Est & de Monferrat , ainsi que celles de la Ville d'Asti. Les Seigneurs & les Peuples de ces Contrées , entièrement dévoués à la faction Guelfe , se firent un devoir de les accueillir , & de leur rendre toute sorte de secours. Mais ils trouverent au de-là , le Marquis Pelavicino , ami chaleureux de Manfred , qui , à la tête des Cremonois , Plaisantins , Pavésans & autres Gibelins , leur disputa vivement le passage. Peut-être même sa manoeuvre eût-elle été fatale aux François , sans la trahison de Buozo de Doara , qui s'y prit , dit-on , de maniere à laisser toujours les chemins libres à l'ennemi ; à raison de quoi , le Dante , fameux Poète Gibelin , l'a mis en enfer , dans la classe des traîtres , *« pour y pleurer éternellement l'argent des François (1) »*. L'armée Provençale traversa donc la Lombardie.

(1) *Per piagnere l'argento de Franceschi ; Laddove peccatori stano freschi. Dante, Infern. chant 32.*

die où elle ne laissa pas d'éprouver quelque résistance, évita la Toscane, totalement Gibeline & dévouée à Manfred, & fut se réunir aux autres troupes de Charles. Il y avoit bien long-tems que Rome n'avoit vu, du moins avec tant de complaisance, une armée si belle & si nombreuse. Le Pape qui ne jugea pas cependant à propos de quitter Viterbe où il se croyoit encore plus en sûreté que parmi les Romains, donna des ordres pour que la Cour & les troupes du Comte fussent traitées d'une manière convenable, & commit deux Cardinaux Légats pour faire la cérémonie du couronnement.

La saison où Charles & Béatrix reçurent solennellement la couronne de Sicile, dans la Basilique du Vatican, n'étoit pas propre à l'ouverture de la campagne (1). Mais

(1) Voyez Jean Villani, *ubi supra*; chap. 4-5. Angelo di Costanzo, Histoire de Naples, liv. 1. & Nostradamus, Histoire de Provence, partie 3.

attendu qu'au milieu de tant de gloire & de fêtes, le nouveau Roi manquoit d'argent pour faire subsister l'armée, & que le Pape n'étoit point en état de lui en fournir, il prit le parti de marcher à Manfred dont il rejetta toutes les propositions (*). Cette courageuse résolution lui réussit. Manfred, comptant que la lassitude des François compenseroit la supériorité qu'ils pouvoient leur donner la valeur & le nombre, n'hésita pas d'engager une action, quoique ses forces fussent évidemment inférieures. Le combat fut long & opiniâtre : mais enfin la victoire se déclara pour Charles, & la mort de Manfred qui se fit tuer en désespéré (**), la rendit com-

(*) *Dites au Soudan de Nocera, répondit Charles aux Ambassadeurs de Manfred, en faisant allusion aux Sarrafins qui servoient dans son armée; Dites au Soudan de Nocera, que je ne veux avec lui, ni paix ni trêve, & qu'il faut que dans peu je l'envoie en Enfer ou qu'il m'envoie en Paradis.*

(**) Les Sarrafins & les Allemands se

plette. La nuit suivante, les François entrèrent dans Benevent, où pendant plusieurs jours ils se gorgèrent de butin. Charles se voyant désormais assuré de sa conquête, fit son entrée dans la Ville de Naples avec une pompe inouïe, & après les fêtes usitées en pareil cas, il s'occupa du soin de rétablir l'ordre dans le Royaume, d'en reconnoître les droits & les revenus, & d'en distribuer à ses Barons, les terres, les charges & les emplois.

battirent long-temps avec une bravoure étonnante. Mais les François, rendus plus furieux par cette résistance même, firent un dernier effort & les enfoncerent. Alors Manfred veut faire avancer sa troisième ligne composée d'Appuliens. Les Barons reçoivent l'ordre avec cette froideur, plus désespérante en pareil cas que la rébellion ou la fuite. L'infortuné Manfred ne doutant plus de la trahison, baisse sa visière, pique son cheval à travers les bataillons François, & tombe percé de coups. Son corps ne fut trouvé que trois jours après la bataille; & comme il étoit mort excommunié, dit Muratori, tom. 8. page 371, Charles ordonna qu'il fut enterré près du Pont de Benevent.

Les suites de cette victoire ne se bornerent pas à la révolution qu'essuya le Royaume de Naples. Toute l'Italie s'en ressentit. Les Guelfes reprirent tant d'hardiesse & d'ascendant, que tous les Gibelins furent chassés des Cités ou contraints de subir la loi. Les Républiques qui, par leur alliance avec Manfred, avoient encouru la disgrâce du Pape, se hâtèrent de demander l'abolition des Censures, & promirent d'être soumises & fidèles au Saint Siège. Obert Pelavicino, & Buozo de Doara, si puissans parmi les Gibelins de Lombardie, perdirent la Seigneurie de plusieurs Villes; & Milan, elle-même, fut obligée de

dans une fosse, creusée à la hâte, sur laquelle les Soldats par pitié & en mémoire de sa valeur, jetterent chacun une pierre. Telle fut la fin de Manfred, Prince digne d'un meilleur sort, parce qu'à l'exception de la fureur de régner qui lui fit violer certaines loix, & de quelques autres fautes, suite de la faiblesse humaine, il posséda de si grandes qualités, qu'il est des Historiens qui le mettent à côté de l'Empereur Titus.

recevoir un Podestat de la main de Charles. Verone & Pavie furent exactement les seules qui osèrent encore se déclarer Gibelines. En Toscane , où le Pape favorisa singulièrement les progrès du nouveau Roi , en le créant Vicaire Impérial pendant la vacance , il n'y eut absolument que Pise qui put se soutenir contre les assauts des François & des Guelfes. Enfin Charles I. marchoit vers la Monarchie universelle de l'Italie avec la plus grande vitesse.

Mais , avant la fin de la seconde année de son règne , il se vit menacé très-sérieusement de perdre cette couronne acquise avec tant de bonheur ; & toute l'Italie fut sur le point d'essuyer encore une révolution aussi violente que la précédente. Outre les amis de Manfred , & ceux qui étoient particulièrement attachés à la Maison de Souabe ; outre ce nombre prodigieux de Gibelins qui venoient de perdre leur patrie ou leur état , Charles I. eut encore pour ennemis , & même assez promptement , la plupart des Ap :

puliens & des Siciliens qui avoient favorisé son élévation, & qui après s'être flattés que le nouveau Roi ne leur demanderoit aucun tribut, se virent chargés d'impositions plus exorbitantes que jamais, & traités d'ailleurs avec la plus brutale insolence. Tous ces mécontents se mirent à négocier, les uns ouvertement, les autres en secret, avec le jeune Conradin, fils de Conrad, unique héritier de la Maison de Souabe & de Frederic II. & reconnu même, depuis la mort de son pere, comme Roi du moins en Germanie. En vain Elisabeth sa mere & sa tutrice, représenta combien il étoit téméraire à son âge, (15 ou 16 ans) de s'exposer aux fatigues d'un si long voyage, & de courir les hazards d'une guerre de cette nature; en vain elle épuisa tout ce que la tendresse maternelle suggere en pareil cas, Conradin n'écouta que son courage, son ambition & la gloire, & résolut de tenter, sur le champ, l'entreprise. Il prend la route de Trente, suivi de quatre mille Cavaliers, sans compter les Fantassins,

& gâgne Verone, où l'argent lui ayant manqué, il se vit abandonné d'une partie de ses troupes, & par conséquent dans l'impuissance de continuer sa route.

Cependant Conrad Capece, l'un des Barons Appuliens revoltés contre le Roi Charles, & créé par Conradin, Vicaire du Royaume, couroit çà & là pour grossir le parti du jeune prétendant. Il poussa jusqu'à Tunis où les deux Freres du Roi de Castille, Frederic & Henri, s'étoient refugiés, & les amena l'un & l'autre en Italie. Henri ayant réussi par ses intrigues ou par celles de Capece à se faire élire Sénateur de Rome, déploya tant d'adresse & de ruse qu'il s'attacha presque tous les Guelfes & gâgna beaucoup plus de Partisans à Conradin, que Charles ne s'y étoit attendu. Conradin lui-même ne s'endormoit pas à Verone. Dès qu'il eut reçu le renfort qu'il attendoit d'Allemagne, il prit la route de Pavie; de-là traversant les terres du Marquis de Carretto, il gâgne les côtes de Gênes, s'embarque sur la flotte des Pisans & ar-

rive à Pise , fans que de tant de Peuples & de Princes Guelfes de Lombardie ou de Toscane , il y en ait un seul qui s'oppose à son passage. Aucun n'osoit prendre parti dans une guerre si douteuse. Ils craignoient tous de se déclarer contre celui que la victoire alloit peut-être couronner & rendre l'arbitre des Peuples d'Italie. En effet , le parti de Conradin devenoit chaque jour plus redoutable. Quand il eut joint Henri, qui s'étoit furieusement prévalu de l'autorité Sénatoriale, & n'avoit respecté ni la religion ni les loix pour lui procurer de l'argent & des soldats , il se trouva tout-à-coup à la tête de dix mille Cavaliers , & d'un nombre prodigieux de Fantassins. A la vue d'une armée si formidable , il n'y avoit personne , hors le Pape Clement (*) qui ne

(*) On prétend que Clement , enfermé dans son Palais de Viterbe dit , en voyant passer Conradin sous ses fenêtres : *Voilà un Prince qui court à la mort. Il n'y a rien à craindre de Conradin* , lui fait dire en-

prédit la victoire au jeune prétendant , & ne regardât la conquête comme assurée. Mais la fuite démentit tous les présages. On peut voir chez cent Historiens , comment l'armée de Conradin étant supérieure à celle de Charles , celui-ci ne fut redevable de la victoire qu'au stratagème d'un vieux Capitaine François nommé Alard de Valberi (*), qui

core Jacques de Voragine , *c'est une brebis qu'on mene à la boucherie.*

(*) Les deux armées se rencontrèrent dans la plaine de saint Valentin ou de Tagliacozzo. Charles étonné du nombre des ennemis ne savoit trop comment disposer son ordre de bataille. Alard ou Erard Valberi ou Valbere ou Valbiere lui conseilla d'avoir recours à la ruse. Le Roi qui connoissoit son habileté , lui confia la conduite de cette journée. En conséquence , Erard s'embusqua avec Charles & 800 Cavaliers dans un bois voisin & fort épais. Henri de Castille chargea d'abord à la tête de ses Espagnols & renversa le Maréchal de Coufance à qui le Roi avoit fait prendre ses armes pour donner le change aux ennemis , & qui tomba percé de coups. Tous les autres corps sont rompus & mis en fui-

revenoit de la Terre Sainte. On y peut voir encore comment l'infortuné Conradin ; tombé au pouvoir de son farouche ennemi , fut condamné à perdre la tête sur un échafaut comme s'il eût été coupable de félonie & de rebellion (*). Il n'y a

te. Charles voyant de dessus une éminence , la défaite & le carnage des siens , veut accourir pour les soutenir & les rallier. Erard l'arrête , jusqu'à ce que voyant les ennemis absolument débandés & dispersés à la poursuite des fuyards ; *Voici le moment*, s'écrie-t-il ; *allons, Sire, la victoire est à nous.* Aussitôt Charles fond à bride abbatue sur les ennemis & les taille en pièces.

(*) Henri de Castille , après avoir fait des prodiges de valeur , fut obligé de prendre la fuite , & tomba malheureusement dans les mains de l'Abbé du Mont Cassin , qui le livra au Roi Charles , à condition cependant qu'on ne lui ôteroit pas la vie. Le jeune Conradin , & Frederic d'Autriche , à peu près du même âge , errèrent trois jours sur des montagnes , déguisés en Payfans. Ayant ensuite gagné la côte , ils promettent une somme considérable au premier Pêcheur qu'ils rencontrent s'il veut les conduire à Sienne ou à Pise. Mais les pro-
qu'une

qu'une voix , même chez les Historiens Provençaux & François, sur

messes n'approvisionnoient pas la barque ;
 il falloit de l'argent pour acheter des vivres ;
 & les Princes ni leur suite n'en avoient
 pas. Conradin tire sa bague & la donne au
 Pêcheur qui fut la présenter au Seigneur du
 Château voisin. Frangipani , c'est le nom
 du Seigneur , jugeant qu'un bijou si pré-
 cieux ne pouvoit appartenir qu'aux Prin-
 ces que l'on cherchoit de tous côtés, les
 fait arrêter & les envoie au Roi Charles.
 « Le premier Oëtobre, dit Muratori, tome
 » 7. p. 134 , la cause du malheureux Con-
 » radin fut rapportée dans un Parlement
 » nombreux, composé de Barons, de Juris-
 » consultes & des Syndics de plusieurs Villes.
 » Ricobald Malaspina, Historien de Ferrare,
 » assure avoir entendu dire à Joachim de
 » Reggio, qui avoit assisté au jugement,
 » que les principaux Barons & Jurisconsultes
 » soutinrent que l'on ne pouvoit sans in-
 » justice, condamner à la mort Conradin ,
 » attendu qu'il ne manquoit pas de bon-
 » nes raisons pour chercher à recouvrer
 » un Royaume conquis sur les Grecs &
 » les Sarrafins par ses ancêtres, & qu'il
 » n'avoit commis aucun crime qui dût le
 » priver de la succession. On se rabbatit
 » sur les Temples & les Monasteres sacca-
 » gés par l'armée de Conradin. A quoi
 » l'on répondit qu'il n'y avoit aucune preu-

Tome IV.

N

l'injustice & la barbarie de Charles dans cette occasion. Mais ce n'est

La bataille
se est du 30
Août 1268.

» ve que Conradin en eut donné l'ordre,
» & que les troupes de Charles avoient fait
» pis encore. Un seul Docteur *es Loix* &
» vraisemblablement la pluralité des Ba-
» rons, qui croyoient leur propre sûreté
» ainsi que celle de Charles intéressée à l'a-
» néantissement de la Maison de Souabe,
» opinèrent à la mort de Conradin. Le 29
» Octobre de cette année 1268, si ce n'est
» de l'année suivante, (Anacronisme, au
» reste, qui n'est point indifférent pour la
» mémoire de Charles & qu'il est même
» étonnant que Muratori ne regarde pas de
» plus près. L'ivresse & l'emportement pour-
» roient encore excuser Charles dans le pre-
» mier cas; mais 13 ou 14 mois après la
» victoire, c'étoit insulter la justice &
» l'humanité avec bien du sang froid.)
» Le 29 donc du mois d'Octobre 1268
» ou 69, l'échafaud fut dressé sur le rivage.
» L'affreuse sentence est lue à Conradin.
» Villani prétend que lorsque le lecteur
» (Robert de Bari) en fut au prononcé,
» Robert, Comte de Flandre & propre gen-
» dre de Charles, lui passa son épée au tra-
» vers du corps, en disant: *Insolent, il te*
» *sied bien de prononcer une sentence de mort*
» *contre un si noble & si grand Seigneur.* Le Pro-
» tonotaire tomba aux yeux même du Roi

pas tout, & il est encore très-doux que cette atrocité fût commandée par ce qu'on appelle raison d'Etat. Que d'inconvéniens, tous plus dangereux & plus terribles, balançoient les avantages que Charles pouvoit attendre de cet assassinat politique! Il sembloit d'une part, que la mort d'un tel prétendant dût l'affermir dans la possession du Royaume & ôter aux mécontents tout prétext-

» sans que personne osât dire un seul mot
 » Mais ce coup n'empêcha pas l'exécution.
 » Conradin, Frederic d'Autriche, les Com-
 » tes de Galvano, Pere & Fils, & plusieurs
 » autres Seigneurs furent décollés. Eneas
 » Sylvius & autres Historiens de Naple &
 » de Sicile, rapportent que le jeune Con-
 » radin harangua le Peuple au sujet de son
 » innocence, & de la légitimité de ses droits,
 » lui reprocha sa lâcheté, nomma Jacques
 » d'Arragon son héritier, & jeta son gant
 » dans la place pour marque d'investiture
 » & pour gage de bataille. On ajoûte qu'un
 » Chevalier, nommé Henri de Pietro, eut
 » la hardiesse de ramasser le gant & le por-
 » ta sans délai à Pierre d'Arragon, qui l'en
 » récompensa en lui permettant de porter
 » les armes de Souabe; maison illustre qui
 » finit dans la personne du malheureux Con-
 » radin.»

Costanzo,
liv. 1. No-
tradamus, p.
252.

texte de remuer en faveur de la Maison de Souabe ; mais d'un autre côté, l'infamie dont il se couvroit en versant impitoyablement le sang d'un jeune Prince, qui n'avoit commis d'autre crime que celui de vouloir recouvrer les armes à la main des Etats possédés par son Ayeul, son Pere & son Oncle, ne pouvoit manquer de le dégrader aux yeux des Nations, de le rendre odieux à ses propres Sujets, & fut en effet la cause premiere de sa chute.

Cependant le bonheur avec lequel Charles I. venoit de terminer cette seconde guerre, pour le moins aussi périlleuse que la précédente, & surtout la sévérité qu'il déploya sur les ennemis & les rebelles, imprimèrent la plus vive terreur. Tous les habitans de la Pouille & de la Sicile plierent sous ses loix ; & leur soumission apparente l'enhardit à pousser plus loin ses conquêtes. Mais avant de songer à d'autres acquisitions, il voulut d'abord se rendre maître de toute l'Italie sous différens titres. Il commença par revendiquer la charge de Sénateur de

Rome , dont Henri de Castille l'a-
voit dépouillé , & vint en person-
ne reprendre possession de cette
importante dignité. Peu content
de l'autorité presque Souveraine
qu'il exerçoit sur la Toscane
en qualité de Vicaire Impérial , il
se fit donner pour dix ans la Sei-
gneurie de Florence. Plusieurs ter-
res du Piémont lui étoient soumi-
ses au même titre ; & les deux
Chefs du parti Gibelin , Obert Pela-
vicino & Buoso de Doara , se trou-
vant réduits à la plus humble for-
tune , l'un deux même étant mort ,
Charles ne fit plus mystère de ses
desseins & travailla ouvertement à
devenir Seigneur de toutes les Vil-
les de Lombardie. Celles-ci , à la ré-
quisition de ses Ambassadeurs , tin-
rent une assemblée générale , dans
laquelle il fut agité si l'on devoit
élire le Roi de Sicile pour commun
Seigneur. Plaisance , Cremone , Mo-
dene , Ferrare & Reggio , plus zè-
lées apparemment pour le parti
Guelfe , ou déterminées par quel-
que autre raison particuliere , opi-
nerent à lui déferer la Seigneurie

An. 1269.

universelle. Mais ceux de Milan, de Come, Verceil, Novare, Alexandrie, Tortone, Turin, Pavie, Bergame, Bologne, & le Marquis de Montferrat déclarerent formellement *vouloir bien être ses amis, mais non ses Sujets* [1]. La chronique de Plaisance, qui nous a conservé cette importante particularité du règne de Charles I. dit assez clairement que les Ministres de ce Monarque n'obtinrent pas dans la Diette ce qu'ils desiroient. Cependant elle laisse à douter si les Cités qui penchoient à se ranger sous la domination de ce Monarque ne le reconnurent pas en effet pour leur Seigneur, nonobstant l'avis contraire. Quoi qu'il en soit, Charles devint très-puissant dans toute la Lombardie. Les Cités même qui l'avoient refusé pour maître lui payoient tribut afin de conserver son amitié; & c'est ce que firent, entre autres, Milan & Bologne.

An. 1273.

(1) *Noluerunt ipsius dominationem, sed ipsum volebant pro amico, & non pro domino.*
Chron. de Plaisance, apud Muratori, *Rer. Ital.* tom. 16, page 476.

Ensorte que tous les Peuples d'Italie, les uns en vertu d'un serment exprès de fidélité, les autres en qualité de tributaires ou de confédérés, étoient réellement à sa disposition & sous sa dépendance.

Guill. Ventura, Chron. Astens. chap. 6.

Dans ces entrefaites, saint Louis se consumoit en Afrique au siège de Tunis. Déjà même les Chrétiens étoient aux abois, quand Charles y étant accouru à la tête d'une puissante armée, fit changer tout à coup la face des affaires. Le Roi de Tunis fut contraint d'acheter la paix au prix d'un tribut annuel de vingt mille doubles; & Louis IX. étant mort dans l'intervalle, Charles proclama Philippe le Hardi son neveu, Roi de France, & repassa la mer avec lui (*).

Costanzo lib. in fine.

(*) « Toute la Chrétienté murmura hautement contre le départ précipité de Charles. On publia qu'il n'avoit engagé le Roi son frere à rester en Afrique qu'afin de rendre le Roi de Tunis son tributaire. Cependant le dernier jour de Novembre les flottes des François & des Siciliens furent assaillies d'une si rude

» tempête, que la plupart des bâtimens con-
» lerent bas ou s'allerent briser contre la cô-
» te. Quatre à cinq mille personnes y pé-
» rirent avec l'argent des Sarrafins & tous
» les équipages. Il y avoit dans cette ar-
» mée navale environ dix mille Gênois.....
» à qui Charles fit dans cette occasion un
» trait des plus noirs. Il s'empara de tout
» ce qu'on put sauver du naufrage, fondé
» sur une loix barbare de Guillaume I. par
» laquelle tous les effets naufragés apparte-
» noient au fisc. Envain les Gênois alléguent
» qu'ils ne sont en mer que pour le service
» de la Croisade & du Roi lui-même; en-
» vain ils produisent l'acte par lequel Char-
» les leur promet sûreté pour leurs per-
» sonnes & leurs effets, même en cas de
» naufrage. Tout fut inutile. Muratori,
Annal. tom. 7. p. 398.



CHAPITRE III.

*Rodolphe I. Roi des Romains.
Premiers obstacles qui s'op-
posèrent à la puissance de
Charles.*

CLEMENT IV. étoit mort peu de temps après la défaite de Conradin, & l'attente d'un nouveau Pape faisoit flotter les affaires d'Italie dans une espèce d'incertitude. A la faveur des exploits de Charles I. les Guelfes qui regardoient toujours le Pontife Romain comme leur Chef suprême, étoient devenus le parti dominant. Le successeur de Clement pouvoit avoir par conséquent une grande influence dans l'ordre des choses. Il n'étoit pas douteux qu'il seroit en état de maintenir la balance entre les Villes libres d'Italie & ce Roi de Sicile, déjà si puissant & si redoutable; d'autant plus que par un usage qui ne trouveroit point aujourd'hui de

défenseurs ni d'apologistes, les Papes étoient pour lors en possession de forcer les Cités & les Recteurs à se liguier avec le protégé du Saint Siège, & les mettoient, par leurs menaces & leurs interdits, sinon dans la nécessité de lui obéir & de le suivre, du moins dans l'impuissance de s'opposer à ses vues. Mais les Cardinaux divisés par leur propre ambition, peut-être par la complication des intérêts actuels, & par la difficulté de trouver un sujet tel qu'il le falloit dans les circonstances, laissèrent vaquer le Saint Siège pendant deux ans entiers, malgré les instances des Rois de France & de Sicile qui se transporterent à Viterbe [*], pour hâter l'élection. Enfin ils se réunirent en faveur d'un saint personnage qui se

(*) C'est dans cette Ville que les Cardinaux étoient assemblés & que fut commis sous les yeux, pour ainsi dire, des deux Monarques, un des plus horribles assassinats dont l'histoire fasse mention. Gui de Montfort, Vicaire de Charles en Tosca-

trouvoit pour lors en Palestine , dans l'armée des Croisés. C'est Gregoire X. auparavant Thedald Visconti , Archidiacre de Liège , qui totalement occupé des moyens d'encourager les guerres de la Terre Sainte , & par conséquent de pacifier la Chrétienté, commença, quoique indirectement & pour ainsi dire sans le vouloir , de mettre quelque obstacle à l'agrandissement du Roi de Sicile. Le bon Pape s'imagina que la vacance de l'Empire causoit toutes les discordes & les

ne, furieux contre toute la Maison Royale d'Angleterre', depuis qu'Henri III. avoit puni de mort les fréquentes rebellions de son Pere , Simon de Montfort, Comte de Leiceistre , massacra dans l'Eglise & pendant la Messe , Henri Fils de Richard, Comte de Cornouaille & Roi des Romains. Il sortoit bouillant de rage & tout couvert de sang ; mais s'étant rappelé qu'on avoit traîné le corps de son Pere dans les rues de Londres , il rentre dans l'Eglise , traîne par les cheveux le cadavre d'Henri , & le laisse sur le pavé. Charles se contenta d'ôter au meurtrier la Lieutenance de Toscane , & ne daigna ou n'osa pas le faire arrêter.

guerres qui désoloient l'Italie ; & voyant qu'Alphonse de Castille élu quelque temps auparavant[*], n'étoit reconnu que d'un petit nombre de Barons , voyant d'ailleurs qu'il ne se dispofoit nullement à se mettre en poffeffion du Royaume d'Italie , ni de la dignité Impériale , il preffa vivement les Princes Germaniques de procéder à l'élection d'un nouveau Roi des Romains.

En conféquence, on élut Rodolphe, Comte d'Habsbourg , tige de l'illuftre famille d'Autriche ; dont l'élection fait époque dans l'histoire , non feulement pour avoir commencé la grandeur de cette Maifon , mais encore pour avoir terminé une fi longue vacance. Rodolphe eft d'ailleurs le premier , à ce que l'on croit , qui ait porté le titre de Roi des Romains. Il paroît en effet que fes prédéceffeurs ne s'intituloient que Rois de Germanie & d'Italie. On

(*) Le compétiteur d'Alphonfe , Richard Comte de Cornouaille , étoit mort deux ans auparavant , le 12 Avril 1271.

sent bien que la création d'un Empereur ne pouvoit que déplaire au Roi de Sicile. C'étoit le dépouiller de tous ses droits prétendus à la Souveraineté de la Lombardie, de la Toscane & de la Romagne, qu'il briguoit avec tant d'ardeur. Aussi fit-il éclater son dépit. Le seul nom d'un Roi Germanique ranimoit de tout côté le parti Gibelin. Gregoire lui-même augmentoit encore leur confiance par tous les efforts qu'il faisoit pour les réconcilier avec les Guelfes. Mais Charles s'efforçoit non seulement de conserver la supériorité à ceux-ci dont il étoit proprement le Chef; mais encore de troubler & de rompre la paix que le Pape vouloit établir entre les deux factions, dans la crainte que cette union ne rendît moins nécessaire, & par conséquent moins assurée, l'autorité Seigneuriale dont il jouissoit dans certaines Cités. A l'ambition de Charles, à l'insolence de ses François & de ses Appuliens, le pacifique Gregoire n'opposoit que des reproches & des avis paternels, dont les uns & les autres faisoient

V. Jean Villani, liv. 7. chap. 43.

à la vérité fort peu de cas , mais auxquels le Pontife étoit contraint de se borner , attendu que la proximité des troupes Siciliennes ne lui permettoit pas d'agir avec plus de vigueur. La maniere même dont il se conduisit en France & dans ce fameux Concile de Lyon , où il fut question , entr'autres articles , d'une Croisade générale contre les Infidèles , portoit l'empreinte de la timidité ! S'il y confirma l'élection de Rodolphe , ce fut avec tant de clauses , & de restrictions que Charles d'Anjou ne pouvoit guères s'en offenser ni en concevoir de la jalousie.

Mais , tandis que le Pape ménageoit si scrupuleusement un Prince qui de Champion & de Vassal du Saint Siège en étoit devenu le plus terrible voisin ; les Angevins trouverent à l'extrémité de la Lombardie un Peuple qui osa leur résister de front , & qui leur fit sentir la fragilité de l'espoir qu'ils avoient conçu de conquérir toute l'Italie. La Ville d'Asti , à l'exemple de Bologne & de Milan , s'étoit ren-

due , en quelque sorte , tributaire de Charles d'Anjou. Ce n'est pas qu'elle eut cessé de le haïr ; mais pour se délivrer de la soldatesque insolente qu'il entretenoit en Lombardie , pour ne pas essuyer journellement des vexations & des outrages , elle avoit pris le parti d'acheter une espèce de paix ou de trêve au prix de quatorze mille florins d'or [1]. Malgré la trêve convenue , les Généraux Provençaux qui commandoient dans les Villes de Turin , d'Alexandrie , d'Albe , de Savigliano & dans d'autres terres du Piémont , prirent , à juste titre ou sur de vains prétextes , les armes contre ceux d'Asti , les battirent auprès de Cossano , & leur firent deux mille prisonniers. Cet acte inattendu d'hostilité fit sentir aux Astigiens combien ils devoient peu

(1) Comprés en deux payemens ; d'abord trois mille , ensuite onze mille. Voyez Guillaume Ventura , Chronique d'Asti , chap. 6 , *apud* Muratori. *Rer. Ital.* tome 2.

compter sur cette trêve , achetée si cherement. Ils résolurent sur le champ de chercher leur sûreté dans les armes , prirent quinze cens chevaux à leur folde , & conclurent une ligue offensive & défensive avec les Pavésans , éternels ennemis du Roi de Sicile , ainsi qu'avec Guillaume , Marquis de Montferrat (1) , qui malgré son affection apparente pour ce Monarque , ne laissoit pas d'en redouter le pouvoir excessif & l'insatiable ambition. Guillaume avoit épousé une Fille d'Alphonse , Roi de Castille , qui en qualité de prétendant à l'Empire , l'avoit créé son Vicaire en Italie , & ne fut pas plutôt informé des préparatifs que l'on faisoit contre les Provençaux , qu'il se hâta de faire passer cinq cens hommes d'armes aux Confédérés. Au moyen de ce renfort & des troupes fournies par les Pavésans & le Mar-

(1) *Papienses , Astenses & Guillelmus de Montferrato erant unum & idem Guillaume Ventura , ubi supra.*

quis de Montferrat , les Astigiens forcerent Alexandrie à se révolter contre le Roi de Sicile , tombèrent ensuite sur Albe , regardée comme le centre de la domination Provençale , en Lombardie ; & delà s'étant portés vers Savigliano , ils ravagerent les Etats du Marquis Thomas , allié de Charles , lui enlevèrent Saluce & Revello , & le contraignirent de rompre avec les Angevins. Le Sénéchal du Roi de Sicile ne vit d'autre parti que celui de se retirer en Provence. Albe , Cherasco , Savigliano , Cuneo , Mondovi sont affranchies du joug des Provençaux , qui perdirent en grande partie l'autorité qu'ils avoient acquise en Lombardie. Les Genoïs eux-mêmes enhardis peut-être par les succès des Confédérés , donnerent bien de la tablature aux Amiraux de Charles , & battirent ses flottes en différentes plages de la Méditerranée.

An. 1274

Cependant le Pape Gregoire poursuivoit le cours de ses opérations , qui toutes tendoient indirectement à l'abaissement de Charles & des siens. Il

confirma dans le Concile de Lyon, ainsi que nous l'avons dit plus haut, l'élection de Rodolphe, avec lequel il eut ensuite une conférence à Lausanne, au sujet de son entrée en Italie & de la cérémonie de son couronnement; ce qui ne pouvoit s'exécuter sans causer beaucoup de préjudice & de dépit aux Angevins. D'ailleurs, il y reçut l'abjuration de Michel Paléologue, & réunit solennellement les deux Eglises; réunion qui ne permettoit plus à Charles d'attaquer les Grecs comme ennemis de l'Eglise Romaine, & dérangeoit fort le projet d'envahir cet Empire dont il n'étoit guères moins occupé que de la conquête de l'Italie. La mort de Gregoire & l'extrême brièveté des trois Pontificats suivans, jetterent les Peuples dans de nouvelles perplexités. Tous attendoient avec la plus vive inquiétude ce qu'alloit produire la rivalité qui commençoit déjà d'éclater entre Charles & l'Empereur élu, aspirans l'un & l'autre, sous différens titres, à la souveraineté de l'I-

talie. Nicolas III. [1] successeur des Papes Innocent V. Adrien V. & Jean XXI. qui moururent presque dans la même année, étoit assurément très - propre à rabattre la puissance de Charles : mais malgré toute l'activité avec laquelle il y travailla, il n'en eut pas le temps. Les Papes n'avoient encore, à proprement parler, qu'une puissance idéale. Ils étoient bien plus forts par ces terreurs religieuses, dont ils frappoient arbitrairement les Peuples, que par l'autorité qu'ils exerçoient dans leurs terres, parmi lesquelles il en étoit très - peu qui leur fussent immédiatement soumises, & dont ils eussent réellement la jouissance. La Romagne & l'Exarchat de Ravenne, qui sembloient appartenir plus authentiquement au Saint Siège, avoient presque toujours subi jusqu'alors le joug des Rois & des Empereurs. Rome elle-même étoit soumise immédiatement à l'autorité Sénatoriale, presque in-

[1] De la Famille des Ursins.

dépendante des Souverains Pontifes. Nicolas , pour acquérir ou recouvrer la Souveraineté de ces Provinces , se prévalut fort habilement de la jalousie qui fermentoit entre le Roi des Romains & celui de Sicile. Rodolphe étoit pour lors occupé des guerres importantes d'Allemagne & de Hongrie , avec lesquelles nul autre intérêt ne pouvoit entrer en comparaison. Il ne songeoit guères par conséquent à venir se faire couronner en Italie , comme il en étoit convenu , au Congrès de Lausanne , avec Grégoire X. & bien moins encore , à partir pour la Terre Sainte , ainsi qu'il l'avoit promis au même Pape lorsque son élection fut confirmée dans le Concile de Lyon. Nicolas III. à qui peut-être il étoit fort indifférent & que Rodolphe vint à Rome , & qu'il se rendit en Palestine , voulut néanmoins tirer parti de la promesse qu'il en avoit faite & le menaça d'excommunication , s'il ne tenoit ses engagements. Le Roi des Romains , qui se trouvoit dans l'impuissance d'y satisfaire , cé-

D'ITALIE, LIV. XIII. 309
da la Romagne au Saint Siège , &
accepta bien volontiers cette pénitence que le Pontife lui imposa en compensation du vœu qu'il ne pouvoit remplir [1]. La cession à la vérité n'étoit pas absolument dans la règle. Le titre de Rodolphe , qui n'avoit pas encore été consacré ni couronné , qui de fait n'étoit point encore Empereur , ne paroissoit pas suffisant pour aliéner de la sorte les droits Impériaux. Plusieurs en prirent occasion de déclamer contre l'avidité des Papes & de faire observer comme ils étoient attentifs à profiter de toutes les vacances de l'Empire , comme ils *arrachotent* toujours quelque pièce aux nouveaux Empereurs [2].

(1) Voyez Jean Villani, liv. 7. chap. 43. 54. & *alibi* 55.

(2) Jean Villani, écrivain d'ailleurs très-religieux & point méchant , s'est émanicipé à propos de cette cession que Rodolphe fit de la Romagne à Nicolas III. *Les gens d'Eglise prennent assez volontiers*, dit ce naïf Historien, *mais ils ne savent pas rendre*, liv. 7. chap. 53.

Nicolas III. est le plus célèbre, s'il ne fut le premier, d'entre les Papes qui employèrent le temporel de l'Eglise à l'agrandissement de leur famille. Il créa Bertold des Ursins, son neveu, Comte de Romagne, immédiatement après que Rodolphe eut cédé cette Province au Saint Siège. Il éleva, par différentes voyes, ses autres parens aux dignités Ecclésiastiques & Civiles & mérita le titre satyrique de Patriarche du népotisme qu'on lui donne communément dans l'Histoire [1]. Je me dispenserois bien volontiers de rappeler ces particularités, dont les auteurs contemporains se sont trop prévalu peut-être contre la mémoire de ce Pontife, s'il n'étoit

(1) *In isto Romano Pontifice Nicolao III. libellus, qui intitulatur, Incipit initium malorum, habet exordium; & in ipso libello ipse Pontifex, & nonnulli ejus successores variis modis sunt effigati cum obscurissimis subscriptionibus. Franciscus Pipinus, apud Muratori. Rer. Ital. tom. 9, pag. 724.*

à propos de faire observer que la grandeur où Nicolas porta les Ur-
sins , fit éclore la rivalité , qui sub-
sista si long-temps entre cette famille
& d'autres maisons illustres &
puissantes de Rome , & fut en
partie la cause des révolutions sui-
vantes. Tout bien considéré , ce
népotisme tant reproché à Nicolas ,
servit autant à la gloire de l'Italie
qu'à la sienne propre ; & s'il eût
vécu plus long-temps , il délivroit
probablement la contrée du joug
de Charles , & s'en rendoit l'arbitre
suprême. Il faut convenir même
qu'il s'y prenoit admirablement. D'u-
ne part , mettant à profit l'embar-
ras où se trouvoit Rodolphe , qui
en effet ne put jamais venir en
Italie , & n'y exerça pas une gran-
de autorité par ses Lieutenans , il
s'emparoit insensiblement du gou-
vernement de plusieurs Villes libres ,
en y envoyant tantôt des Podestats
de son choix , tantôt des Légats
Apostoliques , & toujours ou pres-
que toujours pris dans sa famille.
D'un autre côté , menaçant conti-
nuellement de tourner contre Na-

ples & la Sicile , toutes les forces d'Allemagne , de Lombardie , de Toscane & de la Romagne , il en imposoit aux Angevins , & contraignit même le Roi Charles de renoncer au Vicariat de la Toscane ainsi qu'à la dignité de Sénateur de Rome (1).

A voir ce Pape , si fortement occupé d'abaisser la puissance de Charles I. je ne serois point éloigné d'en croire certains auteurs (2) , qui prétendent qu'il fut le premier & le principal moteur de cette grande révolution où les Arragonois enleverent la Sicile aux Provençaux. Il est vrai que Nicolas mourut deux ans avant l'invasion de la Sicile. Mais quoique l'archer soit renversé , le trait ne laisse pas de voler & d'atteindre le but ; & comme dit fort ingénieusement un de nos Poètes: *la rupture de l'arc ne guérit pas la playe*. Ainsi rien n'empê-

(1) Voyez la Chronique de François Peppin , *apud* Muratori , *Rer. Ital.* tome 9. page 723.

(2) Voyez Jean Villani , liv. 7 , chap. 54.
che

che de croire que Pierre d'Arragon & l'Empereur de Constantinople, mis originaiement en action par Nicolas, dresserent cette grande machine, qui se trouva même si bien montée qu'il ne servit de rien à Charles de faire élire, après la mort de Nicolas, un Pape François, qui lui étoit entièrement dévoué (1).

(1) Simon de Brie, qui prit le nom de Martin IV. Charles ne se contenta pas de manœuvrer sourdement, il employa la force ouverte.



CHAPITRE IV.

Fameuse Conspiration de Jean de Procida , & quelles en furent les suites : Origine du droit des Arragonois sur le Royaume de Sicile.

Qui ne fait pas l'histoire des Vepres Siciliennes ? Qui n'a pas entendu parler de Jean de Procida , auteur de cette révolution dans laquelle un si grand nombre de François fut massacré & Charles I dépouillé du Royaume de Sicile (*).

(*) Sans penser moins avantageusement de nos Lecteurs , ni prétendre censurer M. de Nina ; nous allons donner ici une notice des Vepres Siciliennes , ne fut-ce qu'en considération de la place qu'elles occupent parmi les grands événements. Au reste ceux qui sont parfaitement au fait peuvent passer outre. Jean de Procida ou Proceda , sorti d'une des

Il est donc inutile de remanier un sujet si connu, d'autant plus que je

meilleures maisons de Salerne, avoit eu la confiance de Frederic II & de Manfred, & s'étoit déclaré hautement pour Conradin. Son attachement pour la maison de Souabe, sa retraite chez le Roi d'Arragon, & quelques voyages secrets en Sicile lorsque les mécontents commençoient de murmurer, l'ont fait ériger par les historiens en chef des conjurés. Mais ce que l'on débite sur son compte n'est guère vraisemblable. Michel Paléologue, auprès duquel on veut qu'il se soit introduit, déguisé en Cordelier, étoit dans l'impuissance absolue de contribuer à la révolution. Sa démarche au Concile de Lyon fut un coup de désespoir qui ne produisit aucun des effets qu'il en attendoit. Les Grecs n'en devinrent que plus furieux contre les Latins; & Constantinople étoit pour lors dans des convulsions si terribles, que l'on ne voit pas même comment l'Empereur auroit pu fournir les trente mille onces d'or qu'on lui fait envoyer au Roi d'Arragon. Quelle apparence d'ailleurs que les Rois de France & de Sicile ayent pris le change sur l'armement de Pierre d'Arragon, & lui ayent fait passer, l'un 40 mille livres tournois, l'autre 20 mille ducats pour le mettre en état d'attaquer plus puissamment les Sarrafins, qu'il feignoit, dit-on,

* *Angelo*
Storia del re-
gno di Na-
poli, lib. 2.

ne saurois le traiter d'une manière plus intéressante que Costanzo *,

de vouloir combattre ? Charles d'Anjou pouvoit-il s'aveugler à ce point sur les préparatifs d'un Monarque gendre de Manfred & l'héritier de Conradin ? La manœuvre de Procidia auprès de Paléologue & de Don Pedre, a donc tout l'air d'une fiction : mais fût-elle plus probable & mieux constatée, il seroit encore très-facile de démontrer qu'elle n'eut aucune influence sur les Vepres Siciliennes. Plus on examinera le fait, plus en se persuadera que la révolution ne fut ni préméditée ni combinée, & qu'il n'y eut d'autres conjurés que les propres déportements des François & le désespoir des Nationaux. Tous les historiens conviennent que les Gouverneurs de Charles écraseroient la Sicile. Ils ne laissoient pas même aux Citoyens la liberté de marier leurs filles, & tous les plus riches partis étoient adjugés aux François. La plupart des Commandants se faisoient amener les nouvelles mariées & s'arrogeoient l'infame droit de *prélibation*. Les soldats entroient journellement dans les maisons, sous prétexte d'exécuter quelqu'ordre du Roi, & ne gardoient aucune mesure avec le sexe. Les biens de l'Eglise n'étoient pas plus respectés. Les François s'approprioient tous les bénéfices, & les

Historien grave, élégant & judicieux, dont un célèbre moderne n'a

Siciliens en étoient entièrement exclus. Le Pape en écrivit au Roi qui ne daigna pas répondre. Les Siciliens vinrent encore à bout de faire parvenir leurs plaintes jusqu'au trône. Charles donna quelques ordres pour la recherche & la punition des coupables, qui furent mal exécutés, & ne servirent qu'à faire traiter plus durement les peuples. Enfin le Mardi de Pâques, 30 Mars 1282, les habitans de Palerme étant sortis en foule pour aller entendre les Vêpres dans l'Eglise du St. Esprit, distante de 5 ou 600 pas, la garnison, sous prétexte d'examiner si les Bourgeois n'étoient point armés sous cape, insulta plusieurs femmes. Une d'entre elles poussa des cris. Roger de Maître-Ange, homme de condition, reconnoit la voix de sa fille, & s'écrie en accourant à son secours, *qu'il falloit assommer tous ces maudits François*. Cette exclamation alluma l'incendie. Les Palermitains armés de poignards, de pierres & de bâtons, se précipitent sur la garnison & la massacrent en un instant. Ils n'épargnerent ni vieillards, ni femmes, ni enfans; & le peuple poussa la rage jusqu'à déchirer le sein des femmes grosses du fait des François. Jean de St. Remi, Gouverneur de Palerme, qui fuyoit

pas fait difficulté de copier mot à mot , plusieurs centaines de pages

à la faveur d'un déguisement , est reconnu & mis en pièces. Les Citoyens crient de toute part à la liberté , & déferent le gouvernement de la Ville à ce même Roger de Maître-Ange qui avoit donné le signal de la révolte. Mont-Réal , Conignon , Carini , Termini , Cephaledu , Trapani , Mazare & autres Villes du voisinage imiterent sans délai l'exemple de Palerme. Burdac , Gouverneur de Marsale , fut massacré le 31 Mars , au moment qu'il publioit l'ordre de porter tout l'or & l'argent monnoyé au trésor Royal , & toute sa garnison avec lui. Le lendemain , Agrigente & Léocate firent main basse sur les François. Jean de Mont-pellier , Gouverneur du château de St. Jean , fut poignardé par Jean de Torella dont il avoit enlevé la femme. Le feu de la sédition prit à Catane le 4^e. Avril. Un jeune François , nommé Jean Viglemade , qui étoit en possession d'insulter toutes les femmes , y donna lieu. Il attaqua ce jour là même Julie Villanelli , & le mari étant rentré inopinément , il s'ensuivit un combat terrible dans lequel celui-ci fut tué. Julie s'ensuit toute échevelée & criant vengeance. Les Catanois , devenus tout-à-coup furieux , se jettent sur les François & en massacrent huit mille. Comme ils

& d'en remplir la moitié d'un assez gros volume. Voyons plutôt d'où

s'aperçurent que quelques-uns avoient pris l'habillement du pays, ils convinrent de leur faire prononcer le mot *Cicere*, dont l'articulation est très-difficile pour les étrangers : *Tchitchere*. Messine, à l'instigation des Palermitains, se souleva le 29 Avril, & tous les François y furent égorgés. Le Vice-Roi Herbert, promené dans les différents quartiers de la Ville, essuya tout ce que peut imaginer en pareil cas un peuple forcené, qui finit par l'étrangler & suspendre son corps au milieu de la place publique. Enfin de tous les François, qui leur tombèrent entre les mains, les révoltés n'épargnerent que Guillaume des Porcelets, Gouverneur de Calaritimi & Philippe Scalambre, Gouverneur de la vallée de Noto, reconnus l'un & l'autre pour deux hommes justes. Leur nom sera transmis sans doute à la postérité la plus reculée, comme un monument de la victoire la plus honorable qu'ait jamais remporté la vertu, & de son empire irrésistible sur tous les cœurs. Il me semble voir cette populace acharnée, poudreuse & sanguinolente tomber tout-à-coup aux pieds de ces deux sages, en s'écriant d'une voix entrecoupée, comme les Américains dans Alzire :

le Roi d'Arragon tiroit ses droits sur les Etats de Sicile & de Pouille. Quoique ceci ne soit guère moins connu & que nous-en ayons déjà parlé, nous ne pouvons nous dispenser de le rappeler ici, comme étant l'origine de l'Empire que les Arragonois obtinrent en Italie, & de ces guerres tant de fois rallumées entre les Espagnols & les François, les Bourbons & les Autrichiens.

En 1261, l'Infant Don Pedre épousa, du vivant de son pere Jacques, Constance fille unique de Manfred. Mais, attendu qu'à l'époque de ce mariage, Conradin des-

Alvarès est-ce vous?

Vivez! aux malheureux servez long-temps de pere.

. Ah si jamais ta nation cruelle.

Non, la vertu n'est point une chimère. Il n'est donné qu'à elle de commander ainsi à la fureur & d'enchaîner la rage. Scallambre s'attacha dans la suite au Roi d'Arragon, & les Barons de Serravalla en descendent. Voilà, par exemple, une origine illustre; & dont il est permis de s'enorgueillir.

cendant & légitime héritier de Frederic II. & de Conrad, vivoit encore & que les droits de Manfred sur les Etats de Pouille étoient par conséquent très-defectueux, les Rois d'Arragon ne songerent nullement ou ne parurent point songer à ce Royaume. Ils n'imaginerent pas même de s'opposer au Comte de Provence quand il vint, à l'invitation du Pape, attaquer & dépouiller Manfred. L'idée d'une si belle acquisition ne leur vint, probablement, qu'à la mort de Conradin, sur-tout s'il est vrai, comme on le publia dès lors, que de dessus l'échaffaut où il perdit la vie, le jeune Roi déclara Constance son héritiere, quoiqu'elle ne fût sa cousine que du côté gauche. Il est du moins certain qu'à près la mort tragique de Conradin, Constance étoit l'unique rejetton de la famille de Souabe. Mais Charles jouissoit d'une si grande réputation d'habileté & de bravoure; les su-jets & la plupart des puissances d'Italie l'avoient vu monter sur ce trône avec tant de satisfaction, que le projet de l'en renverser ne paroît-

loit guère praticable & surpassoit peut-être, les forces des Arragonois. Cependant la conduite de Nicolas III enhardit Don Pédre. Dès que le Pontife eut donné si clairement à connoître que la grandeur de Charles lui faisoit ombrage, le Roi d'Arragon n'hésita pas d'entrer en négociation avec Jean de Procida. Il vint prendre possession de Palerme peu de temps après le massacre des François, fit lever le siège de Messine; & se rendit maître de toute la Sicile (*). Les affaires d'Espagne de-

* Annaï. tom.
7. pag. 437.

» (*) Il est faux dit, Muratori *, qu'on
 » ait, à la même heure, massacré les Fran-
 » çois dans tous les points de la Sicile.
 » Il est faux que les Palermitains aient
 » sur le champ proclamé Roi Pierre d'Ar-
 » ragon. Ils arborerent la bannière de
 » l'Eglise, & reconnurent le Pape pour
 » leur Souverain ». Messine qui ne se ré-
 » volta qu'un mois après Palerme, substitua
 » un crucifix aux armes d'Anjou, & il ne fut
 » question nulle part de D. Pédre; ce qui dé-
 » montre que ce Monarque n'avoit aucune in-
 » telligence dans le Royaume. Il eut si peu de
 » part à la tragédie, que si Charles avoit été

mandant ensuite sa présence, il laisse en Sicile la Reine Constance, Jac-

moins présomptueux ou moins emporté, il auroit probablement recouvré Messine & la Sicile, avant que l'Arragonois eût appris la révolte. » Le Roi Charles, ajoute Muratori, se tenoit depuis quelque temps à la Cour de Rome*, pour instruire, comme il s'en vantoit lui-même, le Pape sa créature, ainsi que les Cardinaux, dans l'art de gouverner le monde. La nouvelle fut par conséquent foudroyante. D'autant plus furieux qu'il présumoit davantage de ses talents politiques, il jura d'effrayer la postérité par la vengeance qu'il en alloit tirer. Tous les bâtimens qu'il destinoit contre les Grecs, eurent ordre de faire voile pour Messine. Mais avec toute la diligence dont il usa, il ne put en commencer le siège que vers la fin de Juillet : c'est-à-dire, trois mois après la révolution ; intervalle considérable, pendant lequel on ne voit point paroître Pierre d'Arragon, & qu'il auroit sans doute mis à profit, s'il avoit eu quelques liaisons avec les rebelles. Charles étoit accompagné du Cardinal Guérard, qui entra dans la place, & harangua les assiégés avec tant de force qu'il leur persuada de ne pas braver plus long-temps le courroux & les armes du Roi. Mais,

* Pour lors dans Orviète.

ques, le second de ses fils, déclaré
Successeur du trône qu'il venoit d'ac-

Muratori,
ubi supra.

lorsqu'il rapporta les conditions auxquelles Messine consentoit de se rendre, Charles les rejetta. Ses troupes venoient d'emporter Milazzo, les Palermitains demandoient quartier, & tout annonçoit le retour ou plutôt l'effroi de la nation. Les Messinois firent encore une tentative auprès de Charles. Ils rappellerent le Cardinal Légat, & offrirent de se rendre si le Roi vouloit oublier le passé, & se contenter des impositions qu'ils payoient sous le regne de Guillaume le bon. Guérard ayant rapporté la proposition au Roi; *Les misérables*, s'écria celui-ci! *Comment osent-ils parler de conditions? Je leur pardonnerai néanmoins puisque tel est votre avis; mais il me faut 800 otages dont j'usurai à discrétion; quant aux tributs, je prétens qu'ils payent tous ceux qu'il m'a plu d'imposer.* Cette réponse consumma la révolution, & la perte du Royaume de Sicile ne fut proprement décidée qu'alors. Si Charles eût usé de clémence, dit Muratori, Messine ren-
troit dans le devoir & l'exemple eût été suivi de tout le reste de la Sicile, attendu que les peuples n'avoient point encore de Chefs, & manquoient d'ailleurs de provisions, de machines de guerre & de troupes réglées. Les Messinois re-

quérir, & son fameux Amiral Roger de Loria. Celui-ci dont la vail-

poussèrent les assauts redoublés des François avec toute la fureur du désespoir. Femmes, enfants, vieillards, tout devint Soldat. Enfin Pierre d'Arragon invité par une députation des Palermitains, débarque le 30 Août à Trapani, suivi de 800 hommes & de 10 mille Fantassins. On nous dit qu'il avoit mis à la voile dès les premiers jours de Juillet, & que continuant de déguiser sa marche, il étoit allé se jeter sur Ancolla, petite Ville du Royaume de Tunis, située dans les environs de l'ancienne Hyppone. Mais, de bonne foi, étoit-ce le cas d'user encore de feinte. Le moindre délai ne pouvoit-il pas être fatal? Vouloit-il donner à cette populace mutinée le temps de se refroidir & de passer, selon la coutume, de la fureur à l'abattement? Il y a donc tout lieu de croire que la manœuvre du Roi d'Arragon fut très-innocente, & qu'il ne songeoit point encore à la conquête de Sicile. La preuve qu'il n'étoit point préparé à cet événement, c'est que de l'aveu des mêmes historiens, il assembla son Conseil, & mit en délibération les offres & les demandes des députés de Palerme. Il semble même qu'il vouloit s'assurer par ses propres yeux de l'état des choses. Car enfin, c'étoit le cas d'al-

lance & l'habileté n'avoit point d'é-
gales , attaquâ la Calabre , enleva

ler en droiture au secours de Messine que toute la Sicile savoit être aux abois. Point du tout , il va prendre possession de Palerme , s'y fait couronner & ne s'occupe de la délivrance de Messine qu'après s'être assuré des différents ordres de l'Etat. D. Pierre avoit pour Amiral Roger de Loria , le plus grand & le plus heureux marin de son siècle. C'est lui qui affermit & cimenta la conquête par une suite non interrompue de victoires. Loria s'étant apperçu que la flotte de Charles , qui se tenoit dans le détroit de Messine , étoit fort mal gardée , vint l'attaquer à la tête de 40 vaisseaux. Charles abandonne précipitamment Messine , & voit en fuyant prendre ou brûler tous ses navires. Muratori soutient que s'il s'étoit moins pressé de lever le siège , la famine auroit infailliblement forcé les Messinois à se rendre. Le nouveau Roi de Sicile , ayant été reçu à Messine avec des transports inexprimables , porta sans délai , la guerre en Calabre , malgré les excommunications redoublées de Martin IV. Il faut convenir que la colere & les bulles du Pape paroissent bien petites au milieu de ces grands événements. Les Siciliens en firent aussi peu de cas que Don Pédre. Mais le Prince de Salerne , fils aîné de

aux Angevins plusieurs places situées
en deçà du Phare & fit même pri-

Charles d'Anjou , amena bientôt après des forces plus redoutables. Une foule de Seigneurs François suivis des meilleures bandes de cette nation , vint se mesurer avec les Espagnols. Ce renfort bien employé , pouvoit encore rétablir les Provençaux en Sicile ; mais au lieu d'en tirer parti , Charles qui joignoit à tant d'autres travers tous ceux de la chevalerie , se mit à défier son ennemi. L'Aragonnois , saisissant avidement ce moyen de conjurer l'orage , riposta sur le même ton ; & après maintes bravades réciproques , il fut convenu qu'au premier Juin de cette année 1283 , les deux Rois , accompagnés de cent chevaliers , se rendroient à Bordeaux , avec l'agrément du Roi d'Angleterre , maître de la place , pour y vuider leur différent en champ clos ; & que celui qui manqueroit à sa parole , seroit réputé parjure , traître , infâme & dégradé de tous ses titres. Charles , malgré les défentes du Pape , quitta l'Italie , fut se promener fort inutilement sur la place de Bordeaux jusqu'au coucher du soleil , & prit acte de défaut contre son ennemi. On prétend cependant que Pierre d'Arragon étoit à Bordeaux , déguisé en simple Ecuyer , & qu'il laissa dans les mains du Sénéchal de Guyenne son casque & sa lance. Il publia

An. 1283-84. *fonnier le Prince de Salerne (*) héritier présomptif de Charles I ,*

dans la fuite, que la proximité du Roi de France posté avec trois mille chevaux à une journée de la Ville, qui d'ailleurs étoit remplie de François, ne lui avoit pas permis de se montrer. Mais il y a tout lieu de croire qu'il se jouoit de Charles. Au reste, ses preuves de bravoure étoient faites depuis long-temps; & lorsque les François se mirent en devoir d'envahir la Catalogne; conformément à la bulle de Martin IV. par laquelle il investissoit le Comte de Valois du Royaume d'Arragon, Pierre leur fit bien voir qu'il ne craignoit point de se mesurer avec eux.

(*) Tous les acteurs de cette guerre sont éclipsés par Roger de Loria. Le courage indiscipliné des François pouvoit encore figurer sur terre, mais sur mer où l'art & la manœuvre furent toujours indispensables, ils faisoient vraiment pitié. Loria remporte une victoire complete à la hauteur de Malthe, & Guillaume Corneille, Général des Provençaux, périt dans le combat de la propre main de l'Amiral Espagnol dont le bras n'étoit pas moins redoutable que la tête. Charles, qui craignoit la fougue & l'inexpérience de son fils, dépêche un Brigantin pour lui défendre d'engager aucune action avec les Arra-

qui ne put jamais venir à bout ni de recouvrer la Sicile ni de déli-

gonois, & l'assurer qu'il sera incessamment à Naples avec un puissant secours. Roger, ayant intercepté le Brigantin, se présenta, sur le champ, devant Naples & provoqua les François par toutes les insultes que lui & les siens purent imaginer. Le Prince de Salerne devenu tout à coup furieux, embarque tumultueusement les François non moins irrités que lui, & fond en désordre sur les Espagnols. Loria feignant d'avoir peur, gagne le large & revirant brusquement de bord fond à son tour sur la flotte ennemie. Il s'attacha sur tout à la Capitane que montoit le Prince de Salerne accompagné de plusieurs Barons François qui se battirent avec leur bravoure ordinaire. Mais les Arragonois aussi vaillans & plus habiles l'emportèrent. Le Prince de Salerne se rendit à Loria lui-même qui s'approcha sans délai de Sorrento. Cette Ville se hâta d'envoyer à l'Amiral des figues, des fleurs & 200 *Agostares* d'or. Les porteurs du régal trompés par la riche armure & le nombre des Courtisans du Prince de Salerne, le prirent pour Roger. *Seigneur Amiral*, lui dirent-ils en se prosternant, daignez accepter ce présent que vous offre la Commune de Sorrento; & plut à Dieu que comme vous avez pris le fils, vous eussiez

vrer son fils, ni de chasser entièrement les Arragonois de la Calabre,

pris aussi le pere. Sachez au reste que nous avons été les premiers à quitter le combat. Pardieu, reprit le Prince en souriant, *voilà des gens bien fidèles au Roi mon Seigneur.* Cette méprise des députés de Sorrento égaye un peu la scène, & fait voir d'ailleurs que Charles n'étoit guère moins détesté en deça qu'en delà du Phare. Les Napolitains eux-mêmes enhardis par la victoire des Catalans, furent prêts à secouer le joug. On cria dans les rues : *Meure le Roi Charles, & vive Roger de Loria.* Charles informé des dispositions que Naples avoit montré, en fut aussi furieux que s'il n'eût pas perdu la Sicile. Il condamna cette Capitale aux flammes, & l'alloit sans doute exterminer, si le Cardinal Légat ne l'eût arrêté. Enfin il gagna sur lui-même de se borner à 150 victimes qu'il fit pendre sur le champ. Il falloit que l'esprit & le cœur de ce Prince fussent bien incurables. Cet acte de rigueur étoit d'autant plus insensé, que toute l'Italie retentissoit de la félicité des Siciliens. Pierre d'Arragon avoit aboli la plupart des impôts, confirmé, augmenté même les privilèges des Cités & adopté un système diamétralement opposé à celui de Charles. Constance elle-même jouissoit de la plus grande réputation. Elle sut calmer les transports des Siciliens, qui vouloient absolument qu'elle immolât le

quoiqu'il fût encore à la tête de dix mille cavaliers & de quarante mille fantassins. L'adresse & l'activité de Roger déconcertèrent tous ses projets. Malgré la faveur démesurée de Martin IV, malgré l'éloignement de Rodolphe, malgré les guerres intestines de la Toscane & de la Lombardie, il lui fallut renoncer à cet Empire universel qu'il prétendoit s'arroger sur l'Italie & dont il avoit, en quelque sorte, joui dans les premières années de son règne. Il ne survécut pas même long-temps à ses disgraces, & mourut en 1288, environ trois ans après la révolution.

Il est fort peu de Princes que les historiens peignent avec plus d'uniformité que Charles I Roi de Sicile, appelé dans la suite Charles-le-Vieux. Tous conviennent de son intrépidité

Prince de Salerne aux manes de Conradin. Les Gibelins prétendirent que la politique y avoit autant de part que l'humanité : mais quelle politique respectable que celle qui s'interdit toutes représailles & ne veut cimenter une conquête qu'à force de clémence & de générosité !

té, de sa bravoure, de son habileté même dans la guerre, qu'il entendoit beaucoup mieux, sans doute, que le gouvernement civil. Vigilant, sobre, aussi réservé sur l'article des femmes que le furent peu les Provençaux & les François de sa suite; grave, sur tout, & religieux; sévère, cruel, implacable; agité sans relâche de la manie d'étendre son domaine & sa puissance; usant par conséquent de la plus grande indulgence envers ses soldats, qu'il regardoit comme les bras de son ambition & de son despotisme, & fermant les yeux sur tous leurs excès. Il fut aussi très-avare & se permit toute sorte de moyens d'accumuler de l'argent pour fournir à ses différentes entreprises (1).

Charles en mourant laissa Robert Comte d'Artois Lieutenant & Régent de ses Etats, en l'absence de son fils unique, appelé dès lors Charles II, toujours prisonnier en Ca-

(1) Voyez Villani, Collenuc, Angelo di Costanzo & Nostradamus.

talogue. Honorius IV qui avoit succédé à Martin, la même année que Charles-le-Vieux étoit mort, travailla fortement à la délivrance du Prince de Salerne. Les Guelfes n'étoient guère moins impatiens de le voir libre & placé sur le trône paternel. Mais les Cours de France & de Rome, protectrices du Prince Charles, employoient vainement l'intrigue & les menaces. Elles ne devoient pas se flatter de fléchir les Arragonois; & le gage étoit trop précieux pour que ceux-ci consentissent à s'en dessaisir, sans être du moins assurés de la paisible possession du Royaume de Sicile. Tel fut en effet le résultat de la négociation. On convint que cette couronne resteroit à Jacques, second fils de Pierre d'Arragon. Ainsi la Pouille & la Calabre formerent encore un Royaume distinct & séparé des Etats situés en delà du Phare; & quoique Charles II s'intitula toujours Roi de Sicile, elle ne fut réunie que longtemps après à ce que nous appellerons dorénavant le Royaume de Naples. La perte d'une Île si vaste, si riche & si féconde entraînoit, né-

cessairement , une diminution considérable de forces , & sur-tout de réputation qui bien souvent tient lieu du pouvoir effectif. Aussi l'autorité de Charles II ne s'étendit-elle point au delà des limites de son Royaume. Excepté ce court intervalle pendant lequel il eut en son pouvoir le bon Pape Célestin (*), il ne fut guère

(*) Pierre Mouron, hermite de l'Abbruzze, élu Pape le 3 Juillet 1294, sous le nom de Célestin V. On ne fait quel est le plus étrange , que les Cardinaux soient allés déterrer ce pauvre Idiot dans le fond de son désert pour en faire le successeur de Nicolas IV , ou qu'il ait eu lui-même le courage d'accepter le souverain Pontificat. Charles II ne laissa pas de s'en féliciter. Il lui persuada de se fixer à Naples & n'eut pas de peine à s'emparer de cet esprit simple & ignare. Mais les Cardinaux ne tarderent pas à rougir d'un choix si fantasque. Le bon homme convint sans façon de son impéritie & abdiqua la tiare un mois après l'avoir reçue. Charles s'en consola par l'élection du fameux Gaytani ou Cajetan (Boniface VIII) qui lui fit les plus séduisantes promesses & lui tint parole.

question de lui dans les affaires d'Italie. C'est même, à cette époque & par un effet peut être du peu de considération dont il jouissoit, que la Lombardie vit éclore dans son sein, de nouveaux Etats, qui disputèrent en quelque sorte de grandeur & de puissance avec le Royaume de Naples.



CHAPITRE V.

Aventures d'Otton Visconti, qui jetta les fondemens de la grandeur de cette Maison. Guillaume Marquis de Montferrat, & après lui Matteo Visconti, aspirent à se rendre maîtres de la Lombardie.

Pendant tout le cours du règne de Frederic II, quelque long qu'il ait été, on ne voit pas que les discordes particulières des Cités de Lombardie ayent fait beaucoup de sensation. Eccelin de Romano imprima si généralement la terreur que, tant qu'il vécut, aucune puissance du second ordre n'osa lever la tête. A sa mort l'autorité principale, & je dirois presque la suprématie de la Lombardie, fut partagée entre les Marquis Obert Pelavicino & Buozo de Doara. Il n'étoit

n'étoit point encore question des la Torre ni des Viscontis. Martin de la Torre est le premier d'entre les Nobles de Milan qui ait primé dans cette Ville, après l'abaissement de l'autorité temporelle des Archevêques. Encore ne se hasardait-il pas à prendre lui-même le titre de Seigneur dans sa propre patrie : il en fit revêtir Pelavicino & se contenta de gouverner sous son nom. Durant cet autre triumvirat de Pelavicino, de Buozo, de Martin de la Torre & la longue vacance de l'Empire, le Cardinal Octavien Ubaldino, personnage important sous les Papes Alexandre & Urbain, passant par Milan à son retour de la légation de France emmena Otton Visconti né de parens Nobles, à la vérité, mais pauvres (1), & pour lors simple Cha-

An. 1259.

(1) *Pauca de patrimonio possidebat..... parentes ipsius aliqua, sed non multum nec in magna quantitate possidebant. Petri Azarii, Chron. chap. 1. Voyez aussi le chap. 2. du même auteur, & Jovius in vita Othonis vicecomitis, apud Muratori, rer. Ital.*
Tome IV. P.

noine de Desio petite Ville du Milanois. A quelque tems de là, le Siège de Milan vauqua par la mort de l'Archevêque Léon de Perago ; & attendu la division des Milanois, Urbain IV prit le parti de donner l'exclusion aux deux sujets désignés, dont l'un étoit Raymond de la Torre frere de Martin, & de nommer le successeur de sa propre autorité. (*). Son choix dirigé

tom. 16. pag. 301-2. Voyez. encore Galvano Fiamma, Bouquet des fleurs, chap. 297. & suivans, *rer. Ital.* tome 2, page 691 & suivantes ; & annales de Milan, chap. 39, *rer. Ital.* tome 16, pages 667-68.

(*) C'est alors, dit Muratori, que la Cour de Rome commença de s'attribuer l'élection des Evêques. Dans l'onzième siècle elle avoit fait tous ses efforts pour en dépouiller les Souverains & rétablir les droits du peuple & du Clergé, à qui les Saints Canons, en effet, déféroient très-positivement le choix des Pasteurs. Mais, au fond ce n'étoit pas là qu'elle en vouloit venir, & son zèle n'éclata en faveur de ceux-ci, que parce qu'elle entrevit beaucoup plus de facilité de les dépouiller à leur tour.

par le Cardinal Ubaldino qui n'étoit pas content des la Torre, tomba sur Otton Visconti, dont la promotion attisa certainement, si elle n'alluma pas, la haine mutuelle de ces deux Maisons. Mais les la Torre étoient les maîtres, & l'Archevêque élu ne pouvoit par conséquent se mettre en possession de son Eglise. La mort de Martin, qui arriva dans l'entrefaite, ne changea rien à l'état des choses. Son fils Napo ou Napoléon lui succéda dans la Seigneurie de Milan; & Clément IV ne put jamais engager les Milanois à recevoir Otton. Instances, menaces, censures, tout fut inutile.

Lorsqu'ensuite Grégoire X, en allant au Concile de Lyon, passa par Milan, il se livra si aveuglément aux la Torre, qu'il pourvut ce même Raymond, oncle de Napoléon, du Patriarchat d'Aquilée, dont le domaine temporel accrut prodigieusement les forces de la faction ennemie d'Otton. Celui-ci voyant que les foudres de la Cour de Rome étoient méprisées ou éludées ou ralenties, prit le parti d'en sortir &

de se retirer à Biella où il fut songer à d'autres expédiens & attendre que des circonstances plus favorables lui ouvrissent l'entrée de sa patrie & de son Eglise. S'étant uni à d'autres Nobles bannis de Milan & à tous les ennemis des la Torre qu'il put rencontrer, il leur suscita une guerre très-sérieuse, dans laquelle on combattit de part & d'autre avec acharnement & des succès divers. Enfin Otton Visconti vint à bout d'entrer dans Milan & d'en chasser les la Torre (1). Il triompha même de la manière la plus complete : non seulement il fut mis en possession de cette Eglise, mais le peuple & les Nobles le proclamèrent, d'un commun accord, Seigneur temporel de la Cité.

Otton n'étoit point vindicatif : humain, débonnaire & pacifique, il exerça avec beaucoup de modération un pouvoir acquis, en quel-

(1) Voyez la Chronique de Parme, chap. 27, *apud* Muratori, *rer. Ital.* tom. 9, pag. 729.

que sorte par la voie des armes. Il ne paroît pas même qu'au milieu des agitations d'une guerre civile, où ses ennemis, à proprement parler, le forcèrent de s'embarquer, il ait jamais oublié la dignité de son caractère (*). D'ailleurs politique,

(*) Les premières opérations de ses partisans ne furent pas heureuses. Son Général, le Comte de Langosco, battu par les Milanois, fut pris, & un grand nombre des Nobles avec lui, dont 34, parmi lesquels étoit son neveu Théobald Visconti, eurent la tête tranchée. Alors les Nobles conjurèrent Otton de se mettre à leur tête. Il s'en excusa & leur répondit qu'un Evêque étoit essentiellement le ministre de la clémence & de la paix. Les bannis ayant fait de nouvelles instances, il se chargea de la direction de cette guerre, à condition qu'ils étoufferoient tout sentiment de haine & de vengeance. Il choisit sur le champ ses Capitaines, qui se firent battre en plus d'une rencontre. Mais Otton sçut réparer toutes leurs pertes, & c'est lui qui prépara la victoire qu'ils remportèrent sur les Milanois. Après la bataille le Prêlat prit soin des prisonniers, au nombre desquels se trouvoit Napoléon lui-même, Seigneur de Milan. On convient qu'Otton lui sauva la vie. Le Cler-

profond & consommé dans la science du Gouvernement ; délié même , actif & vigilant , il avoit acquis dans les Cours cette promptitude de discernement , & cette finesse de tact si précieuses dans un Chef. Nul en un mot n'étoit en état de mener les affaires d'un parti avec plus de dextérité. Voyant que les la Torre se préparoient à renouveler la guerre , & qu'au moyen de leurs pro-

gés & le peuple de Milan vinrent ensuite à sa rencontre criants miséricorde. Le victorieux Pontife les rassûre , les console , défend aux Nobles de se venger de qui que ce soit , de faire aucun tort aux bourgeois dans leurs personnes ni dans leurs biens , & marchant entouré de la foule attendrie des vainqueurs & des vaincus , il fut rendre grâce à la Divinité dans la Basilique de saint Ambroise. C'étoit là de l'héroïsme , quoi qu'on en puisse dire : & du plus touchant . . . du plus sublime. Il explique le transport avec lequel on lui défera la Seigneurie ; transport de reconnoissance , d'admiration , de sensibilité , dont aucun membre de la Cité ne put se défendre , & qui n'honore guère moins les ames qui le ressentirent que celui qui l'excita.

pres forces , jointes à celles du Patriarche d'Aquilée & d'autres Villes gouvernées par leurs amis , ils pourroient fort bien se r'ouvrir l'entrée de Milan & s'y rétablir , il prit contre eux de nouvelles mesures , multiplia ses alliances , & tâcha sur-tout d'attirer dans son parti Guillaume Longue-épée , Marquis de Montferrat , le plus vaillant Capitaine d'alors , & même le plus puissant , depuis qu'il avoit ajoûté à ses anciennes possessions la Seigneurie ou le Capitanat de plusieurs Cités libres , telles que Novare , Asti , Albe , Alexandrie & Tortone (1). Le Piémont regardoit , particulièrement , le Marquis comme son héros ; c'étoit lui qui avoit conduit la glorieuse guerre des Astigiens contre les troupes de Charles le Vieux. En conséquence les Milanois se prêterent bien volontiers aux vues de l'Archevêque , & le

(1) Voyez Muratori , *rer. Ital.* tome 16 , page 481 , & la Chronique de Plaisance , an. 1278.

nommerent le Marquis Capitaine de leur Cité pour cinq années. Ils lui assignerent même vingt mille livres de *Terzuoli* par an, & deux cens par jour (1), tant qu'il seroit dans dans la Ville ou dans le territoire; somme alors très-considérable, & que Benvenuto Di San Giorgio réduisit à la moitié, l'évaluant probablement sur le pied de la monnoie d'Asti ou du Montferrat (2).

A la faveur du grade de Général des Milanois, Guillaume obtint la Seigneurie de Come & de Creme. A Milan même, où l'on consentit qu'il nommât un Vicaire pour gouverner en son absence, son autorité n'étoit guère moins absolue que celle d'un Seigneur. Il ne s'en tint pas encore là; & s'étant bientôt lassé de partager la puissance & les honneurs avec l'Archevêque,

(1) Voyez Annales de Milan, *apud* Muratori, *rer. Ital.* tome 16, pages 676-77-78.

(2) Voyez Corio, page 323. Chron. de Montferrat, en 1278.

il forma le projet d'écarter ce Prélat & tous les Viscontis. En conséquence, il imagina de se prévaloir des avantages qu'il venoit de remporter sur les la Torre & ceux de Lodi qui soutenoient leur parti, & de proposer un accommodement entre les deux familles; persuadé que lorsqu'elles seroient l'une & l'autre dans la Cité, son autorité s'affermiroit par leur jalousie même & leurs débats. Otton pénétra d'abord la manœuvre; mais il crut devoir dissimuler & attendre une occasion favorable: elle ne tarda pas à s'offrir; Guillaume fut obligé de se rendre à Verceil. L'Archevêque saisissant le moment pour aller en cavalcade, selon l'usage pratiqué pour lors par tous les Seigneurs qui vouloient se faire proclamer ou reconnoître dans leur district, parcourut tous les quartiers, & chassa Jean de Poggio, * Vicaire du Marquis, auquel il fit défendre en même temps de se mêler davantage des affaires des Milanois & de rentrer dans la Cité. Guillaume frémit de colere à cette nouvelle, & fut obligé néanmoins de

* Turinois

dévorer l'outrage , attendu que les Milanois , renforcés des Crémonois , Plaisantins & Brescians , étoient fort en état de lui faire face. Il ne laissa pas de persister dans tous ses projets ambitieux , & ne renonça point à l'espoir de se voir un jour maître , non seulement du Milanois , mais de toute la Lombardie.

La perte du Capitanat de Milan & des Seigneuries de Come & de Creme , quelque considérable qu'elle fût , n'écrasoit point le Marquis. Indépendamment du Montferrat , dans lequel Albe étoit comprise , il avoit encore à ses ordres Novare , Verceil , Tortone , Alexandrie & autres Places non moins importantes. Il venoit même tout récemment de détacher Pavie des Milanois , & d'en obtenir la Seigneurie : en sorte qu'après le Roi de Naples , il pouvoit se regarder avec fondement comme le plus puissant Prince d'Italie. Mais les Astigiens , qui avoient été les premiers instrumens de sa grandeur , furent aussi les premiers artisans de sa disgrâce & creuserent l'abyme profond dans lequel il tomba tout-à-coup. Non

contens de s'être ligués avec les autres Républiques, ennemies de Guillaume, ils attirèrent encore dans leur parti Amedée V. Comte de Savoie qui vint à leur secours, suivi de deux cens hommes d'armes, sans compter les Albalétriers & un nombre considérable d'autres troupes (1). En même - temps les Afligiens manœuvroient sourdement dans Alexandrie & pressoient les Habitans de se révolter contre le Marquis. Celui-ci en ayant eu quelque avis, se hâta d'aller réprimer les Alexandrins (2); mais sa présence ne fit qu'accelerer le moment fatal. Les Conjurés craignant d'être découverts, & punis, souleverent la Cité, se saisirent du Marquis & l'enfermerent

(1) Voyez Chronique de Parme, tom. 9. page 819. & Annales de Milan, chap. 16. an. 1290.

(2) Voyez *Ogerius Alfer*, & Guillaume Ventura, chap. 14. *apud* Muratori, *Rer. Ital.* tome II, page 145. & 68. Voyez aussi Annales de Milan, chap. 62. 63. *Rer. Ital.* tome 16. page 682.

dans une cage de fer (1), prison ordinaire des grands Seigneurs qui tomboient au pouvoir des Communes, & dans laquelle celui-ci mourut au bout de deux ans.

La chute de Guillaume, Marquis de Montferrat, est une grande époque dans l'Histoire des Viscontis. On peut fixer ici le premier période de la grandeur de cette Maison. L'Archevêque Otton qui n'avoit rien tant à cœur que d'affermir l'établissement de sa famille, fit la paix avec ceux de la Torre, à condition qu'ils renonceroient à leur Patrie, & fixeroient leur séjour dans les terres qu'ils possédoient hors du Milanois. Maffeo ou Matteo, neveu, (*) & dès-lors Vicaire ou Lieutenant d'Otton, étoit, après lui, le Chef des Viscontis & par conséquent du Gouvernement. Il unissoit la bravoure à l'expérience & n'excelloit pas moins dans

(1) De fer, selon plusieurs Historiens, & de bois, selon d'autres.

(*) Fils de Theobald Visconti qui fut fait prisonnier & décollé, en 1276. Voyez la note précédente.

les manœuvres de la politique, que dans celles de la guerre. On sent bien que Guillaume de Montferrat formoit un obstacle terrible à l'agrandissement de Maffeo ; mais la prison & la mort du Marquis lui applanirent la voie. Le jeune fils de Guillaume (1) fut contraint de se réfugier, d'abord à Revello auprès de Thomas, Marquis de Saluces, ensuite chez le Dauphin de Vienne, enfin à la cour de Charles II, Roi de Naples (2), & de laisser, non seulement les nouvelles acquisitions de son pere, mais encore le Montferrat, à la merci de ses ennemis & de ses voisins. Albe, Asti, Alexandrie saisirent avidement une si belle occasion d'étendre leur territoire & s'emparèrent de tout ce qui se trouvoit à leur convenance. Mais ces usurpations n'étoient rien en comparaison de ce qu'emportèrent les Viscontis. Immédiatement

(1) Il s'appelloit Jean.

(2) Voyez *Ogerius Alfer*, Chronique d'Asti, & *Ludovico Chiezza Storia Di Piemonte*, page 127.

après la mort de Guillaume, Maf-
feo, qui par les manœuvres de l'Ar-
chevêque, avoit été successivement
créé Capitaine, c'est-à-dire Seigneur,
ou peu s'en falloit, de Milan, No-
vare & Verceil, qui s'étoit même fait
nommer, de force ou par adresse,
à la Seigneurie de Come, se jetta
sur le Monferrat, contraignit ces
peuples à l'élire Capitaine de leur
canton avec une pension de 2000 liv.
de *Terzoli*, qui revenoit à 3000,
monnoye d'Asti, & s'arrogea l'au-
torité, les droits & la puissance
qu'exerçoient antérieurement les
Marquis.

Cependant l'Empereur Rodolphe
étoit mort. Les Electeurs, partagés
entre Albert d'Autriche & Vences-
las, Roi de Bohême, convinrent de
s'en rapporter à l'Archevêque de
Mayence, qui n'osant prononcer
sur le mérite des deux concurrens
ou déterminé par quelque autre rai-
son, nomma Roi des Romains le
Prince Adolphe de Nassau, l'un des
plus pauvres Seigneurs de l'Europe.
L'Archevêque de Milan qui ne lais-
soit échapper aucune occasion d'a-

grandir & d'illustrer sa maison, eut bientôt gagné la bienveillance de l'Empereur nouvellement élu, & en obtint, à force d'argent & d'intrigue, le titre de Vicaire Impérial en Lombardie, dont il fit décorer son neveu. Non contents, même de se faire expédier tout uniment cette commission importante, & d'en être revêtus dans la forme accoutumée, les Viscontis voulurent y mettre la plus grande solennité, & qu'elle fût accompagnée d'un nouveau cérémonial. En conséquence, quatre Ambassadeurs d'Aldophe vinrent publier dans Milan le diplôme impérial, portant expressément que le Roi nommoit pour son Vicaire Maffeo Visconti, & ordonnoit à tous Seigneurs, Recteurs & Communautés de Lombardie de lui obéir, comme au dépositaire de tous les droits de sa Couronne. Maffeo, pour s'attacher plus fortement encore les Milanois, feignit de ne vouloir accepter la nouvelle dignité que de leur agrément, & poussa même le jeu jusqu'à se faire presser. Cette scène se passa dans une assemblée

An. 1293

Corio, pag.
356.

publique, où Guido Stampa, célèbre Orateur de cet âge, & choisi, sans doute, pour rendre encore plus solennelle l'inauguration de Maffeo, prononça un discours analogue à la circonstance & fort bien tourné. Les Commissaires de Visconti, qu'il eut soin de faire accompagner des Ambassadeurs d'Adolphe, afin d'y mettre plus d'authenticité, furent ensuite parcourir les Cités de Lombardie & recevoir les sermens de fidélité.

C'est ainsi que ce Maffeo Visconti qui, dix ans auparavant, erroit loin de sa Patrie, mandiant un azile & des secours, étoit devenu rapidement l'un des plus puissants Seigneurs d'Italie. L'Archevêque étant mort deux ans après que son neveu eut obtenu le Vicariat de Lombardie, il y avoit tout lieu de croire que cet incident causeroit quelque dérangement dans la fortune brillante des Viscontis. Un siège tel que celui de Milan, dont les richesses & les prérogatives immenses procuroient nécessairement beaucoup de considération & de crédit, étoit,

en effet, d'un bien grand prix dans une famille; mais les qualités personnelles d'Otton rendoient encore sa perte plus sensible. A l'ambition près d'élever les siens au faîte des grandeurs temporelles; ambition excusable dans cet âge où les grandes familles étoient forcées, pour ainsi dire, d'opter entre le commandement & l'exil, la toute-puissance & l'oppression; Otton Visconti fut peut-être le plus vertueux personnage & le meilleur Prélât de son siècle. Il étoit d'ailleurs si grand politique & gouvernoit avec tant de de sublimité, qu'on le regardoit généralement comme l'unique soutien de sa maison. Certains ennemis des Viscontis, & peut-être des Viscontis mêmes, négligés ou peu favorisés d'Otton, essayèrent bien à sa mort d'exciter quelques troubles; mais Maffeo, sur la tête duquel l'Archevêque avoit fait passer insensiblement son crédit & son autorité, & qui d'ailleurs avoit appris sous un tel maître le grand art de régner, sçut les contenir & se défendre, du moins pendant quelques années.

Il obtint même d'Albert d'Autriche ,
 successeur d'Adolphe de Nassau (*),
 la confirmation du Vicariat de Lom-
 bardie , & c'est probablement en
 cette qualité qu'il se porta pour mé-
 diateur , ou plutôt pour souverain
 arbitre, dans les discordes des Pavé-
 fans & des Bolonois , ainsi que
 dans la guerre sanglante que se fai-
 soient les Génois & les Vénitiens.
 Afin d'augmenter encore sa puis-
 sance & son crédit, il se ménagea
 l'alliance de la Maison d'Este , &
 maria son fils aîné Galeaz , avec
 Beatrix, sœur d'Azzon VIII , Sei-
 gneur de Ferrare , Modène & Reg-
 gio , & veuve de Nino Gallura ,
 l'un des Princes ou Juges de Sardai-

(*) Adolphe de Nassau fut déposé à Ma-
 yence par quatre Electeurs qui nomme-
 rent Albert Roi des Romains ; les autres
 Electeurs défendirent Adolphe de toutes
 leurs forces , & il s'ensuivit une bataille ,
 livrée près de Vorms, le 2 Juillet 1298, dans
 laquelle celui-ci périt de la main de son
 rival Albert , dont l'élection fut ensuite
 confirmée dans la diète générale de Franc-
 fort.

gne. Les nôtres en furent célébrées avec tant de magnificence & de faste, qu'il étoit aisé de voir que les Viscontis aspiroient aux honneurs de la Royauté. Il semble d'abord que la naissance illustre de Beatrix & le rang de son premier Mari fussent trop au-dessus de la condition des Viscontis. Le Dante en a même fait le reproche à Beatrix (1); mais tout bien considéré, Maffeo jouoit un si grand rôle, qu'il n'étoit aucun Prince qui n'eût accepté son fils pour gendre; d'autant plus que Galeaz étoit dès-lors Capitaine & Collégué de son Pere dans la Seigneurie de Milan. Cependant le Visconti regarda cette alliance comme fort avantageuse & très-propre à faciliter l'exécution & le succès de tous ses projets ambitieux.

(1) Voyez la *divina Comedia purgat. Cant.* 8. où Dante Alighieri reproche à la Princesse Beatrix d'avoir obscurci, par cette alliance, l'éclat de son origine & de son premier mariage.

CHAPITRE VI.

Conspiration de plusieurs Grands de Lombardie contre Maffeo Visconti. Vastes projets & fin malheureuse de Boniface VIII. Etat de l'Italie sous son Pontificat.

ET ce fut précisément cette alliance qui précipita Maffeo dans de nouveaux malheurs. Les Seigneurs ainsi que les Communes de Lombardie, à qui son crédit & sa puissance faisoit déjà beaucoup d'ombrage, frémirent à la vue de tout ce qu'il pourroit oser étant soutenu de la Maison d'Este. En conséquence ils résolurent de ne pas lui laisser le temps de s'affermir ni d'aller en avant. Le principal artisan de cette fameuse trame fut Albert Scotto, Seigneur de Plaisance, non moins adroit ni moins ambitieux que Visconti, auquel il s'efforça même de

témoigner la plus sincère amitié, jusqu'au moment où il se vit en état & presqu'assuré de l'écraser (1). La jalousie qu'il nourrissoit probablement depuis long-tems contre l'insatiable & trop heureux Maffeo, s'envenima par l'affront que lui fit le Marquis d'Este qui, après lui avoir promis la main de Béatrix, donna la préférence à Galeaz (2). L'implacable Scotto se mit donc à manœuvrer sourdement auprès de tous les ennemis de Visconti, parmi lesquels on comptoit le Marquis Jean de Montferrat, parvenu en âge & rentré en possession de l'ancien domaine de sa Maison; les Avocati ou Avogadri, tout-puissans à Verceil; les Brusati de Novare; le Comte de Langosco, Seigneur de Pavie, & Antonio de Fizziraga, Seigneur de Lodi. Ceux-ci qui suf-

(1) Voyez Corio, page 371. Jean Villani, liv. 8. chap. 61.

(2) Voyez Vincent Ferrei, liv. 3. apud Muratori *rer. Ital.* tome 9. page 1019. & suivantes.

fisoient affûrément pour former une ligue redoutable, se renforcèrent encore de la troupe des banis de Bergame, de Creme & de Come. Quant aux la Torre, éternels ennemis des Viscontis, on imagine bien qu'ils n'hésiterent pas d'accéder. Réfugiés à Lodi depuis leur expulsion de Milan, ils n'y jouoient pas un rôle fort brillant; mais avec les forces du Patriarchat d'Aquilée, possédé par l'un d'eux, ils ne laissoient pas de grossir encore l'armée des Confédérés. Maffeo se hâta de rassembler ses troupes & va chercher les ennemis, ne se doutant pas qu'il en laissoit dans la Cité de plus dangereux, peut-être, que ceux qu'il alloit combattre. A peine fut-il sorti de Milan, que son propre Oncle, Pierre Visconti, secondé de plusieurs autres parens mécontents ou jaloux, souleva la Ville & fit chasser Galeaz. Ensorte que Maffeo se trouva tout-à-coup entre Milan, dont les portes lui furent fermées, & l'armée des Confédérés qui se dispoient à lui livrer bataille. On ne peut guère imaginer

de position plus cruelle. Pour conjurer cette effroyable tempête, Maffeo consentit, si même il n'offrit pas de s'en remettre à l'arbitrage d'Albert Scotto. Mais le prétendu médiateur, qui dans le fond étoit son ennemi le plus mortel, se prévalut de sa confiance pour le dépouiller irrévocablement de la Seigneurie de Milan (*), & en faire investir Mosca & Guidotto, Fils de Napoléon de la Torre, si puis-

(*) Maffeo lui-même y renonça dès les préliminaires, à condition qu'on lui conserveroit tous ses biens. Tout lui fut promis; mais Albert Scotto ne le tint pas plutôt entre ses mains, qu'il le fit traduire dans les prisons de Plaisance, d'où Maffeo ne put sortir, qu'en remettant aux Conjurés le fort Château de Colomban qui fut détruit sur le champ. Maffeo se retira d'abord à Borgo San - Donnino, & disparut après quelques tentative inutiles pour faire tourner la chance. On rapporte que Guidotto de la Torre se voyant affermi dans la Seigneurie de Milan, fut curieux de sçavoir comment Maffeo supportoit sa disgrâce. Il chargea quelqu'un d'adroit & d'intelligent de le déterrer, & lui promit le plus beau cheval de son écurie, s'il lui rap-

sant & si fameux avant l'élévation des Visconti. Mosca étant mort peu de temps après, Guidotto resta seul en possession de la Seigneurie. Mais en se liguant contre Maffeo, les Seigneurs & les Communes avoient pris des mesures si justes pour assurer la liberté de la Lombardie, que ni Guidotto de La Torre, ni Scotto, ni le Marquis de Montferrat ne purent atteindre, à beaucoup près, ce degré de puissance & de souveraineté auquel étoit parvenu le Visconti dans le cours des dix années précédentes. Maffeo lui-même, qui après avoir erré misérablement sur les terres de son Beau-frere Azzon, reparut sur la scène avec un nouvel éclat, ne songea plus au do-

portoit la réponse de Visconti à ces deux questions. La première : *Comment il se trouvoit de l'état obscur où il étoit réduit ?* La seconde : *Quand il comptoit revenir à Milan ?* Je suis content dans mon état, répondit Maffeo, parce que je sçais m'accommoder aux temps ; du reste, dis à ton Maître, qu'il me reverra dans Milan, lorsque ses iniquités surpasseront les miennes.

maine

maine de la Lombardie , sur lequel d'autres personnages plus puissans avoient des vues & des titres mieux fondés que les siens.

Tandis qu'Albert Scotto ourdissoit la trame , qui fut si fatale à Maffeo Visconti ; Boniface VIII. devenu Pape ensuite de la fameuse démission de Celestin V. travailloit de son côté à se rendre l'arbitre suprême , non seulement de la Lombardie , mais de l'Italie entière & de tous les Royaumes de la Chrétienté. S'opposer ouvertement , opiniâtrément même , à l'Election d'Albert , s'arroger le droit de disposer du Royaume d'Hongrie , prétendre façonner à son joug un Roi de France , & , qui plus est , un Philippe-le-Bel ; voilà quels furent les essais politiques de ce fougueux Pontife. Il étoit pressé d'ailleurs d'arracher la Sicile aux Arragonois & de la faire rentrer sous la domination des Angevins , en retour de la part considérable que Charles II. avoit eue à son Election. Mais l'indolent & foible Roi de Naples ne pouvoit guè-

re le seconder. En conséquence, il appella Charles de Valois, Frere du Roi de France, & se fit fort de l'élever à l'Empire. Charles se rendit effectivement en Italie. Mais il n'y remplit pas à beaucoup près l'attente du Pontife & de ses partisans. Envoyé en Toscane pour établir la paix entre les différentes factions, il laissa cette Province plus agitée que jamais; & s'étant ensuite embarqué pour aller conquérir la Sicile, il n'y fit d'autre exploit que de conclure la paix, & le mariage d'Eléonore, Fille de Charles II. avec Frederic d'Arragon, Roi de Sicile (*): en quoi

(*) *Charles vient à Florence, pour y mettre la paix, disoit-on proverbialement, & il y laisse la guerre: il passe en Sicile pour y faire la guerre, & revient avec une paix honteuse.* Mais ce dernier reproche est-il bien fondé? Qu'avoit donc de si honteux un traité, par lequel la Sicile devoit être réunie au Royaume de Naples après la mort de Frederic, à qui on ne laissoit, même de son vivant, que le titre de Roi de Trinacrie? Prétendoit-on qu'il n'avoit tenu qu'à Charles de Valois d'expulser le

il fut généralement blâmé , accusé même d'avoir sacrifié les intérêts de Charles II. Le Comte de Valois reprit ensuite fort tristement le che-

Roi de Sicile ? Mais on ne faisoit donc pas attention que les Siciliens adoroient Frederic , qu'il régnoit par le plus sacré de tous les titres , & que ses ressources étoient par conséquent inépuisables. Il ne sera pas inutile d'entrer ici dans quelque détail , non seulement pour apprécier le jugement porté dès-lors sur Charles de Valois , & adopté par la foule des Historiens ; mais encore pour rappeler des faits très-intéressans & dignes d'être placés parmi les révolutions d'Italie. D. Pedre étant mort vainqueur de deux Papes furieux , † & de Philippe le Hardi , laissa la Couronne d'Arragon à son fils Alphonse * , celle de Sicile , à Jacques * , & dans le cas auquel Alphonse viendrait à mourir sans enfans , il voulut que Jacques lui succédât dans ses états d'Espagne , & cédât la Sicile à Frederic *. En conséquence , Jacques se fit couronner dans Palerme & envoya des Députés au Pape , pour l'engager à le reconnoître. Honorius répondit par un décret qui ordonnoit à la Reine Constance

† Martin IV. & Honorius IV. qui firent tous leurs efforts pour mettre ce même Charles de Valois en possession du Royaume d'Arragon.

* L'ainé.

* Le puiné.

* Le cadet.

min de la France , où Philippe-le-Bel l'eut bientôt pénétré de toute la haine dont il étoit animé contre Boniface VIII.

& au nouveau Roi , de sortir du Royaume , & aux Siciliens de les chasser. Suivit une tentative de la part des Régens de Naples , qui ne fit que donner occasion à Roger de Loria de remporter une victoire complète sur les François. Cependant le Prince de Tarente , Charles II. étoit toujours prisonnier. Edouard I. Roi d'Angleterre & Cousin-germain du Roi captif , entreprit de le délivrer par la voie de la négociation. S'étant abouché avec le Roi d'Arragon , il en obtint la liberté de Charles II. moyennant que celui-ci cédoit la Sicile à Jacques , & s'obligeoit à fournir dans le délai de 3 ans , le désistement du Comte de Valois sur l'Arragon. Charles paya de plus cinquante mille marcs d'argent , laissa trois de ses fils en ôtage , & promit solennellement , en cas qu'il lui fût impossible de tenir ses engagements , de venir se remettre en prison , sans pouvoir exiger la restitution des cinquante mille marcs d'argent. Le Roi de Naples mis en liberté , se rendit auprès du Pape qui le couronna néanmoins Roi de Sicile , cassa le traité & parvint , à force de manéges , à réduire Alphonse dans les termes de la sou-

Cependant le Pape, distrait par ses violens débats avec le Roi de

mission. L'Arragonois promit enfin d'envoyer des Ambassadeurs à Rome pour recevoir l'absolution en son nom, d'engager sa mere & son frere à restituer la Sicile au Roi Charles, & de rendre les ôtages; à condition que le Comte de Valois renonceroit à tous ses droits sur l'Arragon, & que le Roi Charles lui donneroit sa fille ainée en mariage avec le Comté du Maine & d'Anjou. On prétend qu'Alphonse ne doutoit point de faire consentir le Roi Jacques au traité; mais ce Prince en étoit bien éloigné. Persuadé de la légitimité de ses droits, enhardi par l'affection des Siciliens qui trembloient de retomber sous la domination François, il se hâta de désavouer son frere, se jeta sur la Calabre, emporta plusieurs places & ne fut arrêté dans ses conquêtes que par la nouvelle de la mort d'Alphonse. Jacques laisse le Gouvernement de la Sicile au Prince Frederic, son cadet, & se rend à Saragosse où, malgré les défenses du Pape, il fut couronné Roi d'Arragon. Cependant la guerre continuoit en Calabre: les Généraux François furent encore battus par l'invincible Roger de Loria. Philippe - Bel informé du succès des armes de Jacques, imagina de faire revivre les pré-

France & les Colones , étoit bien éloigné de pouvoir suivre ce plan

tendus droits du Comte de Valois sur l'Arragon , & se disposa sérieusement à l'entreprendre. C'est alors que Jacques , pour jouir paisiblement de ses Etats d'Espagne , crut devoir renoncer à la Sicile , & se réconcilier avec la France & le S. Siège. Suivit un traité , par lequel Jacques cédoit la Sicile à Charles II. & s'engageoit même à faire rentrer les Siciliens sous sa domination. Charles promit en retour d'engager le Pape à lever l'interdit jetté sur le Royaume d'Arragon , de reconnoître Jacques pour Roi , & de faire abolir pour jamais les droits du Comte de Valois. Ce traité qui ne pouvoit manquer d'être approuvé par Boniface VIII. assis pour-lors sur la Chaire de S. Pierre, eût sans doute rétabli la paix ; mais Frederic & les Siciliens n'avoient pas été consultés. Ceux-ci députerent vers Jacques , pour lui demander s'il étoit vrai qu'il eût abandonné la Sicile à Charles. Jacques en convint & persista malgré leurs prieres & leurs protestations. Alors les Députés lui demandent une rénonciation en forme , & s'en retournent avec des habits de deuil. Dès qu'ils eurent rendu compte de leur mission , les Siciliens s'assemblerent à Catane , & malgré toutes les manœuvres de

fi hardiment conçu , dans lequel il se proposoit d'affervir tout au moins

Boniface , qui pendant cet intervalle déploya tour-à-tour la ruse & les menaces , Frederic fut élu , librement & par acclamation , Roi de Sicile. Le jeune Monarque (il n'avoit que 22 ans) convoqua , immédiatement après son couronnement , une Diette , composée des Députés de chaque Ville , dans laquelle il exposa que , pour mettre la Sicile à l'abri , il étoit à propos de porter au plutôt la guerre chez l'ennemi , & prit l'avis de tous les membres sur le plan de la campagne. Celui qu'il avoit dressé fut applaudi , & les troupes Siciliennes le suivirent avec empressement en Calabre. Squilace & Cantazaro se rendirent à Frederic II. Le Gouverneur de Crotone obtint quarante jours , au bout desquels il promit de rendre la place , s'il n'étoit secouru. Pendant la trêve , les Bourgeois prirent dispute avec les François qui composoient la garnison , & comme les premiers étoient mal menés ils appellerent dans la nuit les Siciliens à leur secours , qui massacrèrent les François , & surprirent le Château dont la garde étoit négligée sur la foi du traité. Frederic éveillé par le bruit des armes , & indigné que l'on osât violer ainsi la trêve , fond , l'épée à la main , au milieu

l'Italie. Je n'ai pas cru devoir m'arrêter à ces querelles scandaleuses,

de ses propres soldats, & en tua plusieurs dans le premier mouvement de sa colere. Peu content d'arrêter le désordre, il le répara de la maniere la plus satisfaisante pour les François, ordonna qu'on leur rendit en nature ou en argent ce qu'ils avoient perdu, compensa le nombre de leurs morts par l'élargissement de leurs prisonniers, & accorda même la liberté au double de ce qui avoit péri dans le combat. Le trait est remarquable par lui-même, & méritoit d'ailleurs d'être détaillé, en ce qu'il fit éclater les mauvaises intentions de Roger de Loria, qui se plaignoit de cette infraction avec une hauteur insultante, & se montra plus difficile que les François eux-mêmes. C'étoit lui, à la vérité, qui avoit accordé la trêve au Gouverneur de Crotone; mais il s'emporta si étrangement, que l'on dut s'appercevoir qu'il ne cherchoit que l'occasion de rompre avec Frederic. Boniface travailloit depuis long-temps à se l'attacher & l'avoit même investi précédemment de l'Isle de Gerbes. On essaya néanmoins de réconcilier l'Amiral avec le Roi; celui-ci pardonna volontiers, mais le retour de Roger ne fut qu'apparent. Frederic, après avoir emporté plusieurs Places de la Calabre, fut joint

D'ITALIE, LIV. XIII. 369
où Boniface déploya tant de sagesse,
d'ambition & d'audace. On

par l'Evêque de Valence qui venoit de la part de Jacques, Roi d'Arragon, conférer sur les moyens de terminer la guerre, & qui étoit chargé d'une commission particulière auprès de Loria. Le Roi de Sicile, voyant que son Frere ne se désistoit point du projet de le faire abdiquer, assembla de nouveau les Etats de son Royaume, exposa, sans nul déguisement, les suites & les dangers & laissa toute liberté aux Siciliens de rentrer sous la domination des François. Ils ne lui répondirent que par de tendres reproches, par les plus vives instances de rester sur ce trône qu'il honoroit, & par le serment de verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang, pour l'y maintenir. L'Amiral fit tous les efforts pour dissuader le Roi, qui ne l'écouta pas, & jura aux Siciliens de mourir à leur tête. Enfin, Roger quitta la Sicile, d'une manière peu digne de sa réputation, & abusant lâchement de tous les égards de Frederic, qui auroit dû sans doute le faire arrêter. Jacques le combla d'honneurs & de bienfaits, & l'envoya manœuvrer secrètement auprès des Sujets de son Frere. Cet homme qui avoit joué le plus grand rôle, s'abaisa jusqu'à celui d'espion, & revint en Sicile déguisé en Pêcheur. Pour le coup,

peut en voir ailleurs le détail & le résultat. Il suffira d'observer ici que

Frederic prit sérieusement des mesures pour le faire arrêter. Mais l'Amiral eut le bonheur d'échapper. Les Siciliens le déclarèrent ennemi public & s'emparèrent de toutes les Places qu'il possédoit dans le Royaume. Pour surcroît d'humiliation, il fut battu & blessé par Blase d'Allagon, Général de Frederic. Cet échec, le premier qu'il eût essuyé, le désespéra. Il en accusa hautement les François qu'il commandoit, & déclara que si le Roi d'Aragon n'agissoit plus efficacement, il lui seroit impossible de soumettre la Sicile. C'est alors que le Pape somma Jacques de venir au secours de Charles II. Pour ne lui laisser aucune excuse, il lui permit de lever les décimes en Espagne, défendit à tous les Princes voisins de l'attaquer pendant l'expédition de Sicile, & accorda toutes les Indulgences de l'Eglise à quiconque prendroit les armes contre Frederic, sans en excepter ses propres Sujets. Jacques ne pouvant ou n'osant plus reculer, joignit 30 galères à 50 que Charles venoit d'équiper. Mais ni les forces réunies de deux Monarques puissans, ni l'acharnement de Boniface, ni le génie de Roger de Loria, ne purent ébranler le courage de Frederic. Il se mit en mer avec 64 vaisseaux, & fit face

rous les projets de ce Pontife s'en
allèrent en fumée, projets si vastes

à l'ennemi. Ayant appris que Jean de Loria, neveu de l'Amiral, étoit dans le détroit avec dix-sept galeres; il le fit attaquer si brusquement, qu'il n'eut pas le temps de se reconnoître, & fut pris avec toute sa flotte. Enfin, le Roi d'Arragon ayant perdu dans d'autres échecs ou par les maladies, plus de dix-huit mille hommes, prit le parti de retourner à Naples. Il réclama Jean de Loria, & les dix-sept bâtimens, pour prix desquels il promettoit de ne plus reparoître en Sicile. Frederic, de l'avis de son Conseil, rejetta la demande de son Frere, & condamna le neveu de l'Amiral à perdre la tête. Jacques équipa sans délai une flotte de 56 vaisseaux, sur laquelle il s'embarqua avec les deux Fils de Charles II. & Roger de Loria. Frederic n'eut pas plutôt appris que son Frere avoit mis à la voile, qu'il fut le chercher à la tête de 40 navires & lui livra bataille près du Cap Orlando. Elle fut longue, opiniâtre & sanglante. Le Roi de Sicile, malgré des prodiges de valeur, fut entièrement défait, put à peine sauver douze vaisseaux; & Roger de Loria, se hâta de venger la mort de son neveu, par celle des Princes Siciliens restés en son pouvoir. C'en étoit fait d'un Roi moins idolâtré de ses

que l'on est tenté de les regarder comme chimériques, & dont l'exé-

Sujets. Mais les Messinois qui recueillirent les débris de la flotte, oublièrent cette perte immense en revoyant Frederic, & lui jurèrent de tout sacrifier pour la réparer. Cependant le Roi d'Arragon regardant la Sicile comme subjuguée, ou rougissant peut-être enfin de porter les armes contre un frere, prit congé des François, & retourna dans ses Etats. Le Duc de Calabre, Fils aîné de Charles, ne laissa pas de pénétrer en Sicile & de se rendre maître de toute la Vallée de Noto. Des progrès si rapides augmentèrent prodigieusement la confiance de Charles II. Malgré l'épuisement de ses finances, il imagina de faire attaquer en même-temps la Vallée de Mazara, contre laquelle il envoya 40 vaisseaux chargés de soldats, de munitions & de machines. Philippe, Prince de Tarente, qui commandoit la flotte & l'armée, débarque à Lilibée, conformément aux ordres de son Pere, & ne rencontrant point d'obstacle, va mettre le siège devant Trapani. A cette nouvelle, Frederic laissant le gros de son armée au Général Calcerando, pour faire face au Duc de Calabre, court à la tête de ses meilleures bandes, livrer bataille à Philippe. On se battit de part & d'autre avec une bravoure éton-

cution auroit infailliblement changé la face de l'Italie. Les choses reste-

nante. Le Roi de Sicile, quoique blessé à la main droite & au visage, ne cessa de combattre jusqu'à ce qu'il eût entièrement défait le Prince de Tarente. Celui-ci renversé de son cheval, se débatoit au milieu de quelques Siciliens qui se disputoient l'honneur de l'immoler aux mânes de Conradin. Frederic vole à son secours, l'arrache des mains de ses soldats & l'emmene dans sa tente. Une capture de cette importance rétablissoit l'équilibre. Boniface VIII. qui avoit cru la guerre finie par la fameuse victoire de Roger de Loria, en fut désespéré. Il appella Jacques, Philippe-le-Bel, les Templiers, les Hospitaliers, excommunia les Doria & les Spinola qui s'étoient attachés à Frederic, & déclara tous ses partisans exclus de l'Indulgence du Jubilé universel qu'il venoit d'instituer †. Frederic loin de s'en effrayer,

† Cette solemnité, célébrée pour la première fois en 1300, attira deux millions de Pelerins à Rome, dit Guillaume Ventura, & valut au Pape des sommes immenses. *Papa innumerabilem pecuniam ab eisdem recepit, quia die ac nocte duo Clerici stabant ad altare sancti Pauli, tenentes in eorum manibus rastellos, rastellantes pecuniam infinitam.* Guill. Vent. apud Muratori, Annal. tom. 7.

rent donc en l'état. Elles prirent même plus de consistance ; & la nul-

envoya son Amiral Conrad Doria ravager les côtes de Naples. Conrad s'en acquitta d'abord avec succès ; mais ayant eu la temérité de livrer bataille à Roger de Loria, dont la flotte étoit incomparablement supérieure , il perdit la sienne toute entière , & fut fait prisonnier. Frederic se hâta de le tirer des mains du farouche Loria, & céda pour rançon, le château de Francheville. Cependant , des actions si fréquentes & si meurtrières étoient peu décisives contre un Peuple affermi dans la haine des Angevins , & passionné pour son Roi. Loria , lassé de vaincre à pure perte , souilla vingt-ans de gloire par le plus lâche des conseils. Il fit entendre aux François que la guerre ne pouvoit finir que par la mort de Frederic. En conséquence , on corrompit quatre Seigneurs Siciliens , dont l'un avoit pour femme la sœur de lait du Roi. Celle-ci , ayant découvert la conspiration , n'hésita pas d'en instruire Frederic , qui fit grace au mari , en considération de la femme , & se contenta de la mort de Calatagiron , Chef du complot. Le siège de Messine , entrepris peu de temps après , ne servit , pour ainsi dire , qu'à démontrer l'impossibilité de subjuguier les Siciliens. Roger de Loria déploya con-

tre cette Place toutes les forces du Royaume de Naples, & toutes les ressources de son génie. Les Messinois se défendirent comme en 1282, contre Charles le Vieux. Ils braverent les assauts redoublés, la famine, les épidémies; la mort même de Blaise d'Allagon, le plus vaillant & le plus expérimenté des Généraux de Frederic, ne put les décourager; & l'Amiral fut contraint de lâcher prise. Or, voilà dans quel état se trouvoient les affaires de Sicile, lorsque Charles de Valois y fut envoyé par Boniface VIII. Repoussé par le Commandant de Cacalo, & celui de Coniglione, voyant que le siège de Saca & les maladies consumoient son armée, considérant d'ailleurs que cette guerre si longue, si cruelle & si souvent fatale aux Siciliens, n'avoit abouti qu'à les rendre plus intrépides & plus belliqueux, Charles de Valois porta le Duc de Calabre à la paix, & lui conseilla de s'aboucher avec le Roi de Sicile. Il fut convenu que Frederic épouserait la troisième Fille de Charles; qu'il jouirait du Royaume pendant sa vie; qu'à sa mort la Maison d'Anjou rentrerait en possession de la Sicile, au moyen de cent mille onces d'or qui seroient comptées, pour lors, aux héritiers de Frederic; que

blesse & les troubles domestiques d'Albert , Roi des Romains , les persécutions suscitées à Boniface par Philippe-le-Bel , toutes ces causes , dis-je , mirent un équilibre si parfait entre ces innombrables Républiques , Seigneuries & Principau-

le Prince de Tarente & tous les prisonniers , faits de part & d'autre , seroient mis en liberté ; enfin , si Charles II. n'approuvoit pas que Frederic continuât de porter le titre de Roi de Sicile , qu'il prendroit celui de Roi de Trinacrie. Si quelqu'un avoit eu à rougir de ce traité , c'étoit Frederic , qui maître des cœurs de tous ses Sujets & de la personne du Prince de Tarente , pouvoit certainement exiger des conditions plus avantageuses. Mais ce Boniface VIII. étoit si terrible ! D'ailleurs il craignit d'abuser du zèle des Siciliens , & crut devoir épargner leur sang , qui couloit depuis quarante ans *. Ces braves insulaires purent enfin respirer & jouir de leur adorable Souverain , qui ne se montra pas moins grand au sein de la paix qu'au milieu des combats , & n'oublia rien pour les rendre heureux. Ils le furent du moins autant qu'il étoit possible , jusques en 1309 où Frederic eut de vifs démêlés avec Robert , successeur de Charles II.

* A dater de 1266, où commence la guerre entre Charles I. & Manfred.

tés , qu'il n'y avoit pas apparence qu'aucune fût , de long-temps , en état d'accabler les autres.

Le Royaume de Pouille ou de Naples embrassoit alors , comme aujourd'hui , une portion très-considérable de l'Italie : & si les forces de Charles II. qui régna dans cette contrée jusqu'en 1309 , eussent été en raison de ses vastes possessions , il auroit dû , surtout au milieu de tant de troubles qui agitoient les autres Provinces , les réunir toutes par des traités ou des victoires , & n'en former qu'une seule Monarchie. Mais indépendamment des obstacles multipliés qui s'opposent aux progrès d'une maison nouvellement régnante , indépendamment de son inaptitude au métier de la guerre ; Charles fut presque toujours obligé d'employer & ses propres forces , & celles du Pape son protecteur , & les secours du Roi de France , son parent , à tenter le recouvrement de la Sicile , ou plutôt à repousser les Arragonois , possesseurs de cette isle , qui ne cessèrent de le harceler en deçà du Phare.

Les Papes mis enfin ou rentrés en possession de la Romagne par la cession que Rodolphe , Roi des Romains , en avoit faite à Nicolas III. se voyoient en état de figurer parmi les Potentats d'Italie. Les forces temporelles de cette Province augmentoient encore l'ascendant prodigieux qu'ils avoient pris dans ce siècle, où ils prétendoient soumettre tous les Gouvernemens à leur inspection, & s'ériger en Recteurs universels des Etats. Peut-être même auroient-ils pû se rendre maîtres de l'Italie, si dans les circonstances les plus favorables à ce projet, les Papes Nicolas III. & IV. n'y eussent mis un puissant obstacle en agrandissant démesurément, l'un la Maison des Ursins, & l'autre celle des Colones (*). À dater en effet

(*) On a vu, plus haut, comment & pourquoi Nicolas III. combla les Ursins, ses parens ; c'étoit le Népotisme qui agissoit chez lui & dans toute sa force. Mais l'affection de Nicolas IV. pour les Colones, ne fut qu'un engouement : du moins les Historiens n'en peuvent-ils donner aucune

de cette époque , il est assez rare
de ne pas voir les Papes contrecar-

raison. Quoi qu'il en soit , il versa sur eux les graces à pleines mains , & ne se conduisit pendant long-temps que par leurs conseils. Le libelle intitulé : *Incipit initium malorum* , représente ce Pape enfoncé jusqu'au col dans une colonne accolée de deux autres qui figurent probablement les Cardinaux , Jacques & Pierre Colone , pour lors ses Conseillers & ses Oracles. Nicolas donna le Marquisat d'Ancône à Jean Colone , & dépouilla Monaldeschi du Comté de Romagne pour en investir Etienne , frere ou cousin-germain de Jean. L'Auteur contemporain de la Chronique de Parme , nous apprend que les Romains se passionnerent à leur tour pour cette famille , & presque aussi fortement que Nicolas. Ils préférèrent à Jacques Colone la Seigneurie de leur Cité ; & pour rendre sa réception plus éclatante , ils le firent entrer dans Rome , monté sur un char de triomphe , à la manière des anciens Empereurs , & le décorerent du Titre de César. Mais le Règne des Colones finit avec le Pontificat de Nicolas IV. Les deux Cardinaux Jacques & Pierre , fondant , peut-être , de nouvelles espérances sur l'Idiotisme de Célestin , s'opposèrent vivement à son abdication ainsi qu'à l'Election de Boniface VIII. Celui-ci ,

rés par l'une ou l'autre de ces deux familles. Outre les Colones,

non moins vindicatif qu'ambitieux, dissimula pendant quelque temps; & saisissant certaines apparences, ou peut-être de faux rapports touchant l'intelligence des Colones avec l'Usurpateur prétendu de la Sicile, il excommunia les deux Cardinaux, déclara leurs chapeaux & tous leurs bénéfices vacans, & prononça les censures contre tous leurs parens & quiconque oseroit prendre leur parti. Les Cardinaux Colones, retirés pour-lors dans leurs terres avec leurs neveux Agapit, Etienne & Sciara, répondirent à la Bulle de Boniface par un manifeste, dans lequel ils déclarerent ne point reconnoître Benoît Gaytani pour vrai Pape, attendu que la renonciation de Célestin, nulle par elle-même, avoit été l'ouvrage de l'artifice & de la fraude, & appellent au futur Concile. Boniface riposta par un décret plus furieux encore que le précédent, où il déclare tous les Colones traîtres, schismatiques, hérétiques, &c. & leur interdit, à proprement parler, le feu & l'eau. Il ne s'en tint pas là, & fit prêcher contre eux une Croisade avec toutes les Indulgences accordées à ceux qui alloient combattre les Musulmans. Les troupes du Saint Siège marcherent en même temps & emportèrent Népi, Zagarola, Colone & autres places, dont le Pape investit différens Seigneurs, presque tous de la Maison des Ursins; mais Palestrine fit la plus vigoureuse défense. Le Dante contemporain & Gibelin outré, prétend que Boniface ne sça-

chant plus comment réduire la place, manda le Cordelier Guy , auparavant Comte de Montefeltro , très-renommé dans la guerre, & voulut le charger de la conduite du siège. Gui s'en excusa fort sensément : Boniface le pria de lui dire du moins comment il falloit s'y prendre pour s'emparer de Palestrine. *Je connois la place*, répondit le Cordelier, *je la crois imprenable : j'imagine bien un expédient mais Sa Sainteté pourroit en être scandalisée . . . & je craindrois de charger ma conscience. Bagatelles . . .*, reprit Boniface , *je me charge de tout, & vous absous d'avance. Promettez donc beaucoup*, replique le bon Moine , & ne tenez guère. Que le bouillant Gaytani se soit exprimé de la sorte , ou non , il est certain qu'il agit en contéquence. Il fit offrir insidieusement aux Colones leur pardon & des conditions très-avantageuses. Ceux-ci entrèrent en négociation , & vinrent s'humilier aux pieds de Boniface , qui se voyant enfin maître de Palestrine , se hâta de la détruire , transporta les habitans dans une autre Cité , qu'il nomma *la Ville du Pape* , & se mit à poursuivre les Colones avec plus de furie que jamais. Ce dernier coup les atterra. Ils coururent çà & là se cacher en différentes retraites ; & l'on n'en voit

res de l'Etat Ecclésiastique , on y
comptoit encore quelques Seigneurs

* C'est ainsi
que l'appelle
cet historien.

* Annales,
Tom. VII.
pag. 11.

plus reparoître jusqu'à la fameuse surprise d'Anagnie où Guillaume de Nogaret étoit accompagné de Sciara Colone. Sciara chargé le Pape d'injures & voulut le forcer à déposer la Thiare. *Frappe*, lui répond Boniface, *je ne peux la quitter qu'avec la vie.* Voilà bien le *Pécheur magnanime* de Benvenuto * ! On ne peut se défendre ici d'un sentiment d'admiration pour cet intrépide Pontife, & de mépris pour ses ravisseurs. Les Cardinaux & le peuple d'Anagnie rougirent enfin de leur lâcheté, & le retirèrent des mains de Nogaret ; mais il ne fit que changer de prison. Le bruit courut, & peut-être étoit-il vrai, que sa dernière aventure lui avoit renversé la tête. En conséquence on le tint enfermé dans son appartement, où il mourut au bout de quelques jours. Ferreto de Vicenze, auteur contemporain, rapporte des particularités dont je ne garantirois pas la certitude, dit Muratori * ; mais qui sont néanmoins assez vraisemblables, & que les autres Historiens n'ont peut-être supprimées, que par égard pour les persécuteurs de Boniface. Ferreto raconte donc que le Pape étant rentré dans Rome, soupçonna violemment le Cardinal Napoléon, d'avoir trempé dans le complot de Nogaret, & conséquemment

puissans ; entr'autres les Comtes ou Marquis de Polenta, chantés par le Dante qui jouit de leur faveur, & dont la famille fut pendant long-temps à la tête du Gouvernement de Ravenne & de Cervia.

*Maffei V.
ona, illustr.
part. 2, lib. 2.*

regarda de fort mauvais œil les Ursins. Ceux-ci s'assurèrent des portes du Vatican & s'en rendirent maîtres, sous prétexte de garantir le Pontife de toute surprise. Boniface crut les mettre en défaut, en se retirant au Palais de Latran ; mais le Cardinal Matthieu des Ursins, accompagné d'un certain nombre des siens, s'oppose à sa sortie, lui représentant qu'il y avoit lieu de craindre encore quelque entreprise de la part du Roi de France. *Suis-je donc prisonnier*, s'écria Boniface ? *Oui*, répond le Cardinal, *vous l'êtes & si vous avez suivi jusqu'ici tous vos caprices, il faut désormais plier & vous soumettre.* Ce nouvel outrage plus désespérant peut-être que tout ce qu'il venoit d'essuyer dans Anagnie, épuisa les forces de son esprit ; il ne tint plus que des propos insensés, entrecoupés de sanglots & de hurlements ; ne voulut prendre aucune nourriture ; ne goûta plus de repos ni de sommeil, & fut suffoqué dans un accès de rage. Benoît XI. successeur de Boniface, rétablit en partie les Colones & leur rendit la plus grande partie de leurs Privilèges.

En Toscane , où les débats domestiques & les guerres intestines opéroient presque tous les effets de la tyrannie , c'étoit les Florentins qui prévalaient sensiblement. Pise , jadis l'ennemie , l'égale même de Florence , mais abbatue maintenant , & pour ainsi dire anéantie par les Génois , fut contrainte d'implorer la protection de sa rivale , dont Pistoie , comptée parmi les grandes Cités , & fort ancienne , avoit déjà subi le joug. Cependant Sienne & Lucques se maintinrent courageusement dans leurs possessions ; & les Lucquois eurent même la gloire de régir , pendant quelque temps , les affaires des Florentins , qui les prièrent de venir pacifier leur Cité , bouleversée par les *Noirs* & les *Blancs* (*).

Mais Venise & Gênes éclipsaient dès-lors toutes les autres Républi-

(*) C'est ainsi que l'on appelloit depuis quelque temps les Guelfes & les Gibelins. Ceux-ci composoient la faction blanche , & les autres la faction noire.

d'Italie. Elles firent, vers l'an 1300, des choses étonnantes sur mer : avec cette différence néanmoins que les Génois avoient l'avantage & soutenoient plus glorieusement cette guerre opiniâtre & toujours renaissante (*): au point, que si la sagesse de leur gouvernement inté-

(*) Elle duroit, à proprement parler, depuis 1258; car on ne doit pas tenir compte des paix plâtrées, & de ces trêves presque aussi meurtrières que la guerre même, qui furent conclues dans l'intervalle. Par le partage que les Croisés firent entr'eux des Villes enlevées aux Mahométans, Ptolemaïs échut aux Vénitiens, Génois & Pisans. Il fut convenu que la principale Eglise seroit commune aux trois Nations; mais les Génois prétendirent bientôt en exclure les Vénitiens, résistèrent même au Pape à qui l'affaire fut portée, & poussèrent l'obstination jusqu'à se retrancher dans l'Eglise. Venise équipa sans délai, ordonna de courir sur tous les vaisseaux Génois, & ses troupes, rentrées victorieuses dans Ptolemaïs, rasèrent l'Eglise en question. Gênes de son côté, déploya toutes ses forces, & il s'ensuivit trois ou quatre batailles sanglantes, dans lesquelles Venise eut tout l'a-

rieur eût égalé le génie , la bravoure & l'activité qu'ils déploierent au dehors , ils obtenoient l'Empire , non seulement de la mer Adriatique , mais de toute la Méditerranée.

Au centre de la Lombardie , on voyoit encore un certain nombre de Cités en possession du gouvernement municipal. Mais la plupart étoient à la veille de passer sous le gouvernement d'un seul. Milan , dont il a tant été question , se trouvoit précisément au même point où nous avons vu l'ancienne Rome du temps de César & de Sylla. La liberté y étoit mourante. Elle conservoit bien encore le titre & le nom de ses offices municipaux , une

avantage qu'elle conserva jusqu'en 1293 , où les Génois remportèrent sur ses flottes deux victoires signalées , qui firent pencher la balance de leur côté. Les Vénitiens lassés d'une guerre si ruineuse demandèrent la paix , qui fut enfin conclue d'une manière solide en 1299.

ombre de magistrature & quelque apparence de Cité libre ; mais tout annonçoit qu'elle alloit tomber incessamment au pouvoir d'un Souverain , & il ne s'agissoit plus que de décider entre les la Torre & les Viscontis. C'étoit le cas de presque toutes les autres grandes Cités de Lombardie , telles que Verceil , Novare , Alexandrie , Asti , Bergame , Parme & Plaisance , où deux ou trois familles puissantes se disputoient la Souveraineté. On auroit pu même assurer dès-lors , vu la proximité de Milan , vu sa supériorité sur toutes les Cités de Lombardie & le contre-coup inévitable de ses révolutions dans les Etats d'alentour , que la plûpart étoient menacés , non seulement , de perdre la liberté civile , mais encore d'être réunies. Nous en verrons plusieurs en effet rangés vers le milieu du siècle suivant , parmi les Provinces du Milanois.

Les Marquis d'Este eurent beaucoup de part aux révolutions de Milan , moins cependant que les

Marquis de Montferrat , qui de tous les Princes de Lombardie , en étoient les plus proches voisins. Azzon VIII. Marquis d'Este , s'étant fait donner & confirmer la Seigneurie de Ferrare , de Modene , Reggio & Rovigo , devint en 1306 un Potentat très-considérable. Sa domination s'étendoit jusques aux frontières du Piémont ; & après la chute de Maffeo Visconti , on craignit avec raison qu'il ne s'arrogeât la Seigneurie universelle de la Lombardie. On le craignit bien davantage quand il eut épousé la Fille de Charles II. Roi de Naples. Nul cependant n'en fut plus vivement affecté que Gibert de Correggio , Seigneur de Parme , qui n'ayant pu réussir à faire révolter les Villes soumises au Marquis , s'unit aux Mantouans , & lui fit ouvertement la guerre. Azzon , en étant sorti avec avantage , se voyoit plus près que jamais de réaliser les appréhensions des Lombards , & de les subjuguier ; mais la mort l'enleva en 1308 , & le partage de la succession , entre

trois freres, leurs débats, suivis d'une guerre civile, affoiblirent tellement cette Maison, qu'elle ne songea plus à faire des conquêtes, contente de se maintenir dans les Etats qu'elle possédoit en Lombardie où elle a survêcu à tant d'autres familles souveraines, & s'est heureusement perpétuée jusqu'à nos jours.

Tandis qu'Azzon VIII. régnoit si glorieusement, Jean, Marquis de Montferrat recouvroit le domaine de ses Ayeux; & peut-être eût-il encore atteint ce haut degré de puissance où son Pere étoit monté avant sa funeste aventure d'Alexandrie, si la mort ne l'eût moissonné à la fleur de son âge. Pour surcroît, il ne laissoit pas d'enfans, & le Montferrat restoit exposé, non seulement aux usurpations des voisins, mais encore à tous les fleaux d'une guerre civile. Jolande Impératrice de Constantinople (1) &

An. 1305.

(1) On l'appella dans la suite, Irène. Elle étoit sœur de Jean, Marquis de Montferrat, & femme de l'Empereur Andronic Comnène Paléologue.

Manfred, Marquis de Saluces prétendoient à la succession; l'une en qualité de sœur du défunt, & celui-ci à titre d'hoir mâle, & de représentant de la branche cadette des Marquis de Montferrat. Jolande à la vérité l'emporta. La gloire d'avoir pour maître le Fils d'un Empereur séduisit les habitans du Montferrat; & l'Impératrice leur envoya Theodore, le second de ses Fils, tige des Marquis ou Ducs, appelés Paléologues (1). Mais le Marquis de Saluces ne laissa pas de tirer parti de la mort de Jean, & de l'éloignement du plus proche héritier. Il devint tout-à-coup un terrien du premier ordre & plus puissant, peut-être, que ne le furent jamais ses prédécesseurs ni ses descendans (2). Et toi aussi, ô Revello!

(1) Voyez Guillaume Ventura, chronique d'Asti, chap. 13 & 36. *apud* Muratori, *Rer. Ital.* tome 11, pages 102-171.

(2) Voyez Oger. *Alfer.* *apud* Muratori, *Rer. Ital.* tome 11, page 146, & Ludovico Chiesà, page 127.

ô ma chere Patrie ! Toi la principale forteresse d'un Prince si fameux, & le siège glorieux de sa puissance, jamais tu ne vis de plus beaux jours ! Les Etats de Manfred s'éendoient des pieds du Montviso, jusques à Cuneo, Albe & Moncalvo (1). Dans les révolutions de Lombardie, arrivées sur la fin du treizième siècle & au commencement du suivant, il se trouvoit uni d'intérêts avec le Roi de Naples : ce qui lui en fit prendre un peu moins peut-être aux affaires du Montferrat, dans lesquelles il ne paroît pas qu'il ait mis guère plus de chaleur que les Comtes de Savoye, dont il s'étoit reconnu jusqu'alors Vassal & Feudataire.

Mais, à dire vrai, ce n'est pas ici la plus brillante époque de la

(1) Voyez Guillaume Ventura, chronique d'Asti, pages 201-202. *apud* Muratori, *Rer. Ital.* tome 11. Voyez aussi Corio, pages 360 & suivantes.

Mailon de Savoye. Je ne crois pas même qu'elle ait jamais été moins puissante en Italie que dans les temps dont nous parlons. Le droit de représentation & de primogéniture, n'y avoit point encore lieu, & c'étoit le cas de toutes les autres familles régnantes en Italie. On y donnoit assez constamment l'exclusion aux femmes. Ce fameux article de la Loi Salique s'observoit généralement en ce point. Mais lorsqu'un Prince mouroit sans enfans, c'étoit le plus souvent son frere puîné ou cadet qui lui succédoit à l'exclusion des enfans de son frere aîné, & au lieu des petits-fils de celui-ci, c'étoit quelquefois un fils des précédens, ou comme l'on dit vulgairement en France, leur oncle à la mode de Bretagne, qui recueilloit la succession; soit que l'on se décidât par la proximité du degré, soit que l'on envisageât la maturité de l'âge & qu'il parût plus raisonnable de déposer les rênes du gouvernement dans des mains capables

de les tenir. Ce qui se passe à la mort du Comte Boniface, décédé sans enfans, en est la preuve. Deux de ses oncles, Pierre & Philippe, lui succèdent l'un après l'autre, sans égard pour les enfans de Thomas, Comte de Flandres, leur frere aîné; & Pierre & Philippe étant morts pareillement sans laisser d'enfans, ce dernier nomma pour son successeur Amédée cinquième du nom, Fils de Thomas I. son neveu, sans aucun égard pour les Fils de Thomas II. son petit neveu, lesquels, par la Loi de Primogéniture, auroient dû être appelés à la succession. Il est vrai qu'étant parvenus en âge, ceux-ci réclamerent leurs droits sur la totalité, ou sur une partie du moins de la succession de Boniface & de leur grand oncle Philippe. Amédée, qui craignit que la contestation n'eût des suites sanglantes, se hâta de la terminer à l'amiable, & les arbitres respectifs adjugerent à Philippe, Comte de Flandres, la Comté de Turin & de Pignerol, & tout ce que la Maison de Savoye

Guich. P.
317.

possédoit en-deçà des Alpes , non compris le Marquisat de Suse.

Ce partage de l'ancien domaine de la famille en affoiblissoit nécessairement l'ascendant ; & voilà pour-quoi les Comtes Amédée & Philippe ne figurerent pas dans les affaires de Lombardie , du moins pendant un certain espace de temps , avec autant d'éclat que les Marquis de Montferrat & de Saluces. Cependant l'alliance d'Amédée V. qui se trouvoit dans toute la force de l'âge , & s'étoit réservé le passage des Alpes , ainsi que la Vallée de Suse , ne laissoit pas d'être encore d'un grand poids. De quelque côté qu'il se fût jetté , il auroit infailliblement fait pencher la balance. Aussi les Milanois , sur le bruit que faisoit sa valeur , avoient-ils recherché son amitié , & employé les plus vives instances pour l'engager à se liguier avec eux. Mais outre qu'après avoir cédé le Piémont à son neveu , il ne prenoit plus le même intérêt aux affaires d'Italie , attendu que les acquisitions qu'il y eût

pu faire , n'auroient formé que des parties détachées & trop éloignées de ses Etats ; il en fut encore détourné par les guerres continuelles qu'il eut à soutenir sur les frontières de la Savoye , tantôt contre les Dauphins de Vienne , tantôt contre les Comtes de Genève. Pour Philippe , qui jeune encore se trouvoit réduit à cette partie du Piémont dont nous venons de parler , & au vain titre de Prince d'Achaïe , & de la Morée qu'Isabelle de Ville-Hardouin lui apporta en dot , il ne fit guère parler de lui dans les révolutions de Lombardie. Il ne commence d'en être question qu'après l'arrivée d'Henri VII. qui le nomma Vicaire Impérial dans Pavie , Novarre & Verceil (1).

Nous ne parlerons pas de cette foule d'autres Princes , intitulés

(1) Voyez Galvano Fiamma , Bouquet-des-Fleurs , chapitre 350. *apud* Muratori , *Rer. Ital.* tome II , page 722.

Comtes ou Marquis , dont la surface de l'Italie étoit couverte , & qui ne feroit qu'embarraffer notre marche , surcharger ce tableau , & fatiguer le lecteur. Qu'il lui suffise de savoir , que malgré les efforts redoublés des Cités libres pour détruire ces petits Souverains , il y en eut beaucoup qui ne laisserent pas de se maintenir , soit par la protection des Empereurs , soit à l'aide du Roi de Naples qu'ils eurent l'adresse de se menager ; soit , enfin , en se liquant étroitement entre eux , & avec les Républiques elles-mêmes , dont ils obtinrent plus d'une fois des secours , se faisant ainsi des forces de l'une un rempart contre les violences de l'autre. A parler même exactement ce furent les Cités libres , qui , vers la fin du XIII. siècle , contribuerent le plus à l'augmentation du crédit & du pouvoir des Princes d'Italie. Ils ne pouvoient guère , avec leurs propres forces , former d'entreprises un peu considérables , & ils étoient bien moins puissans par l'étendue & les ressources de leurs Etats hé-

réitaires , que par l'autorité que leur confioient les Communes elles-mêmes , qui , cédant tantôt au besoin , tantôt au caprice , tantôt aux manœuvres de l'intrigue & de la cabale , leur abandonnoient le gouvernement de la Cité.



CHAPITRE VII.

*Gouvernement des Républiques
d'Italie vers la fin du XIII.
siècle. Principe de leur déca-
dence.*

LORSQUE les Villes d'Italie commencerent à prendre forme de République , la première idée fut d'y créer des Consuls ; Magistrature dont le titre & les fonctions n'avoient pu s'effacer entièrement de la mémoire des hommes , malgré la profonde ignorance dans laquelle ils croupissoient depuis tant de siècles , surtout en matière de gouvernement. Mais , dans les troubles qu'occasionna la diversité des opinions ou la choquante partialité que montroient les Consuls nationaux toutes les fois qu'il s'agissoit de leurs proches , on crut que le meilleur parti étoit encore de confier le gouvernement de la Cité à quelque

sage étranger ; & c'est ce qu'on appella Podestat. Je laisse à de plus habiles calculateurs le soin d'évaluer les avantages réels ou possibles de cette Magistrature suprême. Ce que je fais, c'est que l'usage en fut absolument inconnu aux anciennes Républiques de Grece & d'Italie. Ce que je fais encore, c'est que chez les Républiques Italiennes du moyen âge qui l'introduisirent ou l'adoptèrent, il dut y former un nouvel obstacle aux conquêtes, attendu que ces Recteurs étrangers & annuels étoient bien moins intéressés à reculer les frontières d'un Etat auquel ils ne présidoient qu'en passant, que ne l'auroient été des citoyens, à qui l'espoir de jouir, personnellement ou dans leurs enfans, des fruits de leurs travaux, devoit faire affronter tous les périls de la guerre. L'histoire des Podestats en est la preuve. On en voit très-peu qui se soient distingués par des expéditions avantageuses, & qui aient fait respecter au dehors le gouvernement qui leur étoit confié. La plupart s'en retournoient dans

leur Patrie , contens de laisser les choses au même point qu'ils les avoient trouvées. Conserver & maintenir étoit la seule gloire à laquelle ils aspiraient. D'ailleurs , parmi ces Recteurs appelés , & très-souvent envoyés au gouvernement des Cités , combien qui pouvoient avoir des secrets motifs pour en empêcher l'agrandissement ? Quant à l'ordre intérieur , on ne vit que trop par la suite combien cette expédient étoit peu propre à le retablir. Les discordes continuoient & devenoient même plus violentes de jour en jour. Les Nobles , dont on se proposoit surtout de reprimer les excès en appelant un Recteur ou Podestat étranger , bien loin d'en être contenus, l'insultoient journellement & avec impunité , le maltraitoient même & le chassoient honteusement. Ajoutons que les factions étant profondément enracinées , & toutes les délibérations publiques dirigées par le parti dominant , il falloit que le Podestat fit sa charge au gré de ceux qui la lui avoient procurée. On lui eût fait un crime de l'impartialité ;

au lieu de travailler à la félicité commune, il devoit s'occuper uniquement des moyens de servir le parti qui l'avoit appelé & de tenir à terre la faction opposée.

De là, le discrédit dans lequel tomberent les Podesstats : ils se trouverent insensiblement réduits à l'emploi de juger les affaires particulières, minutieuses & de nulle conséquence pour le gouvernement. Chacun sentit l'insuffisance d'un tel remède contre les grandes maladies de l'Etat, & l'on tâcha d'en découvrir quelqu'autre qui fût plus propre à le fortifier contre les attaques du dehors & à corriger cette prodigieuse âcreté qui le dévorait au-dedans. C'est alors que les Communes prirent le parti de donner plein pouvoir, c'est-à-dire, un Empire suprême sur leur district, à quelque Prince fameux, qui, au moyen de l'union de ses propres forces avec celles de la Cité, pût enfin reprimer les ennemis étrangers & domestiques, & écarter les inconvéniens résultans de la lenteur & du conflit des opinions ; incon-

vénient très-facheux, capables de détruire l'état le mieux constitué d'ailleurs, & cependant inévitables dans tout gouvernement où la Souveraineté réside sur plusieurs têtes.

Rien ne prouve mieux, ce me semble, que le gouvernement Monarchique est le meilleur & le plus solide de tous. La Monarchie se forme, croît, s'élève & s'étend comme d'elle-même : c'est une plante constituée pour durer long-temps, pour durer toujours. Il semble, au contraire, que les Républiques soient des productions artificielles : il faut toujours qu'elles commencent par être Monarchies, & qu'elles finissent par là, ou par quelque chose d'approchant (1). Si l'on veut que je m'explique plus clairement, j'ajouterai qu'il est impossible que l'ordre & l'harmonie perséverent dans une République, à moins que l'essence de la Monarchie ne soit le principe & la base de son

(1) C'est ce qu'atteste une infinité d'exemples.

gouvernement. Je dirai plus encore : les Républiques ne peuvent corriger les désordres & les vices de leur constitution , qu'en passant sous le pouvoir Monarchique. La multitude , qui voit à peine le présent & n'agit pour ainsi dire que par instinct , fera bien peut-être , ou adoptera pour un temps de bonnes loix ; mais , si elle n'est ensuite contenue par une force supérieure , le dégoût ne tarde pas à la saisir , & au plus léger incident , elle renverse tout ce qui fut sagement établi. C'est assez que les loix aient été quelque temps en vigueur , pour qu'elle en veuille changer , & des siècles entiers , passés sous le joug d'un Prince ou d'un Roi , peuvent à peine l'accoutumer à suivre le même plan de législation. Aussi Nicolas Machiavel , ce zélé partisan , ce panégyriste fameux du gouvernement libre , soutient-il , en plus d'un endroit , qu'il est impossible de bien régler un Etat , à moins qu'un seul n'y soit dûment investi de l'autorité souveraine , ou ne l'usurpe violemment , s'il ne peut l'obtenir par les voies

Discorsi sopra la I. Decadi T. Livio, lib. 1.

légitimes. Il a tiré de ce principe, évidemment outré, une conséquence encore plus révoltante, & n'a pas craint d'excuser, de louer même, l'exécrable barbarie avec laquelle Romulus se défit de son Frere, prétendant que Romulus lui-même se proposoit dès-lors de former, non pas une Monarchie, mais un Etat libre, & que s'il n'avoit joui seul de l'autorité suprême, il n'auroit pu jeter les fondemens de sa République. Comment se peut-il qu'un auteur qui suppose les hommes généralement ambitieux & méchans, ait imaginé ou seulement osé dire que Romulus, né d'un sang Royal, nourri dans la férocité, accoutumé dès ses plus jeunes ans à la licence & au pillage, ne bâtissoit une nouvelle Cité au milieu de tant de travaux & de périls, que pour en abandonner ensuite le gouvernement à ce Peuple indompté, vil ramas de je ne sais combien d'autres Nations, & qu'il ne songeoit point à transmettre sa couronne à ses descendans? Mais quoi qu'il en soit de l'opinion de Ma-

chiavel & des sublimes vues qu'il prête à Romulus, ne laissons pas de remarquer comment ce profond Ecrivain, entraîné sans doute pas l'évidence des principes, conclut à l'impossibilité de régir un Etat quelconque, si le pouvoir & l'autorité suprême ne sont dans la main d'un seul; assertion qu'il ne s'est pas contenté de glisser en passant, mais qu'il a mise en thèse, & discutée très-sérieusement. Que l'on remonte, si l'on veut, à la plus haute antiquité, l'histoire de Sparte & d'Athènes en fournit la preuve. Qu'étoient-elles, quand Solon & Licurgue leur donnerent une forme de gouvernement? Lorsque ces fameux personnages dictoient leurs loix, chacun d'eux n'étoit-il pas dans sa propre Cité dominateur unique & suprême? Et comment n'être pas persuadé qu'une République est d'autant plus stable, qu'elle se rapproche davantage de la nature du gouvernement Monarchique, en voyant que Sparte, où la principale dignité fut par les dispositions mêmes de Licurgue, fixée à perpétuité & sous le titre

de Roi dans deux familles nobles , conserva plus long-temps sa manière d'être , & fut moins sujette aux révolutions qu'Athènes , où Solon avoit établi un gouvernement moins rigide & plus populaire ?

Vid. supra
liv. II.

Mais revenons : abandonnées long-temps à l'Anarchie , les Villes d'Italie n'obéissoient plus qu'avec répugnance aux Ministres Imperiaux , & ceux-ci n'avoient plus des forces suffisantes pour les faire rentrer sous le joug : en sorte qu'elles devinrent Républiques , moins par attrait pour ce gouvernement dont elles connoissoient à peine le nom , que par défaut de quelque étranger ou citoyen assez puissant pour les soumettre. Les loix n'y ayant point encor reçu par conséquent ce caractère d'autenticité que leur imprimant le temps & l'usage , ni même pu prévoir les cas les plus simples & les plus familiers ; on fut obligé dans les premiers troubles qui s'éleverent , de recourir successivement à je ne fais combien de remèdes extraordinaires & dangereux , qui mal choisis ou mal appliqués

ne firent qu'envenimer la playe. Sans cesse il étoit question de réformer l'Etat , de corriger les abus du gouvernement , de créer d'autres Magistrats ; & toutes les Villes étoient à - peu - près dans le cas de Florence , où ce qui se faisoit le 31 Octobre , dit assez plaisamment le Dante , avoit bien de la peine à subsister jusques au mois de Novembre. Or il n'est pas douteux qu'en pareille circonstance se remettre entre les mains d'un Prince fameux & puissant étoit le moyen le plus sûr de rappeler l'ordre & la paix. Il n'y avoit qu'un inconvénient , celui d'exposer les Communes au danger d'être asservies pour jamais ; & si elles entendoient , comme il y a tout lieu de le croire , conserver néanmoins leur liberté , ou du moins la reprendre après un certain temps , j'avoue qu'elles calculoient assez mal. Indépendamment de l'inégalité qu'un autre gouvernement & la faveur du nouveau Souverain devoit introduire dans les fortunes ; inégalité toujours accompagnée de la corruption des mœurs ; par cela

Dante. Purgat. canto 6.

seul, que l'exemple étoit donné ; que la possibilité d'admettre , dans une Cité libre , le gouvernement Monarchique étoit reconnue , la constitution de l'Etat devenoit nécessairement incertaine & méconnoissable : parce que le règne d'un Seigneur n'étoit pas plutôt passé , que le caprice des Citoyens ou les brigues des Prétendans en faisoient élire un autre ; & la liberté tomboit insensiblement en désuétude. On sent bien d'ailleurs que l'autorité quelconque , dont le Capitaine ou Seigneur étoit revêtu , lui procuroit toujours , & quelques précautions que l'on prît d'ailleurs , une augmentation de crédit & de forces , c'est-à-dire , plus de moyens de violer le contrat social , & de rendre absolu & perpétuel un pouvoir qu'il n'avoit reçu que pour un temps & à certaines conditions. La suite le fit bien voir. Parmi les Cités qui se mirent sur le pied de se donner un Seigneur, on en voit très-peu qui aient pu conserver ou recouvrer leur liberté. Ce qui augmentoit encore les inconvéniens ,
& les

& les dangers , c'est que l'on conserva néanmoins l'office de Podestats. Quoique l'autorité en fût prodigieusement exténuée , il ne laissoit pas d'être fort recherché. Tout Peuple ou Potentat qui remportoit quelque'avantage sur une Nation ou Cité libre , se reservoit toujours, quelque modérées que fussent les conditions du traité , le droit d'y envoyer un Magistrat suprême à son choix ; article dont on ne seferoit pas avisé , & qu'on n'eût point obtenu si facilement, si l'usage de nommer un Recteur étranger n'avoit été général. Ces Magistrats qui bien souvent abusoient de leurs fonctions, quis'ériquoient même, quelquefois, en Vicaires des Seigneurs , & prétendoient les représenter en leur absence, multiplioient encore les entraves, & consommoient, pour ainsi dire, la servitude. Je suis même persuadé qu'un des moyens par lesquels Milan & Venise parvinrent à s'assujettir les Cités voisines, fut d'y faire investir leurs propres Citoyens de la charge de Podestat. Le fait est que parmi les Podestats de

Vicenze , de Brescia , de Bergame ; de Padoue , & d'autres Cités qui passèrent ensuite sous la domination de Venise , on compte une foule de Nobles Vénitiens ; & que parmi ceux de Côme , Lodi , Cremone & Verceil , on ne voit , pour ainsi dire , que des Viscontis & des la Torre. Dans un traité de paix que Florence conclut avec Pistoie , celle-ci fut obligée de recevoir un Podestat de sa main ; & quoiqu'elle entendît conserver d'ailleurs son gouvernement & sa liberté , elle ne tarda pas beaucoup de subir le joug des Florentins.



CHAPITRE VIII.

De la constitution du Gouvernement de Venise.

IL ne fut jamais question à Venise de Seigneurs ni de Podesstats tirés de l'étranger. Jamais la République n'imagina de s'abandonner à d'autres qu'à ses propres Magistrats ; & de là vient probablement que sa destinée fut si différente de celle des autres Cités. Mais d'où vient que Venise est la seule qui n'ait jamais été forcée ni tentée de recourir à ces expédiens , surtout à celui de se donner un Seigneur , qui dans les derniers temps étoit une espèce de Magistrat extraordinaire & suprême , semblable aux Dictateurs de l'ancienne Rome ? De ce qu'elle n'a pas de Gentilshommes , proprement dits , répond le fameux Secrétaire Florentin , entendant sous le nom de Gentilshommes ,

Sij

des Citoyens ayant Château & Jurisdiction , & de ce que les Nobles Vénitiens , qui , selon le même auteur (1) , sont plutôt Gentilshommes de nom que de fait , n'ont que des possessions & des revenus médiocres , leurs richesses étant fondées sur le commerce & sur des effets mobiliers. Chose étonnante , que dans une République qui se vante de posséder l'élite & la fleur de la Noblesse , il faille attribuer peut-être la gloire & la stabilité du gouvernement au défaut de ce qu'on appelle ailleurs Gentilshommes ; & pour surcroît , que dans un Etat que l'on suppose libre dès sa plus haute origine , la liberté y doive l'existence au pouvoir Monarchique ! Ce double paradoxe , qui paroît d'abord insoutenable , acquiert le plus haut degré de probabilité , quand on le rapproche des faits. Il est certain que ce fut par la crainte du nombre & du pouvoir

(1) Machiavel , *Discorso* 55 sopra la prima Decadi Tito Livio , liv. 1.

excessif des Nobles , que la plupart des Villes d'Italie embrassèrent successivement le gouvernement populaire & celui d'un seul. Venise , au contraire conserva sa liberté à la faveur d'un gouvernement Monarchique, de sa nature , dont la date remonte , ou peu s'en faut , à l'origine de cette République , & sous lequel elle prit tout au moins ses premiers accroissemens , si elle n'y a pas pris naissance. L'ascendant & la force d'une autorité presque Royale y maintinrent plus d'égalité parmi les Citoyens , comprimerent l'ambition des Nobles , tinrent , au même niveau , tous ces Gentilshommes , ou Seigneurs de terres , ayant Château & Jurisdiction ; & c'est précisément pourquoi il fut si facile d'y établir & fonder solidement l'Aristocratie , qui ne passe pas à la vérité , surtout quand elle est héréditaire , pour la meilleure espèce de République , mais qui est incontestablement la plus durable.

Sans doute que dans les premiers temps , les Vénitiens se gouvernoient populairement & par le ministère

de plusieurs Tribuns ; mais cette forme de gouvernement ne subsista pas long-temps : ils sentirent d'abord les inconvéniens de la Démocratie , proprement dite ; & se hâterent de réunir toutes les branches de l'autorité dans la main d'un seul , qui fut d'abord appelé Duc & ensuite Doge. Je conviens que cette espèce de Souveraineté ne fut jamais absolue ni héréditaire, & la succession dépendant toujours des suffrages de la Commune, Venise ne cessa jamais d'être vraie République. Mais du moment que le Doge étoit installé , il est certain , d'après tous les monumens , qu'il exerçoit une autorité non moins absolue , que celle des Rois de Rome, à qui réellement les Ducs de Venise ressemblerent de tout point , pendant plusieurs siècles (1). Je con-

(1) Les Chroniques d'André Dandolo prouvent si clairement cette autorité absolue des Ducs de Venise , que Marco Foscarini , Doge de glorieuse mémoire , ne croyoit pas que ce que Muratori en a fait imprimer dans le recueil *Rerum Ital.*

viens encore que les Vénitiens restreignirent peu-à-peu l'autorité du Doge. Insensiblement, le pouvoir Monarchique fut aboli, & , ce qui est peut-être unique, ils se retrouvèrent au sein de la Démocratie, sans avoir essuyé de révolutions, ni causé la moindre secousse dans l'Etat. Ils n'en fut pas ainsi quand ils passèrent du gouvernement Démocratique à l'Aristocratie proprement dite, & telle qu'elle subsiste encore aujourd'hui. La commotion fut très-vive. Les réformateurs ne réussirent qu'en frappant les coups les plus hardis & les plus despotiques. Cette mémorable révolution du gouvernement de Venise arriva précisément sous le règne de Charles II. Roi de Naples, & comme elle peut fournir bien des éclaircissemens sur les causes du destin unique de Ve-

licarum, tome VII. fût bien fidèle. Je tiens même d'un Professeur de Padoue, qui avoit été Lecteur du Sérenissime Foscarini, qu'il se proposoit d'en faire une nouvelle édition, dressée sur d'autres cahiers.

nise parmi les Républiques d'Italie, je crois devoir entrer ici dans quelque détail.

Dans les temps même où les Doges , du moment qu'ils étoient élus , devenoient maîtres absolus de la République (1.), tout le peuple avoit part à leur Election. Mais c'étoit au grand regret des familles Nobles & puissantes , qui peu contentes de travailler fortement à la réduction de l'autorité Ducale , cherchoient encore tous les moyens de s'attribuer le droit de la conférer & d'en exclure les Plébéiens (2). La confusion & le tumulte, inévitables dans tout gouvernement où le peuple en corps est admis à la discussion des affaires publiques, persuaderent aisément à chaque citoyen

(1) Ils le furent jusques à Sebastien Ziani, exclusivement.

(2) Voyez Gianot. Donati , *Della Repubblica e de' Magistrati di Venezia* , page 217 , édition de Venise 1650 ; & André Dandolo , liv. 10 , chap. 1. *apud* Muratori , *Rer. Ital.* tome 12.

que le bon ordre & la tranquillité de l'Etat exigeoient que l'autorité souveraine, dont l'Élection des Magistrats est l'acte principal, fût exercée par un nombre de personnes choisies, qui fussent les représentans de toute la Nation. Ces représentans devoient être nommés par douze Electeurs, dont la manière d'être élus eux-mêmes n'est pas bien clairement expliquée. Nous savons seulement que chaque quartier de la Cité en éliquoit deux (1). Ainsi naquit le grand Conseil, qui fut composé de quatre cens cinquante ou soixante membres, & devoit être renouvelé tous les ans. Je conviens que la création de ce tribunal ne détruisoit pas formellement la Démocratie. Cependant, comme il étoit naturel de le composer d'un certain genre d'hommes; comme la

(1) Voyez André Dandolo, liv. 10; chapitres 1, 2 & 3; *apud* Muratori, *Rer. Ital.* pages 298-311-315-320. Donati, pag. 221. Morosini, liv. 8, page 207. Laugier, *Hist. de Venise*, tome 2, liv. 6.

naissance , la considération & les richesses devoient entrer pour beaucoup dans le choix des membres ; le bas peuple se trouvoit exclus de fait , non seulement de l'Élection du Doge , mais encore de celle des six Conseillers de la Seigneurie , qui furent créés en même temps que le grand Conseil, & jouirent d'une portion très-considérable de l'autorité souveraine. Le peuple n'en apperçut pas d'abord les conséquences. L'espoir de devenir membre du grand Conseil, & le droit apparent d'y être admis , lui suffirent pendant plus d'un siècle. Depuis l'installation de Sébastien Ziani , le premier Doge élu hors de l'assemblée générale de la Nation (1173) jusqu'à la mort de Jean Dandolo (1289) , il ne donna pas la plus légère marque de mécontentement ni d'inquiétude. Accoutumé de longue main à craindre & respecter comme autant de Souverains les Doges mêmes qui étoient élus par la force de ses suffrages , il fut également soumis aux successeurs de Ziani , quoiqu'il ne fit plus que donner son consen-

tement à leur Election ; consentement au reste qui n'étoit qu'un vain cérémonial , qu'on lui demandoit uniquement pour la forme , & sans qu'il en eût plus réellement le pouvoir de contredire. Mais ce peuple sentit enfin la perte qu'il avoit faite , & voulut rentrer de force dans ses anciens droits. A la mort de Jean Dandolo , il s'assembla tumultuairement sur la place , proclama Jean Tiepolo , & prétendit empêcher au grand Conseil , aux quarante Juges & aux six Conseillers de la Seigneurie , d'élire un autre Doge. Ce fut un bien grand bonheur pour Venise , que , dans une si périlleuse conjoncture , le peuple eût jetté les yeux sur un personnage modeste & prudent. Il n'y avoit peut-être qu'un seul moyen de sauver la République , & c'est celui que choisit le sage Tiepolo. Il eut le courage de fuir & de se dérober aux empressements de la multitude , persuadé que son absence rétablirait le calme , & que l'on trouveroit dans l'intervalle quelque moyen d'accorder la Noblesse avec le peu-

ple. En effet , celui-ci voyant qu'il ne pouvoit l'avoir pour Doge , ne poursuivit plus l'entreprise avec tant de chaleur , & ne tarda pas même d'y renoncer. Les Nobles ne furent point insensibles au généreux procédé de Tiepolo ; mais ils crurent devoir concentrer leur reconnoissance , & pour qu'on ne doutât pas qu'ils improuvoient la tentative du peuple dans tous les points , ils prirent le parti d'élire un autre Doge.

Leur choix tomba sur Pierre Gradenigo , homme intrépide & déterminé , & qui se trouvoit d'ailleurs dans cet âge dont la vigueur est si propre à seconder les esprits entreprenans & courageux. Le nouveau Doge ne pardonna pas au peuple d'avoir jugé quelqu'autre plus digne que lui du rang suprême. Le projet formé de l'exclure entièrement du gouvernement , & d'affermir l'autorité des familles Nobles , devoit par conséquent être fort de son goût. Je conviens pourtant que sa réforme fut judicieuse , utile , peut-être même nécessaire à la sûreté de l'Etat. C'est une opération digne d'être

rangée parmi tant d'autres non moins avantageuses, quoique commandées par la passion & l'intérêt particulier : car il est bien décidé que le décret qui restreignit à un certain nombre de familles Nobles le privilège d'entrer au grand Conseil, fut dicté par l'ambition de Gradenigo, & des autres Nobles de son parti. La manière dont se fit ce règlement, appelé par les Vénitiens (1) *la clôture du grand Conseil*, est assez curieuse : la voici.

Les quatre cens soixante membres, destinés à former le Conseil pendant l'année 1309, ayant été choisis par le tribunal des quarante, ou par celui des douze Electeurs (1), au lieu d'être renouvelés en 1310, furent continués pendant quatre ans consécutifs ; à l'exception

(1) Voyez Gianot. Donati, *ubi supra*. Sanuto, *Vies des Ducs de Venise*. *Apud* Muratori, *Rer. Ital.* tome 22. Amelot de la Houffaye, *Hist. du gouvernement de Venise*. Laugier, *ubi supra*. Certains auteurs prétendent que les Electeurs n'étoient qu'au nombre de quatre.

cependant de quelques membres que l'on eut soin d'en exclure & de remplacer par d'autres , jusqu'à ce qu'enfin le tribunal ne fût plus composé que de sujets entièrement dévoués au Doge , & à ce petit nombre de Citoyens puissans , qui partageoient avec lui le gouvernement de l'Etat. Pour lors sortit un décret , portant qu'à l'avenir & pour toujours le Conseil ne seroit composé que des seuls membres , séans actuellement , & de leurs descendans à perpétuité , sans qu'aucun autre pût jamais prétendre d'y être admis. Quelque précis que fût le règlement , on ne tarda pas d'y déroger ; & l'on crut qu'il étoit de la prudence d'étendre le privilège à certaines familles ou branches des familles Nobles , à qui l'entrée du Conseil avoit été fermée par le dispositif du décret. On sent bien ici que le Doge & ses Adhérens se proposoient moins de favoriser les particuliers nouvellement aggrégés , que de faire luire dans tous les esprits un rayon d'espérance. C'étoit une sorte de calmant que leur

profonde politique administroit aux mécontents , ou bien un coup de cette magie puissante , & si nécessaire aux réformateurs d'Etats , par lequel ils enchaînoient presque la multitude , & conjuroient les séditions & les révoltes. Le charme n'opéra cependant que jusqu'à un certain point ; l'injure faite à la nation étoit si criante , que le sentiment de sa douleur fut enfin le plus fort. Quelques esprits plus inquiets & moins endurans , entr'autres un certain Marino Baccone , donnerent le branle , & conspirèrent contre la vie de Pierre Gradenigo. Le génie , qui veilloit au salut de la République & du Doge , ayant fait découvrir & par conséquent avorter cette première conjuration , il s'en forma , quelques années après , une seconde plus nombreuse encore & plus terrible. Celle-ci , qui avoit pour chef Bajamonte ou Boëmond Tiepolo , étoit composée non seulement des Citoyens , formellement exclus du gouvernement , mais de plusieurs membres mêmes du grand Conseil , ennemis ou mécontents du

Doge , à raison du peu de considération dont ils jouissoient auprès de lui. Cet événement fit beaucoup de bruit en Italie , attendu l'audace , les efforts & l'acharnement qu'y déployerent les Conjurés. Le Doge marcha contr'eux à la tête de son parti , & fut obligé de leur livrer une bataille dans toutes les formes. Etant sorti vainqueur de cette guerre civile , il punit sévèrement les auteurs & les complices de la révolte , & en fit distribuer dans toutes les parties de l'Europe une relation apologétique & bien circonstanciée , accompagnée même d'une lettre circulaire , dont il existe encore quelques copies (1).

Ce fut là le dernier effort de la liberté populaire ; effort qui donna lieu néanmoins à l'institution d'une Magistrature importante , destinée à réprimer les Nobles eux-mêmes , à les mettre hors d'état de remuer ,

(1) Voyez Chroniques d'André Dandolo , *in fine*. Marin. Sanuto , vie de Pierre Gradenigo , *ubi supra*. Paolo Morosini , *Storia di Venez* , liv. 9. Laugier , Hist. de la Répub. de Venise , tome 2^e liv. 10.

de cabaler , d'usurper , & presque dans l'impuissance d'y songer. Je veux dire l'établissement du terrible Conseil des dix , & de ces non moins redoutables Inquisiteurs d'Etat , qui sont les ministres & les dépositaires même de toute son autorité dans les cas urgens. C'est par le moyen de ce tribunal si détesté , que la Seigneurie de Venise arrête & prévient , avec le succès le plus constant , toutes les machinations des Nobles & des autres Citoyens. Le gouvernement subsiste depuis plus de quatre cens cinquante ans , dans la même forme qui fut établie pour lors , sans qu'il y soit arrivé aucun changement considérable , si ce n'est dans l'autorité du Doge , qui n'a cessé de décliner (1).

Je ne fais si l'exemple de Venise ne pourroit point servir d'excuse aux efforts de tant d'autres Villes d'Italie , pour opprimer la Noblesse.

(1) Dans une lettre ou satyre que Benedetto Dei adressa vers l'an 1470 aux Vénitiens , & que l'on trouve à la page 44 des ses Chroniques , il prétendit qu'il étoit arrivé de plus grandes & de plus violentes révolutions à Venise , que dans

Il est bien difficile que les Nobles se contentent des avantages

aucune autre Cité d'Italie: Voici ses propres paroles: *Dico e dirò, raffermerò sempre, che la Città di Vinegia ha fatto piu mutamenti e più novità, e più sangue, che non fatto le quattro Città, che sono in Italia le più armigere, & le più Marziali, cioè Genova, e Bologna, e Perugia, e Città di Castello, che Raccorrandole tutte quattro insieme, non aggiugnerebbono alla quarta parte della vostra Città di Vinegia; e perchè voi crediate, ch' io lo so benissimo, jo v'avviso, che io tolsi le chronache vostre a M. Aluigi Fagioli vostro nel Giorno di S. Antonio, lo di che fu fatto morire.... e trovavi suso in suddette chroniche vinticinque novità di sangue che voi facesti nel Dogiarico, e principe vostro..... e il privamento, che voi facesti a dieciento Dogi..... e trovavi suso quando la congiura fatta per le mani del Moraningo, & per le mani da ca Bembo, quando egli avieno ordinato di far morire tutt' i Zentilvomini, e vivere popolarmente al modo Fiorentino e trovavi suso la grandissima novità, che voi facesti, quando voi stesti cinque anni al dilungo senza Doge, e vivesti a modo Fiorentino co' Signori, e Collegi, e Podesta, e Capitano forestiere.*

« C'est-à-dire: Je dis, je dirai & redirai » sans cesse que Venise a changé plus souvent de forme, de Souverain & de famille régnante que les quatre plus belliqueuses Cités d'Italie; savoir, Gènes, Bo-

de la liberté. Ils veulent à toute force dominer & se rendre les maîtres ; tandis que la multitude

» logne , Perouse & Citta di Castello ;
 » qu'en rassemblant tous les changemens
 » arrivés dans ces quatre Républiques ora-
 » geuses , ils ne formeroient pas la quatriè-
 » me partie de ceux que contient l'Histoi-
 » re de Venise. Et afin que vous sachiez que
 » je suis parfaitement initié dans tous vos
 » mystères , je vous déclare que le jour
 » même de saint Antoine où vous mîtes
 » à mort votre M. Aluigi Fagiuoli , je lui
 » enlevai vos Chroniques..... & c'est
 » dans ses Chroniques , que j'ai trouvé que
 » vous aviez changé vingt - cinq fois de
 » famille Souveraine & Ducale , & destir-
 » tué dix-huit Doges..... & c'est là que
 » j'ai trouvé le plan de la conjuration
 » tramée par Mozaningo & Bembo , qui
 » avoient résolu de massacrer tous les gen-
 » tilshommes & de vivre populairement
 » à la manière des Florentins..... & c'est
 » encore là que j'ai trouvé la mémora-
 » ble innovation que vous fîtes lorsque
 » vous restâtes cinq ans entiers sans Doge ,
 » vivans , à la manière des Florentins , avec
 » des Seigneurs & leurs Collègues , avec
 » un Podestat & un Capitaine étranger ».
 Cette lettre se trouve encore parmi les
 mémoires relatifs à la troisième partie *Della*
decima , e dell' altre gravetze , e Della mo-
neta , e della mercantura de' Fiorentini ,
 tome 2 , pages 235 & suivantes.

s'abonneroit bien volontiers à n'être pas tyrannisée. C'est ce qu'on a vu dans toutes les Républiques de l'univers. Un peuple jaloux de sa liberté ne sauroit donc être trop en garde contre les usurpations des Grands. Jamais il ne peut être accusé de trop de dureté, quoi qu'il fasse pour les écarter du gouvernement & des offices publics. Les Nobles ont par eux-mêmes tant d'avantages sur le peuple ! Leurs richesses, leurs alliances, la protection assurée des autres Grands & des Princes, le respect même qu'imprime naturellement une origine illustre, sont autant d'armes terribles dont ils peuvent accabler la multitude ; & s'ils obtiennent encore une portion de l'autorité civile, quelque exigue qu'elle soit ; si l'on n'a soin de les contenir par les loix les plus sévères & les plus rigidelement observées, il ne reste au peuple d'autre perspective que la servitude & des chaînes. Mais comment établir ces loix ? Comment leur donner de l'activité sans le secours d'une autorité supérieure ? Il faudroit un Souverain ou quelque

chose d'approchant, c'est-à-dire d'incompatible avec l'essence d'une République. Du temps de Charles I. & de Charles II. sous le règne desquels la faction Guelfe, presque toujours confondue avec le parti populaire, avoit pris l'ascendant, les Florentins établirent chez eux un gouvernement entièrement Démocratique. Ils firent des réglemens contre les Nobles qu'ils appellerent *Réglemens ou Décrets de la Justice*, & qui furent rédigés par Giani Della Bella. Tous les Ordres de la Cité s'en plainquirent : ils parurent à charge à tous les Etats & incompatibles avec la liberté civile, précisément parce que l'exécution en étoit confiée à une espèce de Souverain qui commandoit seul & avec une autorité presque absolue. Qu'en arrivoit-il ? Que les plaintes & les murmures ralentissoient l'activité de ces loix, & qu'aussitôt les Nobles se soulevoient, opprimoient les Citoyens, écrasoient le peuple qui n'avoit pour lors d'autre ressource que la sédition, & demandoit les armes à la main que le Décret fut remis en vigueur. D'ail-

Villani ;
liv. 8. c. 3.

leurs il faut observer ici que les peuples des Cités libres perdent au dehors ce qu'ils gagnent au dedans. A mesure qu'ils se fortifient contre les Nobles, ils affoiblissent les forces de l'Etat, relativement à l'étranger, & se privent du moyen le plus puissant, non seulement de reculer les frontières & de s'agrandir par des conquêtes, mais encore de repousser les assauts des Puissances ennemies. (*) Il n'est pas rare, en effet de voir des Nobles pousser le dépit & le ressentiment jusqu'à se laisser battre, & braver la honte d'une défaite, pour le plaisir de se venger du peuple qui les tenoit assujettis. Ainsi, tout bien considéré, le gouvernement Aristocratique, quelque défectueux, quelque onéreux qu'il soit, est encore l'unique forme de République durable, & peut-être même l'unique possible; car je ne crois pas qu'il se trouve nulle part, ni qu'il y ait jamais eu de gouverne-

(*) Les Chronistes du temps appellent constamment les Nobles *Milites*, soldats, guerriers de profession. Ce seul mot prouve la thèse de M. de Nina, & démontre la justesse de l'observation.

ment populaire qui se soit maintenu tel, je ne dis pas pendant plusieurs siècles, mais seulement pendant plusieurs années. Regardons la Hollande & les Cantons Suisses qui passent pour de vraies Démocraties : si nous les observons attentivement, nous verrons que le peuple n'y a que très-peu ou point de part au gouvernement ; & que les riches Citoyens, les descendans des familles anciennes & illustres, sans aucun de ces titres, à la vérité, ni de ces distinctions qui décorent ailleurs la Noblesse, sont réellement les seuls qui tiennent les rênes de l'Etat. Le corps Helvétique & les Provinces-Unies ne diffèrent, à proprement parler, des gouvernemens que nous appellons Aristocratiques, qu'en ce que l'Aristocratie est héréditaire chez ceux-ci, & qu'elle n'est qu'élective chez les autres. Au reste si la Démocratie est empreinte chez les Hollandois & les Suisses avec plus d'énergie que partout ailleurs, il ne faut en chercher la cause que dans le principe que nous établissons il n'y a qu'un moment. Ces Républiques sont nées au sein d'une Monarchie, sous laquelle s'établirent d'a-

bord les loix civiles , l'ordre judiciaire , l'esprit de subordination , en un mot toutes les habitudes sociales ; ensuite de quoi il fut moins difficile d'arranger l'Etat à la satisfaction du plus grand nombre , & au soulagement de tous. Or l'origine & la formation des Républiques Lombardes & Toscanes du moyen-âge , furent bien différentes (*).

(*) La disparate pourroit bien échapper à ceux qui ne suivront pas attentivement M. de Nina. Quelqu'un , perdant de vue la chaîne de ses raisonnemens & des faits , & ne se rappelant ici que l'autorité suprême qu'exerçoient les Empereurs ou leurs Ministres dans les Villes de Toscane & de Lombardie , repliquera , peut-être de vitesse , que ces Républiques n'acquirent également d'une Monarchie. Mais point du tout : faisons donc attention qu'elles tomberent du gouvernement Monarque dans l'Anarchie , dont elles subirent l'action pendant long - temps , & au degré le plus violent , & d'où elles sortirent transformées tout-à-coup en autant de Démocraties ; mal constituées par conséquent , à peine reconnoissables , n'appartenant à cette espèce de gouvernement , que par les inconvéniens & les vices , & n'en ayant pas même la perfectibilité.

F I N du quatrième Tome.

L'Approbation & le Privilège se trouvent au premier Volume.





T A B L E

DES LIVRES ET CHAPITRES

Contenus dans ce quatrième Volume.

LIVRE DOUZIEME.

CHAP. I. Progrès des Républiques de Lombardie & de Toscane , sous le règne d'Henri VI. & pendant les dix années de la vacance de l'Empire page 1.

CHAP. II. Réflexions sur les effets que le Gouvernement Féodal & la Monarchie produisirent en Italie page 24.

CHAP. III. Commencements de Frederic II. Ce Monarque & Otton IV. se disputent l'Empire d'Italie. Frederic reste le maître , & sa grandeur fait ombrage au Pape. page 54.

CHAP. IV. Le Pape contraint l'Empereur à passer en Orient. Retour précipité de Frederic. Suite de ses guerres , & négociations avec le Sou-

ij T A B L E.

- verain Pontife , & les Villes de
Lombardie. Mort de ce Prince.
page 86.
- CHAP. V. Vacance de l'Empire &
du Royaume d'Italie. Expédition
de Conrad en Pouille. Règne pas-
sager de ce Prince. . page 125.
- CHAP. VI. Du fameux Tyran Ecce-
lin de Romano , & de quelques au-
tres Chefs du parti Gibelin en Lom-
bardie. Leurs liaisons avec le Roi
Manfred . . . page 139.
- CHAP. VII. De quelques Prin-
ces d'Italie , contemporains de
Manfred & d'Eccelin. Puissance
des Républiques d'Italie ; en quoi
consistoient leurs forces. page 154.
- CHAP. VIII. Mœurs & population
de l'Italie avant l'exaltation de
Charles I. Roi de Sicile. Vertus
civiles de ces Peuples. Forces mi-
litaires des Républiques d'Italie au
XIII. siècle. Causes & effets des
guerres qu'elles se firent entre elles.
page 169.
- CHAP. IX. Paralleles des Républi-
ques du moyen âge avec celles de
l'antiquité. Réflexions diverses sur
ce sujet . . . page 211.

AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR.

M. Denina parcourt les fastes d'Italie avec une rapidité, qui peut étonner ceux qui sont le plus familiarisés avec l'Histoire de cette Contrée. Pressé de raisonner & de faire penser, il entraîne le Spectateur à travers la foule des événemens, & ne lui laisse précisément que le temps de les entrevoir, ou de se les rappeler. Quelques additions ou notes, semées à propos, pourroient donc soulager bien des Lecteurs, leur épargner des efforts de mémoire ou des recherches, & leur faire encore mieux goûter peut-être les profondes réflexions de l'Auteur. Ce n'est pas que je prétende rien ajoûter au tableau : quelque foible que soit la copie, les connoisseurs en pressentiront encore les beautés, & conviendront à coup sûr qu'il est complet & fini. Je pren-

A V E R T I S S E M E N T.

drai seulement la liberté de mettre au bas l'explication de certaines figures , qui malgré l'expression & l'ordonnance du dessein , sont nécessairement offusquées par la taille & la multitude de celles qui les entourent. J'étois dispensé peut-être de désigner ces articles. La manière de M. Denina , le caractère & la force de ses idées suffisoient au Lecteur attentif. Crainte cependant que l'identité de couleurs & de style , dont l'Auteur n'a déjà que trop à se plaindre , n'induisse quelques personnes en erreur , & ne fasse mettre sur son compte des réflexions & des détails peut-être au-dessous de lui , je pense qu'il est encore plus sûr & même plus honnête de me servir d'un chiffre différent du sien. Ainsi , le Lecteur est averti que toutes les notes qui sont sous les chiffres [1] [2] & [3] appartiennent à M. Denina , & que celles qui sont marquées d'une ou deux étoiles (*) (**) appartiennent au Traducteur , ou plutôt à Muratori dont il s'est constamment étayé & avec qui l'on ne sera point fâché de faire connoissance.



T A B L E

DES LIVRES ET CHAPITRES

Contenus dans ce troisiéme Volume.

LIVRE NEUVIEME.

CHAP. I. *Vastes d'essins d'Arnoul ; après la mort de Charles-le-Gros. Berenger , premier du nom , & d'autres Princes d'Italie aspirent au trône* page 1.

CHAP. II. *Expéditions d'Arnoul en Italie : Succès divers , & fin de ce Monarque. Berenger demeure seul maître de l'Italie . . .* page 20.

CHAP. III. *Succès divers de Louis , Roi de Provence , appelé au Royaume d'Italie. Dernières actions & mort de Berenger.* page 32.

CHAP. IV. *Rodolphe & Hugues , Rois d'Italie. Révolutions arrivées sous leur règne . . .* page 49.

CHAP. V. *Manœuvres & autorité de*
A ij

- Berenger , Marquis d'Yvrée sous les Rois Hugues & Lothaire II. auxquels il succède sous le nom de Berenger II. page . . . 76.*
- CHAP. VI. *Digression sur les affaires du Royaume de Germanie , vers l'an 900. Expédition d'Otton I. contre Berenger II. Nouvelle translation du Royaume d'Italie & de l'Empire . . . page 98.*
- CHAP. VII. *Grandeur de l'Empereur Otton I. Changemens qui en résulterent : ses démêlés & ses négociations avec l'Empereur d'Orient à l'occasion des affaires d'Italie. page . . . 112.*
- CHAP. VIII. *Règne passager d'Otton II. Ses démêlés avec les Grecs & les Vénitiens . . . page 130.*
- CHAP. IX. *Intrigues & conspirations occasionnées par la minorité d'Otton III. Grandeur & fin de ce Monarque . . . page 139.*
- CHAP. X. *Ardouin , Marquis d'Yvrée & Roi d'Italie. page 156.*
- CHAP. XI. *Réflexions sur les causes & les effets des révolutions si fréquentes en Italie au dixième siècle . . . page 165.*

T A B L E. iij

CHAP. X. *Continuation de la même matière. Causes particulières du rétablissement des Arts & du Commerce en Italie , au XIII. siècle*
page 227.

LIVRE TROISIEME.

CHAP. I. *Manèges & négociations de la Cour de Rome pour attirer en Italie quelque Puissance étrangere , qu'elle puisse opposer à Manfred. Tableau de l'Europe à cette époque*
page 256.

CHAP. II. *Charles , Duc d'Anjou , & Comte de Provence , est destiné au Royaume de Pouille : ses différentes opérations & ses victoires : sa puissance en Italie.*
page 268.

CHAP. III. *Rodolphe I. Roi des Romains. Premiers obstacles qui s'opposèrent à la puissance de Charles*
page 297.

CHAP. IV. *Fameuse conspiration de Jean de Procida , & quelles en furent les suites. Origine des droits des Arragonais sur le Royaume de Sicile*
page 314.

CHAP. V. *Aventures d'Otton Visconti , qui jetta les fondemens de la*

grandeur de cette Maison. Guillaume , Marquis de Montferrat , & après lui , Maffeo Visconti , aspirerent à se rendre maîtres de la Lombardie	page 336.
CHAP. VI. Conspiration de plusieurs Grands de Lombardie contre Maffeo Visconti. Vastes projets , & fin malheureuse de Boniface VIII. Etat de l'Italie sous son Pontificat. page	356.
CHAP. VII. Gouvernement des Républiques d'Italie , vers la fin du XIII. siècle. Principe de leur décadence. page	398.
CHAP. VIII. De la constitution du Gouvernement de Sicile. page 411.	

F I N de la Table.

Les chiffres [1] [2] [3] désignent les notes de l'Auteur ; & les étoiles (*) (**) celles du Traducteur.

ERRATA

DU QUATRIEME VOLUME.

Page 1 ligne 4 du titre , *vacance de l'Empereur* : lisez , *vacance de l'Empire*.

Page 4 , ligne 16 , *jusqu'à s'abstenir du pillage* ; lisez , *jusqu'à s'abstenir de tout pillage*.

Page 89 , ligne 23 de la note , *ce n'est ici peut être* : lisez , *ce n'est pas ici*.

Page 95 , ligne 10 de la note , *Maison de la Savoye* : lisez , *Maison de Savoye*.

Page 147 , ligne 3 , *se retirèrent principalement* : lisez , *se retirèrent précipitamment à Cremone*.

Page 152 , ligne 2 de la note , *par la concurrence de Conradin , & du Comte d'Hollande* : lisez , *d'Alphonse de Castille , & d'Henri d'Angleterre*.

Page 162 , ligne 11 , *de là ce choc interminable des prétentions* : lisez , *choc interminable de prétentions*.

Page 174 , septième vers de la

citation , *ei sono tia l'anime* : lisez ,
ei sono tra l'anime.

Page 176 , lignes 2 & 3 , *telles cir-
 constances politiques données* , suppri-
 mez *politiques* , & lisez , *telles cir-
 constances données*.

Page 206 , ligne 16 , *recouvrer
 la liberté* : lisez , *recouvrer sa liberté*.

Page 245 , ligne 19 , & *des Arts ,
 & du Desssein en général* : ôtez la
 virgule & l'& , & lisez , *des Arts du
 Desssein en général*.

Page 246 , lignes 13 & 14 , *les Corps
 réguliers d'Italie produisirent* , sans le
vouloir : lisez , *produisent* , sans le
vouloir.

Page 270 , ligne 16 , *Vintemille* :
 lisez , *Vintimille*.

Page 284 , lignes 16 & 17 , *en-
 vain Elisabeth , sa mere & sa tutrice ,
 représenta* : lisez , *lui représenta*.

Page 325 , lignes 6 & 7 de la note ,
*suivi de 800 hommes , & de 10 mille
 Fantassins* : lisez , *suivi de 800 hom-
 mes d'armes , & de , &c.*

Ibidem. ligne 18 , *de passer selon la
 coutume* : lisez , *selon la coutume*.

Page 331 , ligne 2 de la note , *les
 Gibelins prétendirent* : lisez , *les Guel-
 fes prétendirent*.

T A B L E.

v

LIVRE DIXIEME.

- CHAP. I. *Tableau de l'Italie au commencement du onzième siècle.* pag. 187.
- CHAP. II. *Intrigues & manœuvres des Princes de Lombardie , lors de l'Election de Conrad - le - Salique. Fameuse loi de ce Monarque touchant la succession des Fiefs.* page 196.
- CHAP. III. *Conrad , couronné Empereur , soumet l'Italie à son obéissance. Conjuration de quelques Princes Lombards pour lui ravir la Couronne. Mort de Conrad. Henri III. lui succède . . .* page 206.
- CHAP. IV. *Grandeur des Marquis de Toscane : Henri III. en est jaloux & s'efforce de les abattre. Henri IV. encore enfant succède à son Pere. Tentative remarquable du Pape Etienne IX. pour changer le gouvernement de l'Italie.* page 214.
- CHAP. V. *Origine de la discorde entre Gregoire VII. & Henri IV.* pag. 226.
- CHAP. VI. *Mathilde , Comtesse de Toscane , & Adélaïde , Marquise de Suse. Réconciliation & jubi-*

- te rupture de Gregoire & d'Henri.*
 page 246.
- CHAP. VII. *Digression sur les conquêtes des Normands en Italie. Gregoire VII. a recours à la protection de Robert I. Duc de Pouille.* pag. 258.
- CHAP. VIII. *Rodolphe, Antagoniste d'Henri IV. perd la bataille & la vie; entreprises & succès divers de la Comtesse Mathilde, d'Henri IV. & d'Henri V. son Fils.* page 289.
- CHAP. IX. *Continuation du même sujet. Mort de Mathilde. Fin de la dispute touchant les investitures.* page 319.
- CHAP. X. *Nouveaux troubles excités dans l'Empire & dans l'Eglise, à l'occasion de l'Election de l'Empereur Lothaire III. & de celle du Pape Innocent II. . . .* page 334.
- CHAP. XI. *Concile de Pise où saint Bernard joue le principal rôle. Seconde expédition de Lothaire III. dans laquelle il réduit presque toute l'Italie sous son obéissance.* page 350.
- CHAP. XII. *Conrad III. succède à Lothaire: foiblesse de son Règne. Fin du Schisme. Le Royaume des deux Siciles reçoit sa dernière forme* page 360.

T A B L E. vij
LIVRE ONZIEME.

- CHAP. I. *Origine des Républiques d'Italie, & des factions Guelfes & Gibelines. Frederic I. dit Barbe-Rouffe ; sa première expédition en Italie . . .* page 374.
- CHAP. II. *Tentatives de Manuel Comnène sur l'Italie. Seconde expédition de Frederic I. Nouveau Schisme à l'occasion de l'Élection d'Alexandre III. . .* page 398.
- CHAP. III. *De la grande ligue de Lombardie contre Frederic I.* page 415.
- CHAP. IV. *Traité de paix conclu séparément entre Alexandre III. & l'Empereur Frederic. Traité de Venise, & paix de Constance, où la liberté de l'Italie fut affermie & cimentée . . .* page 431.
- CHAP. V. *Henri VI. épouse Constance, héritière présomptive des Etats de Pouille ; succède à l'Empereur Frederic I. son pere ; prend les armes contre Tancrede, à la mort duquel il s'empare du Royaume de Pouille & de Sicile. page . . .* 458.

F I N de la Table.

ERRATA

POUR LE TROISIEME VOLUME.

Page 38 , ligne 24 , *ne jugeant pas de tenter* : lisez , *ne jugeant pas à propos de tenter*.

Page 84 , ligne 21 , *recourut à un expédient* : lisez , & *recourut*.

Page 107 , ligne 1 , *evoir occuper* : lisez , *devoir occuper*.

Page 276 , ligne 19 , & *lui donnoient la force d'une souveraineté* : lisez , & *lui donnoient la forme d'une souveraineté légitime*.

Page 309 , ligne 19 , & *gouvernant leurs Fiefs* : lisez , & *gouvernant réellement leurs Fiefs*.

Page 326 , ligne 3 de la note , *il le condamne* : lisez , *il les condamne*.

Page 407 , ligne 11 de la note , *il est même en ce sens* : lisez , *il l'est même en ce sens*.

Page 468 , ligne 15 de la note , *comme Muratori je ne dirai pas cependant du merveilleux* : lisez , *je ne dirai pas cependant du merveilleux comme Muratori*.

RÉVOLUTIONS

E R R A T A. vij

Page 364 , ligne 7 de la note , *le Prince de Tarente* : lisez , le Prince de Salerne.

Page 426 , ligne 2 de la citation , *Dico e dirò , raffermèrò sempre* : lisez , *Dico , dirò e raffermèrò sempre*.

Page 380 , ligne 14 de la note , *dans lesquelles ils déclarerent* : lisez , ils déclarent.

KSIEGOZBIÓR
MARCIN
R018 3210 -K2

3220-K2

donnance a établi sur ce point des règles générales qui paroissent gênantes pour les Communautés, mais qui, dans le vrai, leur sont essentiellement utiles, & remplissent les vues du bien public.

La Coutume de Labour autorisoit les Communautés à vendre de gros arbres, pourvu que ce fût de commun accord. C'est une liberté qui leur est généralement interdite par toutes les Ordonnances Forestieres, & elles ne le peuvent point aujourd'hui sans une permission expresse du Conseil.

Les Coutumes de Troyes & Chaumont condamnoient à la confiscation des voitures & outils, ceux qui étoient trouvés coupant sans droit dans des Bois de Communautés. Celle de Lorraine infligeoit la même peine dans les cas de délit de nuit. Cette même Coutume avoit fixé à cinq livres l'amende pour un arbre sauvage coupé sans la permission du Seigneur Haut-Justicier; & elle défendoit de prendre bois, gland ni feine, sans la permission du Seigneur Foncier, sous peine de vingt sols pour la première fois, soixante sols en cas de récidive, & d'être puni la troisième fois comme pour larcin.

202. *Requête à la Cour de Paris*
Il ne faut pas que l'on s'occupe de la
pauvreté, qu'on le demande, car on
si si l'on ne s'occupe pas de la capitale
être inférieur de tout ce qui se
rapports nombreux de la police, on
la délation. Une autre espèce d'in
dont la délation est l'inventeur, & qui se
l'été jusqu'à ce jour (17 janvier 1769)
la violation du secret de la poste, attentat
le violé & la loi publique.

L'État n'est pas composé de les
seulement à la délation de les colat
d'un à aucun sur la police, & un le
pauvreté. On ne doit pas entendre
dit à l'égard d'un lui. On ne peut
être à l'égard de la liberté du citoyen
lorsqu'il s'est rendu véritablement
l'État.

Un autre motif éloignoit encore
de la capitale. Il craignoit d'abord
scandale de ses amours aux yeux
général, la seule classe de la société
ence des mœurs subsistait &
aujourd'hui. Mais bientôt il se
circonspection.

Le d'écrit de la Vallière avait été